

66e année, No 22

Montréal, 9 octobre 1954

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- JANINE MIGNOLET, par LUCETTE ROBERT
- UN ART RENAIT AU QUEBEC, par GERARD VIOT
- LOUIS CYR ET JOS MONTFERRAND, par ANDRE DE LA CHEVROTIERE
- LE DERNIER REPAIRE, Un roman policier de LEO GESTELYS



"QUE PENSEZ-VOUS DU VIN DE TABLE
MANOR ST-DAVIDS?"

"IL M'A FALLU VOYAGER PARTOUT
AU MONDE POUR DÉCOUVRIR QUE NOUS
FAISONS ICI MÊME AU PAYS
D'EXCELLENTS VINS DE TABLE."



CETTE ÉTIQUETTE IDENTIFIE...



... UN EXCELLENT VIN

*Les vins
Bright*

-DEPUIS 1874

GRATIS: pour recevoir votre exemplaire du joli livret intitulé: "L'histoire du Champagne Président",
écrivez, à Bright's Wines, Lachine, P.Q.

Notre couverture :

LISE ROY, charmante vedette canadienne qui a fait ses études dramatiques avec Sita Riddez et de chant avec Jeanne Mignolet et Paul-Émile Corbeil. Elle a tourné deux films: Le Père Chopin et Le Curé de Village. Elle est la vedette de l'émission La Voix du CARC. Elle tient le rôle de Rita Toulouse dans Les Plouffe à la radio. Elle a participé à plusieurs télé-théâtres: L'Insoumise, Les Malheurs d'un Sellier, Les Hommes proposent...

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

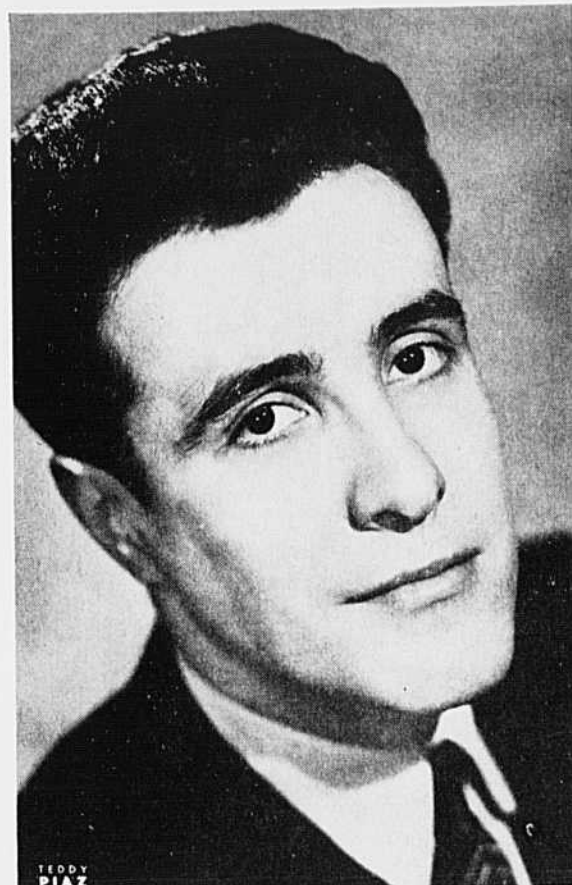
ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



CHANSONNIERS POPULAIRES

JEAN BRETONNIÈRE

JEAN BRETONNIÈRE est né le 22 octobre 1924, à Tours. Agé de 30 ans, il est aujourd'hui l'une des meilleures recrues de la chansonnette française. Chanteur, diseur, mime, comédien, Jean Bretonnière a débuté en 1940 comme chasseur dans un cabaret. C'est en 1942 qu'il aborda le théâtre, comme souffleur dans la Compagnie Claude Dauphin. Ce premier contact lui donna le goût d'entrer lui aussi dans ce monde fictif, si attirant pour un jeune homme qui se trouve un peu de talent. Mais la guerre vint entraver ses projets. De retour à Paris après la guerre, il redébute dans un autre rôle de dernier plan, celui de figurant d'opérette. Il n'en a pas pour longtemps. Le réalisateur de "Sous le ciel de Paris" qui cherchait un bon chanteur pas très connu, pour interpréter la chanson-thème de son film, a recours à Jean Bretonnière. Du même coup il enregistre la chanson qui devient très populaire et permet à Bretonnière de se faire connaître comme diseur. Il devient ainsi l'un des meilleurs espoirs de la chansonnette et jouit d'une popularité sans cesse grandissante. Ce grand bonhomme aux yeux noirs et aux cheveux cuivrés, qui possède en plus d'un physique agréable une voix puissante, est très recherché par les cinéastes français. Il vient de tourner son premier grand film, où il aura l'occasion de nous montrer ses talents de chanteur et de comédien. C'est une comédie basée sur la célèbre chanson "Ma petite folie". Il tournera bientôt deux autres films. Il a enregistré jusqu'à une douzaine de disques. Parmi ses grands succès on retrouve les titres suivants: Ma petite folie, Minouche, Embrasse-moi vite, L'homme au complet blanc.

JAC DUVAL.



Ci-dessus, modèle Imperial CU-126 de 12 pi. cu. Se présente aussi dans le modèle vertical CU-196 de 18.6 pi. cu.



Le congélateur vertical Deepfreeze épargne travail et argent

Le congélateur Deepfreeze se paie tout seul! 92% des familles qui ont un congélateur depuis au moins 5 ans ont déclaré dans une enquête publiée par l'institut d'alimentation de l'université Cornell que "le congélateur se paie par l'argent épargné et le supplément de commodité."

La congélation à domicile peut sembler mystérieuse à certaines gens, mais voici quelques-uns de ses avantages—

Le congélateur domestique Deepfreeze permet de garder à bon marché, et prêts à servir, une plus grande variété d'aliments de choix.

Moins de courses pour emplettes. Vous attendez qu'il fasse beau.

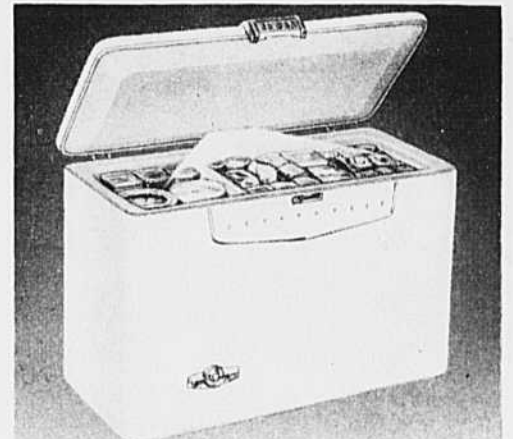
Vous êtes toujours prête si de la visite vous arrive à l'improviste.

Des fraises en janvier, du blé d'Inde en épis ou tout autre fruit ou légume de chaque saison—oui! vous les aurez en plein hiver.

Épargnez par la quantité plus grande que vous achèterez, conserverez et ferez cuire. Vous épargnez ainsi du temps, du travail, des aliments et de l'argent.

Pourquoi vous priver de l'agrément, de la commodité et de l'économie que vous procure un authentique congélateur domestique Deepfreeze?

N'attendez plus! Dès aujourd'hui, passez chez votre sympathique détaillant d'appareils Deepfreeze.



Ci-dessus modèle Imperial de 13.59 pi. cu. Aussi 5 modèles horizontaux de 7.67 à 23.71 pi. cu.

Deepfreeze—pionniers de la congélation

Conçu avec l'expérience qui date des origines de la congélation, un authentique Deepfreeze vous assure satisfaction. Choix de modèles horizontaux et verticaux.

Deepfreeze®

HOME APPLIANCES

Authentiques congélateurs domestiques Deepfreeze, réfrigérateurs, conditionneurs d'air et poêles électriques

VENDUS PAR LES PRINCIPAUX DÉTAILLANTS DANS TOUT LE CANADA

Demandez ce beau livre sur la congélation chez soi.



Deepfreeze Home Appliances
Dept. LS-10954, North Chicago, Ill.

Messieurs, Veuillez m'envoyer "Invitation to Better Living," le livre illustré de 64 pages qui dit comment choisir et préparer les aliments à congeler. Ci-inclus 10¢ en monnaie pour l'expédition. (Imprimé en anglais)

J'ai ☐ N'ai pas ☐ de congélateur

Nom _____

No et Rue _____

Ville et province _____

©1954

Demandez-le! Exigez-le! — Deepfreeze — le congélateur le plus célèbre!

Avec ça tu peux acheter des Obligations d'Epargne du Canada

"Ton grand-père est fier de toi, mon petit Jean. Tu as prouvé que tu étais débrouillard en te trouvant un emploi à temps partiel. Et l'argent que tu gagnes va mieux t'en faire apprécier la valeur.

Mais, vois-tu, ce n'est pas tout de gagner de l'argent, il faut savoir en épargner régulièrement et de façon sûre. On est terriblement tenté de dépenser l'argent qu'on a en poche. Et si on le dépense, on n'est pas plus avancé. Sur les \$5.00 que tu vas gagner chaque semaine, pourquoi n'en gardes-tu pas une couple pour acheter des Obligations d'Epargne du Canada. C'est la méthode qu'emploient un grand nombre de ceux qui réussissent. Ainsi tu auras économisé \$100 en un an, \$500 en cinq ans. Et cet argent te rapportera, en plus, de bons intérêts. Supposons en outre que tu aies besoin un beau jour de cet argent mis de côté. Et bien! tu pourras te faire rembourser tes Obligations en un clin d'oeil, en tout temps, à n'importe quelle banque, à leur prix d'achat plus les intérêts. En économisant, mon petit Jean, tu vas éprouver la magnifique impression que tu es indépendant, au-dessus de tes affaires et que tu prépares convenablement ton avenir."

Les Obligations d'Epargne du Canada (9^e émission) sont en vente dans les banques, chez les courtiers de placement et par retenues sur le salaire.



DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

Janine Mignolet

par LUCETTE ROBERT

LA TV, comme le cinéma, a ses étoiles de tout emploi depuis le père noble et le traître, le galant et la duègne, la coquette et l'ingénue. Janine Mignolet ou « Rita » des « Plouffe » est certainement la favorite de notre télé-théâtre, s'il faut en croire l'opinion générale telle qu'exprimée dans tous les milieux de Montréal, depuis le chauffeur de taxi jusqu'au gérant de banque, et de l'étudiant à son professeur (je pourrais en citer un — qui est aussi journaliste — que j'ai vu renoncer à une conférence à l'Université de Montréal pour ne pas manquer les Plouffe). Le ravissant visage de Janine Mignolet rappelle celui de Martine Carol : cheveux blonds, grands yeux bleus, bouche gourmande, nez mutin... et le reste à l'avenant. Elle s'est classée parmi les pin-up dès le concours de Miss Cinéma en 1949, alors qu'elle fut classée parmi les finalistes, et reçoit aujourd'hui une telle avalanche de lettres et demandes de photos que son agent a dû freiner sa complaisance qui lui a coûté la jolie somme de \$75 l'année dernière. (Même les actrices de Hollywood exigent aujourd'hui une somme nominale avant de se rendre aux exigences du public, re-photos). Janine Mignolet s'analyse avec une clairvoyante intelligence et se classe, au théâtre, dans les ingénues (même un peu libertines) plutôt que dans les coquettes : rôles qu'on a tendance à lui proposer.

— Mais Rita est pourtant une coquette... ou du moins elle l'était dans le roman de Roger Lemelin ? lui dis-je.

— Son caractère est différent dans le télé-spectacle ; c'est celui de l'alouette attirée par ce qui brille et qui se blesse lui-même.

Janine Mignolet est née à Montréal d'une mère française et d'un père belge, M. Armand Mignolet, frère de la chanteuse Jeanne Mignolet qui est l'épouse de



Devant son pick-up, Janine Mignolet écoute le monologue du rêve de "Bosse", d'André Roussin, dit par l'interprète du rôle-titre, François Périer.

M. Robert Joulet, annonceur et scripteur à C.K.A.C. Elle grandit dans un milieu qui s'intéressait à la musique (son père joue de la flûte et du piccolo) et au théâtre et prit quelques leçons de chant de sa tante sans songer à une carrière. Elle fit ses études à l'Académie Bourget, à l'Ecole Cherrier et termina son cours supérieur à l'école privée de Mlle de Haut-Cilly. En mai 1949, elle partit pour l'Europe où elle visita la France, la Suisse, l'Italie, la Belgique et l'Autriche en s'arrêtant à des lieux privilégiés comme Salzbourg (en souvenir de Mozart) et Paris pour son architecture, ses musées, ses théâtres. Ceux-ci éveillèrent ses premiers rêves, et ce fut avec des yeux d'élève qu'elle alla voir Pierre Fresnay dans « Les oeufs de l'autruche » ou Dany Robin dans « L'invitation au Château ». Elle se grisa de spectacles, depuis les ballets jusqu'aux chansonniers, et peut m'énumérer ses préférences : Pierre Fresnay, Gérard Philipe, Edwige Feuillère, Jean Marais, et (détail qui mettra les hommes au désespoir) plus de vedettes féminines que masculines.

De retour au Canada, la jeune fille suit des cours d'art dramatique chez Sita Riddez, pendant deux ans, et les continue à l'école du Théâtre du Nouveau-Monde. Son premier rôle radiophonique fut dans « Quatuor », programme d'une heure réalisé par Jacques Gauthier à C.K.A.C., et dans plusieurs séries de « Tante Lucie » à C.B.F. Elle a, aujourd'hui, deux continuités : Maryse Dulude dans « Le Père Alexandre » à C.K.V.L. et Solange Pérideau dans « La Louve » à C.K.A.C., et joua dans quelques pièces du Théâtre de Radio-Canada, comme « Le bien-aimé » de Jacques Deval et « Dona Rosita » de Lorca. Vous l'avez applaudie au Théâtre d'Été de la TV, dans « Le Cabotin » de Louis Morisset, et sur la scène dans « Célimare le Bien-Aimé » et « Un inspecteur vous demande » avant qu'elle fasse ses débuts dans un vrai rôle au Théâtre du Nouveau-Monde, alors qu'elle joua dans les trente-neuf représentations de Dom Juan une des deux paysannes de l'île que séduit notre héros.

[Lire la suite page 31]



♦ JANINE et ses deux cockers : Biquet (le blond) et Pico (le noir) ainsi nommés parce que M. Armand Mignolet est un joueur de flûte et de piccolo.

GEORGES DELANOE, ♦ réalisateur à C.B.F.T., qui épousera bientôt la jeune artiste. (Ph. L. Alain, Le Samedi).



UN ART RENAIT AU QUÉBEC



MM. ALEX et HENRI BOURASSA dans leur petit atelier de la rue St-Denis où ils forgent des merveilles. On voit que le métier demande un grand choix d'outils et de poinçons. Un seul convient à chaque opération et il convient de savoir le choisir.

(Photo Alain, Le Samedi).

Au XVIII^e siècle le Canada français était un centre florissant d'orfèvrerie. Nos musées, nos églises détiennent encore des pièces de très grande valeur artistique. Or, cet art comme la céramique et bien d'autres branches de l'artisanat, était mort au Québec. Quelques-uns l'ont ranimé et lui ont redonné une prospérité. Nous avons choisi trois exemples pour nos lecteurs car nous les trouvons typiques. Que les autres, ceux qui ont travaillé et travaillent encore les métaux précieux, ne se figurent pas que nous les ignorons. Au contraire, nous les savons maintenant nombreux.

MM. Bourassa sont probablement les seuls joailliers canadiens-français de Montréal où il n'y a pas encore d'école de bijouterie. Ceux qui désirent s'initier à cet art doivent donc le pratiquer avec patience durant des années. Ils connaîtront alors la joie de la création artistique, de la liberté vraie et de dominer la matière. L'histoire des Bourassa, comme celle de Gilles Beaugrand méritait que nous la contions. Les Petersen ne sont pas d'origine canadienne. Mais ils ont amené chez nous une forme d'art, ils se sont fondus à la population et aux coutumes de sorte que nous leur devons bien d'entrer dans cette chronique. Ils symbolisent justement l'apport de la vieille Europe, l'apport positif qui devient une source de richesse, donne du travail à des Canadiens.

ALEX BOURASSA et fils

Alors qu'il était écolier, André Alex Bourassa longeait chaque jour la boutique de joailliers qui travaillaient devant leur fenêtre. Et ceci le fascinait. Il suivait passionnément la création d'œuvres et constatait qu'elles n'étaient pas toutes aussi réussies, probablement, — il le comprit plus tard, — parce qu'elles avaient quelque chose d'humain et reflétaient une âme aux mille facettes indépendantes de l'agilité manuelle. La matière prenait forme sous ses yeux, s'animait, vivait. Alors, peu à peu naquit une vocation. Le jeune Bourassa rêvait de dompter à son tour les métaux, de leur communiquer une partie de son âme. L'adolescent décide de prendre courageusement le chemin qui ferait de lui un joaillier.

Ainsi donc de 1905 à 1934, J. Alex Bourassa travailla chez Birks, la meilleure école à Montréal, car on a la chance d'y faire un peu de tout, d'apprendre toutes les parties du métier : conception et réalisation. D'apprenti il devint ouvrier puis maître joaillier : son rêve. Il connaît maintenant les pierres précieuses et a le secret de leur mise en valeur par un montage approprié. Il a produit des pièces de très grande valeur dont plusieurs bagues, bracelets, montres, etc., en platine sertis de diamants et de pierres précieuses. Il est probablement celui qui au Canada a fabriqué le plus de bagues et de croix d'évêques.

En 1934, assuré de sa compétence et d'une clientèle choisie, il a monté sa propre affaire et dispose du matériel le plus moderne : forge miniature, lami-noirs, fraiseuses, tours, etc... qui ne seraient rien, s'il ne les maniait avec art.

J. Alex Bourassa reçoit toujours ses visiteurs à son 3^e étage rue St-Denis avec le bon sourire de l'homme heureux. Car il est heureux à tous points de vue. Il aime son métier, il a une famille sympathique dont chaque membre a su faire son chemin. Il est sept fois père et même grand-père. Une de ses filles est religieuse, un fils prêtre (c.s.v.), les autres mariés. Henri, non moins sympathique s'est initié au métier en compagnie de son père avec qui il travaille depuis 19 ans, ne serait-ce une interruption de trois ans de guerre, alors qu'il servait dans l'Aviation. Et Henri Bourassa a

le même sourire que son père. C'est avec une juste fierté qu'il montre les moulages ou empreintes de ses plus belles créations. Tous les deux parlent avec animation de leur art :

— « La différence entre un bijou fait à la main, bâti pièce à pièce et un bijou coulé, est que le premier, outre son originalité foncière, est très bien fini dans ses moindres détails, aussi bien poli à l'intérieur qu'à l'extérieur, là où un bijou fabriqué en série a un intérieur qui ressemble à de la fonte coulée.

— « Il faut, diplomatiquement, orienter les goûts des clients et, malheureusement exécuter parfois ce qui est une hérésie à l'art. Il faut pour chaque pièce faire un projet, pour chaque pierre concevoir la monture idéale en évitant, ce qui peut être un penchant dangereux, de se répéter.

— « Voyez-vous la mévente dont certains se plaignent, ne nous gêne pas. Il y a toujours du travail pour ceux qui connaissent bien leur métier. Je dirais même qu'une crise nous sert en ce sens que, quand les gens ont beaucoup d'argent, ils achètent n'importe où et sans se soucier du prix, tandis que quand ils sont plus à court, ils agissent avec plus de discernement et viennent à des artisans hautement qualifiés.

— « A Montréal, on ne se procure que très difficilement des pierres de grand prix. Il faut aller les choisir à New-York. Les cours sont internationaux. Pendant la guerre les petits diamants se vendaient très cher, pour la simple raison que les tailleurs de diamants étaient dans les forces armées ou occupés à d'autres tâches plus essentielles. Aujourd'hui ils sont revenus à leur prix normal. Par contre, les cours des gros diamants (deux carats et plus) se maintiennent fermes. Vous savez sans doute qu'ils s'évaluent selon une progression géométrique. Le prix du carat est au moins deux fois plus cher dès que l'on arrive à une pierre de trois carats. Pour cinq carats, il est souvent trois fois plus cher, selon la pureté de son eau.

— « A notre connaissance, il n'y a que deux tailleurs de diamants à Montréal et ils ne font que les retouches et réparations.

— « Non, nos prix ne sont pas plus élevés que les autres sur le marché international. Notre façon de travailler sans flâner et notre outillage moderne nous permettent au contraire de lutter avantageusement contre la concurrence européenne ».

Je crois que l'on pourrait parler des heures avec le père et le fils Bourassa. Ils ont sans cesse à nous apprendre et à nous émerveiller.

Un métier d'art qui n'est pas mort au Québec !

Un des plus anciens employés de la maison Petersen. Il s'apprête à mettre une cafetière dans le bain à plaquage, une opération fort délicate. (Photo Canada Wide).



BEC: L'ORFÈVRE

par Gérard Viot

GILLES BEAUGRAND



Le plus gros exportateur d'orfèvrerie du Canada est un Montréalais: Gilles Beaugrand, spécialisé dans l'art sacré. Né à Montréal, il y fit toutes ses études y compris les Beaux-Arts, avant d'aller passer trois ans en France grâce à une bourse provinciale. L'Art, c'est très beau, pensait le jeune Gilles Beaugrand de 1928, mais à la condition qu'il ne soit pas stérile et que l'artiste apprenne à fond son métier, commence par choisir un métier. En France, il s'adonne à la ferronnerie d'art et au travail des métaux en général. Rentré ici, il constate — ce qui n'est plus le cas de nos jours — qu'il n'y a pas de place pour un ferronnier d'art dans un Canada en pleine dépression. Il se lance alors avec courage dans l'orfèvrerie. Puisque une organisation commerciale demande trop de capitaux, et pour satisfaire pleinement à ses goûts, il se spécialise tout de suite dans l'art religieux. As-

socié à son beau-frère, M. Clément Charest, qui a pris en main la partie commerciale de l'entreprise, Gilles Beaugrand, après avoir commencé modestement dans une cabane, a maintenant 15 ouvriers dans un atelier équipé selon les dernières données de la technique moderne. Personnellement il s'adonne à la conception, au dessin des modèles et à la supervision de leur réalisation.

Comme M. Normandeau pour la céramique, Gilles Beaugrand est le premier à avoir fait revivre un art mort au Québec après avoir été si brillant au XVIII^e siècle. Il a fait école, lui aussi, car beaucoup de ses anciens ouvriers, formés par lui, se lancent à leur tour dans les affaires.

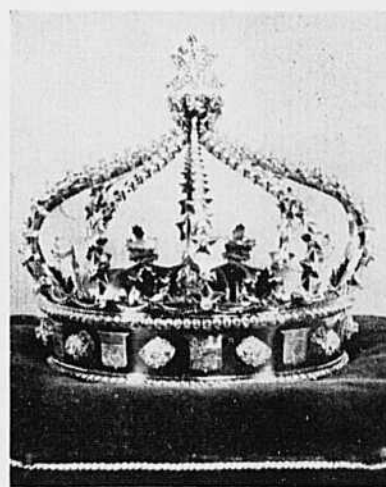
Le cas de M. Beaugrand diffère de celui de M. Bourassa. Nous avons affaire ici à une entreprise artisanale d'orfèvrerie et non à un bijoutier.

— Nous ne sommes pas des artistes mais des artisans, me dit-il, en ce sens que nous ne créons pas toujours selon nos goûts propres mais en fonction des commandes qui nous sont passées. Bien sûr nous pouvons influencer le client, mais au bout du compte, c'est toujours lui qui a raison.

— Nous chargeons très cher en raison du coût de la main-d'œuvre dans notre pays. Nous devons lutter contre une très forte concurrence européenne et ne nous maintenons — facilement, il faut le dire — que grâce à la qualité et au fini de nos produits. Nous exportons 80% de nos pièces vers les États-Unis où l'on compte maintenant plus de 20 millions de catholiques.

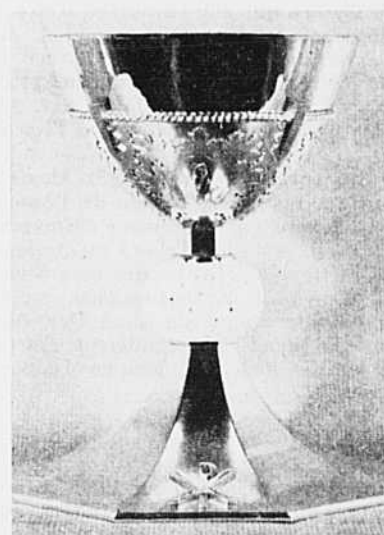
— Bien sûr, il y a une bonne évolution dans les goûts des acheteurs, au Canada comme ailleurs, et

[Lire la suite page 35]



La couronne de Notre-Dame du Cap de la Madeleine. Exécutée dans les ateliers Gilles Beaugrand, elle est faite d'or, de platine et de 600 diamants, le tout dû à la générosité des fidèles.

Le calice du cardinal Paul-Émile Léger, conçu et réalisé aux établissements Gilles Beaugrand.



PETERSEN et fils

Les frères Petersen sont des Canadiens d'adoption. Nés au Danemark où leur père était maître-orfèvre (titre important si l'on considère les lois sévères auxquelles l'artisanat est assujéti dans ce pays), ils nous sont arrivés encore tout jeunes, en 1931. Dès 1929, M. Petersen père avait monté un petit atelier d'orfèvrerie à Montréal. Son unique fortune était dans son art et ses connaissances techniques. Il a fort bien réussi et

ses fils, formés par lui tout en allant à l'école à Montréal travaillent tous les trois avec lui.

On fait de véritables miracles au 1221 de la rue Mackay où sont au travail une vingtaine d'artisans canadiens ou néo-canadiens venus de tous les pays du monde. Là plus de quatre tonnes d'argent (sans compter tous les autres métaux) sont chaque année mises en forme, entièrement à la main, à coups de marteaux. Elles deviennent couverts, cafetières, chandeliers, plateaux, objets en tous genres. Bien entendu, les styles et le fini danois un peu rustiques ont la préférence et ne manquent d'ailleurs pas d'élégance.

C'est M. Petersen qui, en 1936, confectionna de ses mains la boîte d'argent contenant les pièces canadiennes que la Monnaie offrit au Roi Georges VI en visite au Canada. Ils sont fiers aussi, et à juste titre, de pièces fameuses: un service à thé complet en argent massif pour M. Bronfman, plusieurs pièces pour la compagnie de la Baie d'Hudson, nombre de réalisations sur commande, d'admirables boîtes à cigarettes.

J'ai visité les ateliers où l'on balaie soigneusement les moindres poussières qui peuvent contenir des parcelles de métal précieux. J'ai vu des hommes prendre un petit bâtonnet d'argent et le marteler pour lui donner, par on ne sait quelle magie, la forme d'une cuiller, d'une fourchette, d'une cafetière. Il faut deux heures à un ouvrier expérimenté pour faire une cuiller, sans compter le polissage final. J'en ai vu d'autres faire de fines soudures, polir, frapper au marteau-pilon pour dégrossir des manches de couteaux. J'ai vu les baignoires qui servent aux plaquages, car on fait de tout ici, des réparations, aux plus fines cisèlures, en passant par la ferronnerie d'art (depuis six mois).

— Evidemment nous chargeons plus cher que les ateliers fabriquant à la machine. Mais pour le travail à la main nous n'avons pas de rivaux en Amérique du Nord, ne serait-ce une maison danoise qui exporte au Canada mais à des prix bien supérieurs à nous. Près de 40% de notre production va aux États-Unis, nous

exportons dans le monde entier, et même en Angleterre. Nous vendons partout au Canada. Les clients ne nous ont jamais fait défaut; le plus dur est sans doute de trouver une main-d'œuvre compétente. Le travail est dur, — tout le monde ne veut pas marteler à longueur de journée — et il demande un long apprentissage. Voyez-vous, pour faire une pièce, le tout est de connaître le poids exact de métal qu'elle demande. Ensuite il faut distribuer ce métal au marteau.

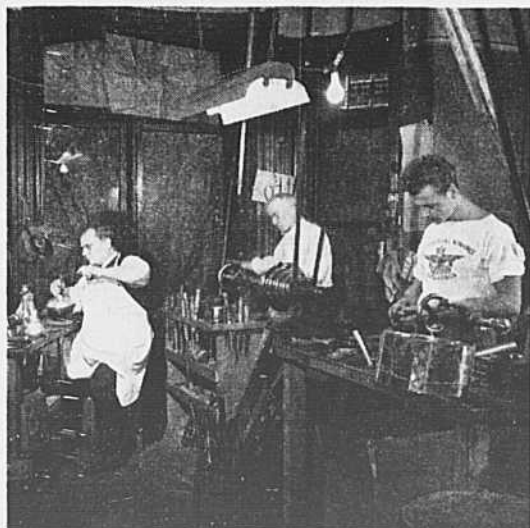
Ainsi parle John Petersen, le fils aîné.

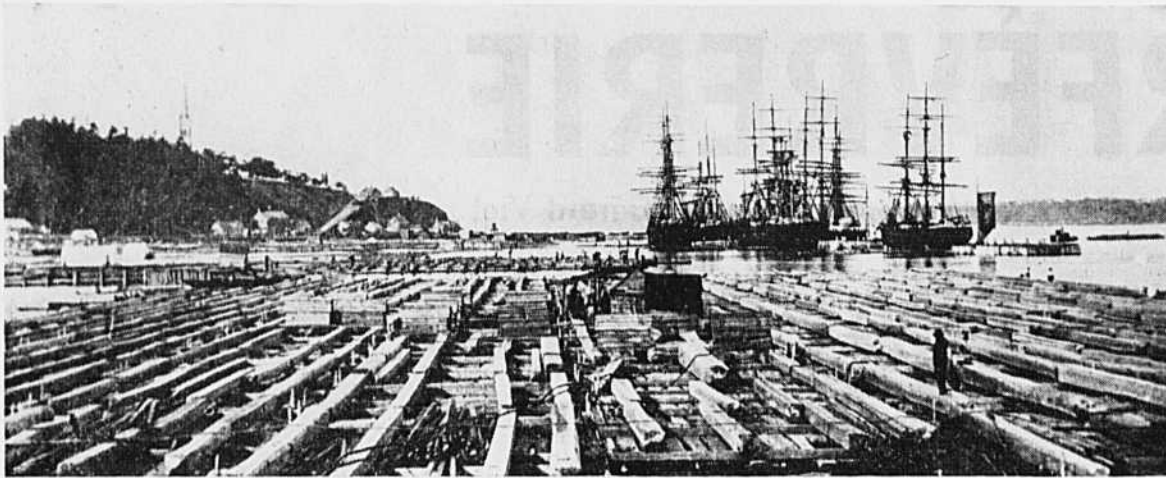
Ce qui m'a le plus étonné, dans cette visite passionnante, est l'art de repousser le métal. Imaginez un petit pot à lait. Avant de le ciseler, on commence, toujours au marteau, par repousser de l'intérieur le métal nécessaire aux cisèlures. Ceci fait, les dessins sont formés au burin, avec une infinie patience. Il y a là des objets pour tous les goûts, les styles sont de tous les temps par leur simplicité. On voit qu'ils sont faits à la main par la finesse du travail et aussi dans l'irrégularité des produits. Impossible de trouver deux fourchettes absolument identiques, c'est l'homme qui les a modelées et non la machine. Pas de trucage ici, non plus, c'est du massif, du beau métal plein, solide, qui ne se déforme pas quand on le pince. D'où sans doute le prix. Les fabricants à la chaîne ont toutes sortes de moyens pour nous vendre des objets minces comme des feuilles de papier à cigarettes et habilement camouflés. Ici on peut voir ce qu'on achète. Les chandeliers n'ont pas de double-fond, aucune pièce n'est chemisée car elles sont toutes parfaites, exécutées avec le même soin.

Le père et les trois frères Petersen s'entendent comme les doigts de la main. Tout le monde dans cet atelier appartient à l'équipe, s'adonne à la même cause et reste libre car chacun jouit de l'incomparable satisfaction de créer.

Ces Danois ont apporté quelque chose à notre pays, ils apprennent un art à de nombreux Canadiens. Leurs produits sont estampillés et le monde entier peut voir leur provenance.

Au tour, au poinçon, au marteau, le métal prend vie aux ateliers Petersen où une quinzaine d'artisans travaillent en compagnie du père et de ses trois fils. (Ph. Canada Wide).





L'Anse de Dobell et de Sharp, à Sillery, Québec, où les voiliers attendaient les trains de bois pour charger. C'est parmi les bûcherons que se trouvaient alors, comme aujourd'hui, les hommes les plus robustes. (Copie photo Edgar Gariépy).

LOUIS CYR

par André de la Chevrotière

Il m'a été donné d'obtenir un récit authentique des « Mémoires » de Louis Cyr, par l'un des rares survivants de la famille du champion mondial des hommes forts.

C'est M. le Dr Zénon Aumont, médecin bien connu de Montréal, aujourd'hui âgé de 77 ans et gendre de feu Louis Cyr et qui eut l'avantage d'être non seulement apparenté au champion mondial, mais aussi d'agir comme « manager » de ce dernier en même temps que d'être son médecin personnel et de l'assister jusqu'à sa mort survenue le 10 nov. 1912 à St-Jean de Matha, (comté de Joliette) à l'âge de 49 ans seulement.

Le Dr Aumont est originaire de St-Alexis de Montcalm. Il fit ses études au collège de l'Assomption et obtint son doctorat en Médecine à l'Université Laval de Montréal. Il pratiqua d'abord sa profession dans l'est de la métropole à l'angle des rues Ste-Catherine et Plessis, jusqu'à son mariage en 1906 avec Mlle Emiliana Cyr, la fille unique de Louis Cyr. Alors le Dr Aumont et sa jeune épouse allèrent s'établir à St-Jean de Matha, juste en face de la demeure de l'homme fort.

Ses descendants.

A la mort du champion en 1912 ils revinrent à Montréal et s'installèrent rue Visitation, en face de l'église St-Pierre où ils habitèrent pendant plus de 35 ans. Aujourd'hui le Dr Aumont habite 4383 ouest, rue St-Jacques à Montréal. Trois enfants sont nés de ce mariage, dont deux vivent encore : le Dr Gérard Aumont, m.d., et M. Ignace Aumont, agent d'immeubles.

Le Dr Aumont présente l'aspect d'un homme de 60 ans, c'est un fin causeur, à la parole chaude et tutoyant tout le monde à la manière du « médecin des pauvres », une habitude qu'il prit lorsqu'il coudoya ses braves clients et amis de l'est de Montréal.

Il nous fait voir une chambre remplie de trophées du champion : médailles, ceintures, etc., d'Europe et d'Amérique, ce qui démontre bien, nous dit-il, que Cyr était champion de la force naturelle dont les records n'ont jamais été égalés.

En sa mémoire toujours fidèle ce brave médecin garde encore bien vivants les souvenirs des jours glorieux de son illustre beau-père.

C'est lui qui nous a transmis les « Mémoires » que Louis Cyr a lui-même écrits et que nous citons textuellement :

« Bien souvent la vie de théâtre fut pour moi une véritable vie de famille. J'y trouvais, plus que dans les cirques, l'occasion de rencontrer des compatriotes et des amis. Oh ! les joyeux quarts d'heures passés en compagnie d'anciens camarades d'enfance, ou au milieu de la bonne population canadienne-française des campagnes. Alors c'était à la bonne franquette.

Dans mes moments de loisirs à St-Jean de Matha, ou au cours de mes voyages, j'avais appris à gratter du violon. Autrefois, je faisais sauter les gens de Lowell au moyen de gigue à la mode. Ernest Lavigne me connaissait ce talent de « violoneux » et, alors qu'il était marchand de musique à Montréal, il me fit cadeau d'un joli instrument qui m'accompagna par la suite dans maintes de mes courses. Il m'avait aussi donné des leçons de violon à sa résidence, située rue St-Denis, près de la rue Ste-Catherine, lorsque j'allais le voir au sujet de mes contrats du parc Sohmer.

Bien souvent pendant nos tournées à travers le Québec ou les centres canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre, nous nous réunissions, la représentation terminée, à l'hôtel qui me servait de demeure. Alors c'était le bal. Le violon de l'ami Lavigne rem-

plaçait pour moi les haltères et les barils de ciment. Et l'on dansait. Ces moments de franche gaieté me tenaient cher au cœur.

Aussi c'est pendant mes voyages que j'ai appris à lire et à écrire et que je me familiarisai avec la langue anglaise. Pour le français, je m'acharnais à copier des pages des « Devoirs du Chrétien ». Quant à mon bagage d'anglais c'était dans les journaux que j'allais le chercher.

Ma femme m'encourageait dans les efforts que je faisais pour m'instruire. C'est elle qui me lisait les pages des « Devoirs du Chrétien », lentement, en scandant chaque syllabe. Ai-je été docile écolier ? elle seule pourrait vous le dire.

Après mon retour d'Angleterre je fis plusieurs saisons avec les cirques américains notamment avec Ringling Bros. & Barnum & Bailey, où je rencontrai maints champions dans tous les genres de sports. Un jour ce fut le célèbre John L. Sullivan, roi de la boxe, qui lui aussi fit une saison avec Ringling Bros. et avec qui je passai de gais moments. « Shake hands, old Canuck », me dit Sullivan en me secouant les phalanges à les rompre. « We are the two champions : I, the champion of all boxers, you, the champion of all strong men ». John était bien le type du joyeux compagnon, toujours prêt à faire quelque frasque, mais toujours prêt aussi à le regretter. Je l'ai vu jeter l'argent par les fenêtres, même des billets de \$100, dédaignant sans compter dans des largesses folles ou pour des actes de charité qu'il se plaisait à multiplier. Il prenait le coup un peu fort et je craignais les accidents, mais John savait que j'étais homme à le maîtriser, mais moi-même aussi dans la vingtaine, je ne détestais pas trop les liqueurs.

Et le Dr Z. Aumont nous signale que son beau-père aimait raconter les anecdotes survenues dans un restaurant de la rue Notre-Dame où se rencontraient Honoré Mercier, Chapleau et le bon curé Labelle. Ce dernier qui pesait 335 livres s'installait toujours aux côtés de Cyr, au moment où, ordinairement l'homme fort entamait tout un petit cochon de lait qu'il engloutissait dans une vingtaine de minutes, sans compter qu'il mangeait quatre repas par jour. Le curé Labelle avait lui aussi un gros appétit, et il lui arrivait parfois d'absorber, par distraction deux repas en moins d'une heure et demie.

Lorsque Cyr et le curé Labelle se rencontraient à ce restaurant, ils se mettaient aussitôt à tirer au poignet.

Le brave curé colonisateur était aussi un solide athlète. Quand il allait dans les chantiers porter les secours de la religion aux bûcherons en hiver il n'hésitait pas à se lancer dans la mêlée pour séparer les antagonistes.

Le 17 mars 1885 un tournoi de championnat était organisé en la salle Jacques-Cartier (coin St-Joseph et de la Couronne), à Québec.

Ce tournoi était pour le championnat d'Amérique, entre Louis Cyr et David Michaud de Québec, et qui était doué d'une force extraordinaire, que l'on considérait de force égale au champion. Les tours obligatoires étaient de jeter une barre à sphère des deux bras et enlever un fardeau sur les épaules. Cyr fut vainqueur par plus de 300 livres. Cyr affirma par la suite que Michaud avait été jusque-là son plus redoutable adversaire et qu'il avait dû faire appel à sa réserve de force.

Et Louis Cyr continue :

L'un des incidents les plus typiques de ma vie de théâtre, ce fut ma rencontre avec le géant Beaupré. Là il ne s'agissait plus de poids lourds à manoeuvrer, mais d'une lutte à bras le corps, avec ce grand gail- lard de 8 pieds au moins qui levait d'une seule main

son cheval « bronco » de 600 livres. N'allez pas croire que c'était une affaire arrangée. Loin de là. J'y allais de bon cœur et Beaupré de son côté — j'en suis sûr — était très sincère dans ce match de lutte qui eut lieu au parc Sohmer, et dont le résultat se termina en ma faveur par le compte de 2 à 0. Beaupré en perdit la tête, pleura et gesticula.

A mon arrivée de Lowell (Mass) en 1882, le maire Morin de Sainte-Cunégonde, m'ayant vu dans une exhibition à Montréal, m'offrit un emploi de constable à Ste-Cunégonde et j'acceptai. J'amusais fort la force constabulaire quand un soir, j'arrivai au poste avec deux durs-à-cuire sous chaque bras.

Plus tard j'achetai un hôtel avec gymnase à St-Henri qui devint très populaire parmi les sportifs de l'endroit et fit de bonnes affaires.

Peu après je partais, en tournée avec ma femme, visitant les principales villes du golfe Saint-Laurent et du Nouveau-Brunswick. Mais mon gérant prit la fuite avec la caisse, me laissant sans le sou, et même incapable de payer mon hôtel.

Après être monté sur le train, Intercolonial, j'expliquai mon impasse au conducteur, qui me permit de donner des exhibitions sur le train et de passer le chapeau. La somme recueillie paya mon billet et celui de ma femme jusqu'à Lévis. Là il nous fut nécessaire de descendre à la gare, mais l'adjoint du chef de police de Lévis entendit parler de ma situation. Il nous conduisit ma femme et moi au poste central avec tous mes poids et haltères. Il me permit aussi de donner quelques démonstrations et je recueillis alors assez d'argent pour payer notre retour à Montréal.

A mon arrivée dans la Métropole lors de la dernière grande Exhibition tenue à Montréal, MM. Ernest Lavigne et L. J. Lajoie, les sympathiques directeurs du parc Sohmer à Montréal me firent signer un engagement d'une semaine pour une représentation chaque soir ; chacune de mes apparitions devant le public me rapportait \$100.

J'avais à retenir à la fois quatre des meilleurs chevaux de la « King Express Company » une maison qui s'occupait du transport des pianos et des coffres-forts.

Nouveaux records.

Après ma rencontre avec Sébastien Miller, je fus l'objet d'une sympathique démonstration de la part des citoyens de Montréal dont j'ai gardé un cher souvenir. Sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste, mes compatriotes me présentèrent une superbe ceinture en or.

La démonstration eut lieu au théâtre Queen's lequel était situé à cette époque dans les bâtisses occupées aujourd'hui par la maison T. Eaton.

Les étudiants et les clubs athlétiques vinrent me chercher au Square de la Place d'Armes et, formant une joyeuse procession, me conduisirent au Queen's.

MM. J. X. Perrault, président de la Saint-Jean-Baptiste, et L. O. David, adressèrent la parole, ainsi que l'hon. Honoré Mercier, Premier Ministre provincial, et Sir Wilfrid Laurier, alors chef de l'Opposition fédérale, et c'est toujours avec un sentiment de légitime fierté que je me rappelle cette soirée, la plus belle de toute ma carrière.

Quelques années plus tard, au parc Jeanne-Mance, le maire McShane me présentait de la part des Montréalais une magnifique médaille en or. Au cours d'une tournée, mes compatriotes de Toronto me firent un honneur semblable.

Voici une liste des records qui m'ont valu le titre de champion du monde, tels qu'établis à l'Aquarium Hall de Londres, en présence de tous les hommes forts réunis, sous la présidence du Prince de Galles et

et JOS MONTFERRAND

Louis Cyr (1863 - 1912) et Jos Montferrand (1802 - 1864) furent incontestablement, avec Hercule Barré, de Montréal, et David Michaud, de Québec, les hommes les plus forts du Canada à une époque où la force physique, comme au temps des gladiateurs, hypnotisait les foules.

devant plus de 15,000 spectateurs le 19 janvier 1892 : lever d'une seule main et lentement de terre à l'épaule au-dessus de la tête, 273¼ livres ; lever des deux mains un haltère de 501 livres ; placer sur l'épaule et d'une seule main un baril de ciment de 314 livres ; lever de terre avec un seul doigt un poids de 551 livres ; lever sur les reins au moyen d'une plate-forme un poids de 4,337 livres ; retenir quatre chevaux pesant chacun 1,000 livres etc.

Aurais-je pu faire mieux ? Je le crois, car je n'employais jamais toute ma force dans mes exhibitions, me réservant toujours quelques livres dans chaque tour, afin d'augmenter mes records si quelqu'un les avait égalés ».

Notes complémentaires sur Louis Cyr.

A la suite de ses engagements en 1894, Cyr se consacra à son cirque avec lequel il parcourut la province durant 5 années accompagné de son ami de toujours Barré. C'était une entreprise très florissante quand son état de santé l'obligea à tout liquider. Il se retira à St-Jean de Matha, où il écrivit ses « Mémoires ».

Louis Cyr est né le 10 octobre 1863 à St-Cyprien de Napierville. Son père était d'une force ordinaire mais sa mère possédait une robustesse peu commune pour une femme. Son grand-père vécut jusqu'à 101 ans et il avait fait le voyage à pied de Grand-Pré (Nouvelle-Ecosse) à St-Cyprien. Louis Cyr était l'aîné d'une famille de 17 enfants. A 15 ans il avait émigré avec sa famille à Lowell (Mass.) vers 1878. Son père étant mort jeune, Louis dut aider sa mère. Il se maria à 19 ans et commença aussitôt ses exhibitions dans les centres canadiens-français des Etats-Unis.

Emiliana, la fille unique de Louis Cyr, fit de l'athlétisme théâtral avec son père et sa mère entre l'âge de 6 et 9 ans. Son numéro comprenait : lever d'un doigt un poids de 125 livres ; soulever des deux mains 450 livres, jeter de la droite 60 livres. A 9 ans elle entra au couvent pour faire ses études. A sa sortie du couvent elle épousait le Dr Aumont et conserva sa grande vigueur jusqu'à sa mort survenue en 1935 à l'âge de 48 ans.

Quant à Louis Cyr il fut toujours un colosse. A 15 ans il pesait 160 livres ; à 20 ans, 240 livres. Il pesa jusqu'à 365 livres et mesurait 5 pieds et 10 pouces ½. Il mangeait comme quatre. Mais à compter de 1905 il commença à s'abstenir un peu de viande et de pain. En 1906 il fut atteint d'hydropisie. Le Dr Aumont parvint à lui conserver la vie jusqu'en 1912, année où il mourut de la maladie du Bright, entouré de tous les siens.

LES EXPLOITS DU FAMEUX JOS MONTFERRAND

Joseph Montferrand naquit à Montréal le 25 octobre 1802, sur l'av. Hôtel-de-Ville. A cette époque la future métropole du Canada n'était qu'une petite ville d'une quinzaine de mille d'habitants, y compris une nombreuse garnison de soldats anglais. Ses anciennes

Joseph Fabre, dit MONTFERRAND, d'après un portrait exécuté vers 1840. Un homme prodigieusement robuste, de six pieds quatre pouces, et dont les exploits sont restés légendaires. — La tombe de Montferrand, au cimetière de la Côte-des-Neiges, à Montréal (section H — No 534). Montferrand naquit le 26 octobre 1802 pour mourir en 1864. Photo Edgar Gariépy.

fortifications qui l'avaient enserrée entre le fleuve, la rue McGill, la ruelle des Fortifications, la rue St-Louis et le Square Dalhousie tombaient en ruines et des maisons commençaient à s'élever dans les endroits qui devaient bientôt devenir les faubourgs Québec, Saint-Laurent, Récollets et Sainte-Anne. Malgré son peu d'étendue, Montréal n'en était pas moins un centre remarquable d'activité, et c'est dans son sein que résidaient la plupart des BOURGEOIS du Nord-Ouest ; c'était là encore que s'organisaient ces expéditions qui partaient annuellement vers les plaines et les bois.

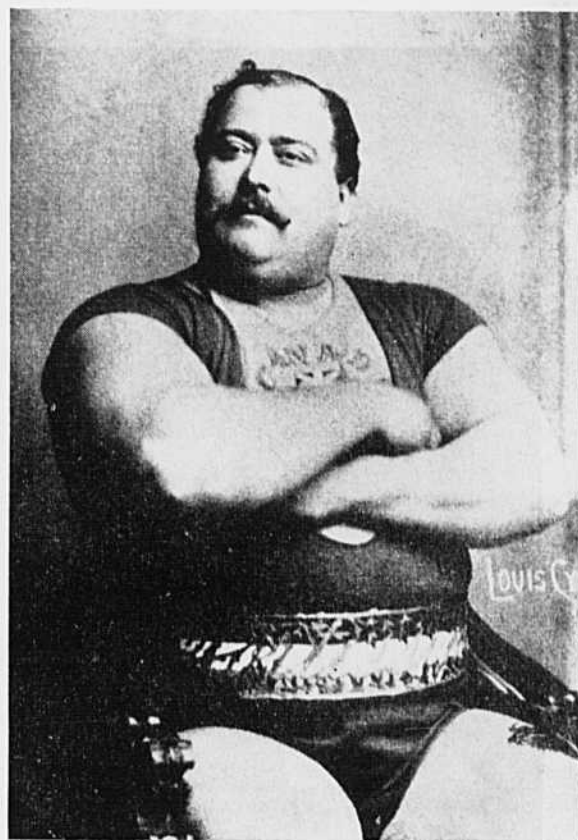
Montferrand était un colosse de six pieds, quatre pouces. Bel homme, prodigieusement fort, d'une audace sereine, d'une agilité surprenante, il complétait ces qualités physiques par de la générosité, de la charité, du patriotisme et de l'amour du travail.

Si grande a été sa réputation, si admirés ont été ses exploits que le théâtre et l'histoire ont été forcés de l'accueillir. Dans le peuple son nom reste proverbial. Quel est le secret de cette popularité exceptionnelle ? C'est que Montferrand est venu à son heure et qu'il a été un personnage nécessaire ; c'est qu'il a contribué à donner confiance aux nôtres et qu'il a relevé leur fierté à une période critique de leur existence. Le verdict populaire est juste.

Nous mentionnerons ici quelques anecdotes typiques pour faire voir notre grand athlète sous divers aspects.

La première nous montre Montferrand vers dix-huit ans. Elevé dans le faubourg Saint-Laurent, en plein quartier cosmopolite et batailleur, il avait appris de son père ou des habitués des nombreuses salles athlétiques de sa localité, la boxe ainsi que la savate, et il était suffisamment habile pour commencer sa carrière par un coup d'éclat :

« Deux boxeurs anglais renommés luttaient un jour, en 1818, sur le Champ de Mars de Montréal, en pré-



LOUIS CYR (1863-1912) fut, pendant quinze années, l'homme le plus fort du Canada et de tout ce qui était alors l'Empire britannique.

sence de la foule et d'une partie des troupes de la garnison. On rapporte que le vainqueur fut proclamé champion du Canada, et que le meilleur homme du pays fut appelé séance tenante à lui disputer ce titre. Le sang de Montferrand ne fit qu'un tour : il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais. Selon la coutume du temps, il s'élança dans le cercle et chanta le coq ; cela signifiait qu'il relevait le défi. Les gens du quartier Saint-Laurent battirent des mains — ils connaissaient l'enfant qui allait se mesurer contre le boxeur anglais. Leur espoir ne fut pas déçu, Montferrand ne porta qu'un seul coup de poing, mais si parfaitement appliqué que son adversaire se déclara incapable de lui résister.

Le lendemain toute la ville prononçait le nom de Jos. Montferrand. Il avait conquis la faveur populaire : les sportsmen lui pressaient la main et se le présentaient l'un à l'autre. La candeur avec laquelle il recevait les éloges le faisait encore plus remarquer. Sa bonne figure plaisait aux amateurs du grand jeu. Mais lui, dans son humble condition, ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille. Ses instincts étaient du côté du travail ».

[Lire la suite page 30]





Roman policier

LE DERNIER REPAIRE

par LEO GESTELYS

CHAPITRE PREMIER

APRÈS un dernier raté, le moteur s'arrêta définitivement et le side-car s'immobilisa dans un silence impressionnant de chose morte ; prestes, Didier Duchâtel sauta sur la route, cependant que son ami, Paul Marval, questionnait.

— Une panne ?

— Je le crois, répondit le premier, une panne des mieux conditionnées, et qui risque de nous tenir toute la nuit sur ce diable de chemin, aussi peu fréquenté qu'il est cahoteux.

— Bah ! Une nuit à la belle étoile n'est pas pour effrayer les anciens maquisards que nous sommes.

— Si la belle étoile daignait briller sur nous, mais il faut compter, plutôt, sur une douche de première. Regarde ces nuages d'encre... Tiens ! un éclair !

— Orage au lointain, au très lointain !

— Voici qui va le rapprocher de nous.

Des deux côtés de la route, les arbres,

inclinant leurs cimes, attestèrent qu'un vent assez violent venait de s'élever.

— Il y a bien, dans les environs, une maison, une ferme où l'on pourra demander asile ?

— Pas sûr. Nous approchons de Brest et nous trouvons dans la zone qui a le plus souffert des bombardements.

— Essayons de trainer le side-car.

Ils firent, en silence, quelques cinquante mètres, l'un tenant le guidon, l'autre poussant la machine.

Didier Duchâtel et Paul Marval étaient deux excellents camarades. Leur amitié datait du lycée Condorcet où ils avaient usé pas mal de fonds de culottes

sur les mêmes bancs ; puis, obtenu ensemble leur baccalauréat.

La guerre était venue. Trop jeunes pour être mobilisés, ils s'étaient retrouvés dans un même réseau de résistance. La tourmente passée, Paul Marval, d'une famille assez fortunée, s'était lancé dans la littérature où, déjà, il avait remporté quelques succès. Actuellement, un grand journal parisien le comptait parmi ses chroniqueurs.

Moins favorisé, Didier Duchâtel, après avoir passé brillamment le concours d'admission à l'Ecole Normale, avait orienté sa carrière vers le professorat. A la veille d'obtenir son agrégation, il attendait ensuite, une nomina-

tion de chargé de cours dans quelque lycée.

Pour le moment, les deux amis profitaient de leurs vacances pour faire une randonnée à travers les coins les plus pittoresques des côtes de la Manche et de l'Océan. Le side-car appartenant à Paul devait leur permettre de voyager à leur gré, rapidement et même confortablement, puisque chacun était à son tour conducteur et passager.

La route, légèrement montante, venait de faire un coude brusque.

— Regarde, vieux frère, ce point rouge qui brille devant nous ! s'exclama Paul, rasséréné.

— Je vois.

— Le feu arrière d'une auto, parions ?

— C'est couru, mais le feu ne bouge pas. L'automobiliste doit être en panne !

— On se dépannera mutuellement !

Avec plus de confiance, ils continuèrent à avancer et se trouvèrent bientôt au niveau d'une voiture qui, en effet, stationnait au ras du fossé bordant le chemin.

A point nommé, une large nappe de lumière blanche inonda le ciel de plus en plus obscur et projeta sur les alentours une clarté brève mais qui accusait nettement les formes et les reliefs.

La voiture était une conduite intérieure. Son avant, très allongé, dénotait un puissant moteur. La carrosserie paraissait noire ou, du moins, très foncée. Debout à côté de l'auto, une haute silhouette masculine se profilait.

— Bonsoir, cria Paul d'une voix cordiale. Enchanté de vous rencontrer. Seriez-vous, par hasard, en panne comme nous ?

Une voix un peu sourde et dont l'accent était celui d'un étranger répondit :

— Je ne suis pas en panne et, si je peux vous aider ?...

— Merci, camarade ; le moment n'est guère choisi pour tripoter un moteur bien qu'à la clarté de vos phares...

A ce moment, les deux amis s'aperçurent que les feux venaient de s'éteindre brusquement.

— Peut-être ne marchent-ils pas ? insinua Didier.

L'inconnu ne répondit pas. Une sorte de trombe secouait les branches des arbres cependant que de grosses gouttes de pluie, chaudes et lourdes, criblaient les feuillages avec un crépitemment de menus projectiles.

— Voici l'orage ! On n'y coupe pas !

— Abritez-vous dans ma voiture, proposa l'inconnu.

Les deux jeunes gens allaient accepter quand l'automobiliste se ravisa.

— Ne serait-il pas préférable de demander l'hospitalité et d'avoir un toit sur sa tête ?

— Certes, firent en chœur Paul et Didier. Malheureusement, en ce désert, les toits brillent par leur absence.

— Nous sommes à deux pas de la grille d'une habitation. Je me trouve dans une situation analogue à la vôtre. Mon réservoir d'essence est presque vide. C'est pourquoi vous m'avez vu arrêté et attendant le passage d'un véhicule qui consentirait à me céder un peu de sa provision.

A part lui, le journaliste fit la remarque que ce chemin de petite communication était bien mal choisi, alors que la route nationale, sillonnée à toute heure par de nombreuses voitures, était à peine distante d'un kilomètre.

— Je ne serai donc pas fâché de vous accompagner si, toutefois, les maîtres de ce château consentent à nous accueillir.

Ayant suivi les indications de l'inconnu, lequel paraissait connaître parfaitement les aîtres, Didier se trouva bientôt en face d'un large portail s'ouvrant dans une muraille que d'épaisses frondaisons surmontaient. A la lueur d'un éclair, il aperçut une chaîne rouillée et la tira. Aussitôt, une cloche enplit de vibrations métalliques le relatif silence de cet endroit désert.

Il fallut attendre un temps assez long. La pluie ne tombait plus mais l'orage se rapprochait avec rapidité. Les éclairs étaient suivis, à courts intervalles, par d'impressionnants grondements.

Enfin, la lueur d'une lanterne apparut de l'autre côté de la grille sans que les visiteurs nocturnes l'aient vue approcher. En même temps une voix rude les interpella :

— Que voulez-vous ?

— Nous sommes des touristes immobilisés pour cause de panne ; mon ami et moi, qui voyageons en side-car. Il en est presque de même de monsieur dont le réservoir d'essence est vide. En raison de l'orage et de la solitude de ces lieux, nous accorderait-on l'hospitalité jusqu'au jour ? Nous payerons, naturellement...

— Vous n'êtes pas devant une auberge...

— Je le regrette. Si l'on m'avait donné

le choix... Dites au maître de cette demeure...

— Le maître de ce château est impotent...

Un éclair d'une intensité telle qu'il illumina tout le paysage, permit au peu cordial gardien d'examiner ses interlocuteurs et à ces derniers, d'apercevoir une longue allée que d'immenses ramures transformaient en un véritable tunnel d'ombre.

Sans doute l'examen ne fut-il pas défavorable aux solliciteurs, car l'homme se mit à déverrouiller la grille.

— Vous pouvez entrer, fit-il, toujours maussade. Je prendrai sur moi de vous loger dans le pavillon. Je suppose que vous repartirez demain ?

— Dès l'aurore. La panne ne doit pas être difficile à réduire. Nous avons tout ce qu'il faut dans notre trousse.

— Un instant. Avant de rentrer vos voilures, avez-vous des armes sur vous ?

— Des armes, s'exclama le journaliste, surpris.

— C'est la consigne donnée par mon maître. Je ne dois laisser pénétrer personne sans m'assurer qu'il n'est pas armé. Nous habitons un lieu désert, le château contient des objets de valeur qui pourraient tenter des aventuriers...

Tout en parlant, le vieux domestique fixait son regard soupçonneux non sur les deux mais sur leur compagnon. A la lueur vacillante de la lampe tempête que le gardien tenait de sa main gauche, il leur sembla que l'inconnu était devenu mortellement pâle mais ce pouvait être l'effet de l'éclairage rudimentaire.

— Laissez-vous fouiller de bonne grâce ou passez votre chemin.

— Que diable ne pouviez-vous vous expliquer avec plus de courtoisie ? Enfin, soit ! J'ai sur moi un brownie qui n'est même pas chargé et mon camarade, en fait d'armes, n'a, dans ses poches qu'un rasoir mécanique et un stylo...

— Permettez que je m'en assure.

Le domestique venait d'entrouvrir la grille, mais, ayant accroché sa lanterne à l'un des barreaux. Sa main droite demeura obstinément enfouie dans la poche de sa veste d'alpaga.

Raidement fouillés, les jeunes gens se trouvèrent à l'intérieur de l'inhospitalier domaine. Leur compagnon d'aventure les suivit :

— A vous, maintenant, donnez-moi toutes vos armes.

— Je n'en ai point, répondit l'inconnu avec hauteur.

— Je suis contraint de faire pour vous comme pour ces messieurs.

— Faites. J'ai un revolver avec moi, mais il est resté dans ma voiture ? Voulez-vous que j'aille l'y chercher ?

Le front baissé, le vieil homme inspectait les poches du troisième visiteur avec un soin extrême. Enfin, il reprit sa lanterne.

— Où est votre voiture ?

— A dix mètres d'ici.

— Allons, vous la rentrerez dans l'allée. Sous le feuillage, elle ne sera pas mouillée.

— Vous n'avez pas de garage ?

L'homme ne répondit pas.

Ayant, sous les yeux du farouche gardien, fait la manœuvre prescrite, l'automobiliste, avant de quitter son siège, fit mine de saisir une trousse de voyage.

— Inutile, commanda le vieillard, laissez l'arme où elle est. Vous, messieurs, vous pouvez ranger votre side-car dans ce petit bâtiment qui est accolé à la grille d'honneur. Je vous conduirai ensuite...

Ces ordres exécutés, la petite troupe, à la lueur de la lampe tempête, s'engagea, non dans l'allée rectiligne qui s'ouvrait devant eux, mais dans un sentier étroit qui devait faire le tour du parc car il était d'un côté, borné par une haute muraille tapissée de lierre. Ils n'allèrent pas loin. Appuyé au mur, un petit bâtiment qui avait toute l'apparence d'une maison de garde ou de jardinier, se présenta à leurs yeux.

Le domestique ouvrit une porte qui n'était pas fermée à clef. On se trouva à l'intérieur d'une assez grande pièce, fort succinctement meublée de quelques sièges séparés. Au bout, s'amorçait un escalier.

— Montez, messieurs. Au premier, se trouve une chambre à deux lits dont vous voudrez bien vous contenter j'espère. Monsieur — il désignait l'automobiliste — disposera de la pièce du rez-de-chaussée. Un divan peut servir de lit et, pour une nuit...

Il n'acheva pas sa phrase car il venait d'ouvrir la porte et fit passer ses hôtes devant lui. L'électricité n'avait pas été mise dans cette maisonnette isolée, mais des candélabres étaient garnis de bougies. L'homme en alluma deux.

— Bonsoir, messieurs, je vous souhaite de bien dormir.

Sur une poignée de main, les trois jeunes hommes se séparèrent. Demeurés seuls, Paul et Didier entendirent décroître, dans l'escalier aux marches de bois, les pas de l'inconnu et de son guide.

La journée avait été fatigante. Tout de suite, Didier Duchâtel trouva, dans la fraîcheur des draps, un salutaire repos. L'orage, maintenant, était à son paroxysme. Des nappes de clarté illuminaient la pièce obscure et les grondements du tonnerre se succédaient sans interruption.

A son tour, Paul se déshabilla. Il ne

pouvait détacher son esprit des circonstances au moins bizarres qui les avaient conduits dans cette chambre qui semblait attendre des hôtes. Enfin, il tomba dans le sommeil.

Cependant qu'il dormait depuis un temps qu'il n'aurait su évaluer, un sursaut le dressa à demi sur son oreiller. Il lui semblait avoir perçu, dans le silence qui avait suivi le tumulte des éléments, une sorte d'appel désespéré, tel le cri d'une bête à l'agonie. Encore lourd de fatigue, il prêta l'oreille. La clameur ne se renouvela pas ; cependant, voulant en avoir le cœur net, il se leva, alla vers la porte. Celle-ci était fermée à clef et le panneau de chêne résista à ses efforts.

II

Il faisait grand jour et, par la fenêtre entrouverte, le soleil pénétrait à flots lorsque, presque simultanément, les deux jeunes hommes ouvrirent les yeux. Le premier, Didier sauta à bas de son lit.

Comme Marval lui expliquait l'étrange perception qu'il avait eue et sa surprise de trouver la porte hermétiquement fermée, Didier s'en approcha et, sans la moindre difficulté, fit jouer la serrure.

— Tu as dû rêver, mon pauvre ami. La fatigue, l'orage ! Il s'est agi d'un cauchemar.

— Peut-être, concéda le journaliste, et il courut à la fenêtre.

Par une échappée ménagée entre les arbres, on apercevait la façade du château. Sa contemplation fut de courte durée.

Comme s'il avait deviné que des hôtes venaient de se réveiller, le domestique qui les avait reçus la veille, venait d'apparaître, les bras chargés d'un plateau, après avoir frappé discrètement à leur porte.

A la question qui leur fut faite, tous deux répondirent qu'ils avaient pris un excellent repos.

— Nous allons, maintenant, nous remettre en route. Avez-vous réveillé notre compagnon ?

— Inutile : ce monsieur s'est levé dès l'aurore. Il est déjà sur la route depuis au moins trois heures.

Didier eut l'idée de consulter sa montre qui indiquait plus de neuf heures.

— Mais, il manquait d'essence, objecta Paul Marval.

— Bien que mon maître ne se serve plus de sa voiture, j'ai pu lui céder le nécessaire. Moi-même, messieurs, j'ai passé une nuit presque blanche. Mon maître a été pris d'un violent malaise. J'ai dû aller chercher un docteur à Brest. Quinze kilomètres à bicyclette quand les routes sont encore défoncées et qu'il fait noir comme dans l'enfer, constitue un grand effort pour un homme de mon âge !

A part lui, le journaliste s'étonnait d'entendre un simple valet de chambre s'exprimer avec une telle correction.

— Enfin, grâce à Dieu, monsieur le comte est hors de danger, mais l'alerte a été chaude.

— Le médecin a pu venir visiter votre malade ce matin ?

— Il est venu au cours de la nuit. Je pensais même que ces messieurs auraient entendu le bruit du moteur. Il est vrai que les voitures passent par l'allée centrale. J'étais parti pour Brest à deux heures et demie. Le docteur m'a ramené dans sa voiture. Il est reparti au petit jour.

— En même temps que notre compagnon ?

— Non. Ce monsieur n'a quitté le château que vers les six heures, je crois.

— Ne pourrions-nous présenter nos devoirs à votre maître et le remercier de son hospitalité ?

— Mon maître sera aux regrets mais

[Lire la suite page 14]

LA LUNE

*Avec ses caprices, la Lune,
Est comme une frivole amante
Elle sourit et se lamente,
Elle fuit et vous importune.*

*La nuit, suivez-la sur la dune,
Elle vous raille et vous tourmente ;
Avec ses caprices, la Lune
Est comme une frivole amante.*

*Et souvent elle se met une
Nuée en manière de mante ;
Elle est absurde, elle est charmante ;
Il faut adorer sans rancune,
Avec ses caprices, la Lune.*

THÉODORE DE BAINVILLE.

LE SAMEDI PRESENTE
LE FILM DES FILMS

Le BOULANGER de VALORGUE

*Un film dans lequel la
tragédie cède vite le
pas à la comédie*



Dans le petit village provençal de Valorgue, la foule des grands jours attend l'arrivée du Grand Prix cycliste régional. Tout le monde s'intéresse à Justin (Francis Linel), le fils de Félicien (Fernandel), le boulanger. On est venu le voir gagner et, comme tout arrive, même ce que l'on souhaite, il gagne effectivement. — Jus-



tin n'a pas le temps de profiter de sa gloire, il doit partir le lendemain accomplir son service militaire en Algérie. Ce n'est pas seulement son départ qui tracasse son père, c'est plutôt certains commentaires désobligeants. Francis a été vu escaladant, le soir, le balcon qui surplombe l'épicerie, pour faire ses adieux à la jolie Françoise Zanetti (Pierrette Bruno). — Françoise est partie pour l'Italie, pays natal de sa mère. Elle en revient avec un bébé. Deux clans se forment aussitôt pour commenter et expliquer cet événement : celui de l'épicière et celui du boulanger. C'est au Café de la Poste que ce dernier tient ses assises. Après consultation avec ses amis, Félicien décide de ne plus fournir de pain à ses adversaires. Par représailles, Mme Zanetti (Leda Gloria) refusera de vendre les produits de

l'épicerie aux partisans du boulanger. — L'abbé Daniel (Jean Gaven), lui, a gardé la tête froide. Il suggère à Félicien que Françoise et son petit garçon pourraient bien être chez une tante, car la jeune maman a pris le parti de s'éloigner de Valorgue. Le boulanger qui attend le retour prochain de son fils dont le service militaire est terminé, revient au village avec Françoise et l'enfant. — Francis est de retour et il est plus que temps de songer au mariage des deux jeunes gens. Un repas de fiançailles a lieu. Les anciens adversaires s'y retrouvent amis comme avant, et dans son discours final, le boulanger rejettera sans vergogne ses responsabilités sur les institutions, les hommes et le soleil. Tout le monde est innocent, le ciel est bleu et la vie continue...



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

EN MARGE DES SERIES MONDIALES

Les séries mondiales de 1954 connaîtront-elles de nouveaux records? Va-t-on abaisser le record des recettes de \$2,929,269.44, établi par les Yankees de New-York et les Dodgers de Brooklyn, de 1953 et gonflé par la manne de la télévision (\$1,025,000) et celle de la radio (\$175,000)? Les vainqueurs de cette année, les Indiens de Cleveland, toucheront-ils plus de \$8,280.68, chacun, et les perdants, les Géants de N.-Y., \$6,178.42, chacun? Si oui, il serait temps que les magnats du baseball versent, annuellement, la somme d'un quart de million de dollars dans les coffres presque vides d'une quantité de clubs mineurs, si l'on ne veut pas qu'ils disparaissent complètement.

Comme l'écrivait, récemment, notre estimé confrère du «Devoir», Bert Soulière: «A eux d'y songer sérieusement, le plus tôt possible! Le baseball mineur est menacé de disparition. Et le jour où il n'y aura pas assez de ligues mineures pour développer des joueurs de talent, dignes de briller, un jour, en grande compagnie, les moguls des deux grandes ligues se mordront les pouces, se trouveront les méninges, s'ils tiennent à continuer leurs activités avec huit équipes de chaque ligue».

Voici quelques records qui, probablement, ne seront pas brisés, cette saison: les Yankees de New-York ont cogné 10 coups de circuit, au cours de la série 1952, contre Brooklyn.

Les neuf circuits des Yankees et les huit coups de quatre buts du Brooklyn, durant la série de 1953.

Les trois coups de circuit frappés par feu Babe Ruth, en une joute, le 6 octobre 1926, à St-Louis, contre les lanceurs du St-Louis, Flint Rhem (2) et Herman Bell (1). Les trois circuits de Ruth, en une joute, à St-Louis, le 9 octobre 1928, contre les lanceurs du St-Louis, Willie Sherdel et Grover Alexander.

L'ancienne étoile des Yankees, Joe DiMaggio, a participé à 51 joutes de dix séries mondiales. Son épouse, la capiteuse Marilyn Monroe du cinéma américain, gagne, en une année, plus de coeurs de chauds partisans du baseball que le grand Joe ne l'a fait, en quinze ans et plus!

Babe Ruth a marqué le plus grand nombre de points, soit 37, dans 41 joutes, 10 séries.

En 34 parties, soit 7 séries mondiales, Lou Gehrig a fait compter le plus grand nombre de points, 35, à la suite de coups sûrs.

En 50 joutes, 8 séries, Frank Frisch, des Géants de New-York et des Cardinaux de St-Louis a réussi le plus grand nombre de coups sûrs, soit 58, dont 37 pour New-York et 21 pour St-Louis.

Les 15 coups de circuit de Babe Ruth, au cours de 10 séries mondiales, 41 joutes.

Les 4 coups de circuit de Lou Gehrig, pour une série de quatre joutes, en 1928, contre St-Louis. Cette même année, Babe Ruth a conservé la plus forte moyenne au bâton, soit .625.

Les 14 retraits au bâton sur trois prises, réussis par le lanceur Carl Erskine, du Brooklyn, le 2 octobre, contre le New-York.

22 joueurs ont mordu la poussière, au cours d'une joute, le 8 octobre 1944. Les Browns de St-Louis, 12; les Cardinaux de St-Louis, 10.

Au cours de la joute du 18 octobre, 1910, les Cubs

de Chicago ont laissé 14 joueurs sur les buts et les Phillies 9.

Les 4 blanchissages du lanceur Christy Mathewson, des Géants de New-York, 3 à 0, le 9 octobre 1905 contre Plank, du Philadelphie; 9 à 0, le 12 octobre 1905, contre Coakley, du Philadelphie; 2 à 0, le 14 octobre 1905, contre Chief Bender, du Philadelphie; 3 à 0, le 8 octobre 1913, contre Plank, du Philadelphie.

A Détroit, le 14 octobre 1908, les Cubs de Chicago ont vaincu le Détroit, au pointage de 2 à 0, en une heure et 25 minutes.

A New-York, le 5 octobre 1947, le Brooklyn a vaincu les Yankees, 8 à 6, en 3 heures, 19 minutes, pour 9 manches. A Chicago, le 8 octobre 1945, les Cubs ont battu le Détroit, 8 à 7, en 12 manches, après 3 heures 28 minutes.

Nous allons oublier de mentionner les 29 $\frac{1}{2}$ manches consécutives que Babe Ruth a lancées pour le Red Sox de Boston: le 9 octobre 1916, les 13 $\frac{1}{2}$ dernières manches, le 5 octobre 1918, 9 manches; le 9 septembre 1918, les 7 $\frac{1}{2}$ premières manches.

LE ROLE DE LA VOLONTE DANS LE SPORT

La jeune nageuse torontoise de 16 ans, Marilyn Bell, qui fut la première femme à réussir l'exploit fantastique de traverser les 32 milles du lac Ontario aux eaux très froides, se gagna une place au cinéma de Hollywood, une fois ses études terminées, en 1955.

Ce qui nous intéresse davantage c'est le rôle de la volonté dans tous les sports. Et la belle Bell possède cette qualité essentielle.

Dans chaque exploit sportif, deux sortes de volontés, fort différentes, celle qui en fait poursuivre la préparation et celle qui aide à la réaliser. La première est de beaucoup la plus importante. Elle doit être soutenue, pendant une période parfois très longue. La deuxième qui, dans certains cas, assez rares, est presque annulée par l'état d'exaltation de l'athlète, dépend de la première. Elle n'est pas sans valeur, surtout s'il s'agit d'un exploit de longue durée, où le rôle de celui qui en est le héros est plus passif qu'actif, consiste essentiellement à tenir le coup. Dans cet ordre d'idées, les Américains qui demeurent perchés dans un arbre, pendant plusieurs semaines, seraient à admirer, si le but qu'ils poursuivent n'était pas stupide en lui-même.

Nous voudrions insister, surtout ici, sur le rôle de la volonté dans la préparation et dans l'entraînement. Trop de candidats champions croient à la fortune

soudaine et ne réussissent qu'à se claquer, quelquefois définitivement. Le vrai fait, c'est de savoir attendre les conditions favorables les meilleures. Cette attente peut être longue, il faut avoir la volonté d'aller jusqu'au bout.

Ces considérations ne présentent aucun caractère d'originalité. Elles ont été exposées cent fois et, cependant, quels sont ceux qui ont su en faire leur profit? On les compterait.

Il est remarquable que l'exemple, en cette matière, vienne souvent des femmes. Nous nous souvenons de cette parole que l'une d'elles nous dit, un jour: «Il me fallut lutter contre les coalitions, les coteries qui essayaient de me barrer la route. Il fallut me faire prendre au sérieux».

Cette lutte dura plusieurs années, au cours desquelles sa volonté invincible d'atteindre le but ne lui sauta aucune prise au découragement, au dégoût.

Cette observation est d'autant plus illogique en apparence que les aptitudes physiques et psychiques de la femme sont très souvent en dessous de l'exploit qu'elle accomplit.

C'est que, depuis longtemps, et ici nous revenons au cas de la jeune Bell, celle-ci s'était imprégnée de l'idée de l'exploit, tout comme la fameuse nageuse américaine, d'ailleurs.

Sa volonté était étayée fortement par celles qui, tous les jours, avaient dû déterminer les moindres détails de préparation. C'est ainsi que Marilyn Bell put tenir pendant tant d'heures, en dépit du froid, du sommeil, des crampes, des hallucinations sensorielles les plus diverses, alors que, logiquement, cette performance devrait sembler impossible pour elle.

Par là se démontre que la volonté de l'athlète, du champion, du détenteur de record mondial au moment de la réalisation de l'exploit est dépendante de celle qui en a guidé l'avènement.

Comme l'a écrit Maeterlinck: «Aucune occasion héroïque ne s'est jamais offerte à celui qui n'était pas un héros silencieux et obscur, depuis un grand nombre d'années».

Que les athlètes, champions, demeurent des «héros silencieux et obscurs». La gloire viendra d'elle-même, s'ils en sont dignes. Nul talent, à notre époque, ne reste inconnu. Mais qu'ils n'essayent point de le forcer. Le vieux proverbe est toujours vrai qui déclare: «Tout vient à point à qui sait attendre».

Il faut, avant autre chose, avoir la volonté de savoir attendre. Et ce, dans tous les sports.

JOE LOUIS, à droite, qui demeura le plus longtemps champion mondial des boxeurs poids-lourds, 13 ans, fait l'impossible pour découvrir un pugiliste de couleur, capable de détrôner le tenant actuel du titre suprême, Rocky Marciano. Au cours de ses nombreuses pérégrinations, aux Etats-Unis surtout, Joe visite tous les gymnases, où un grand nombre de boxeurs chocolatés s'adonnent à la boxe, sérieusement. Il leur donne de précieux conseils, comme il l'a fait pour le champion du Canada, EARL WALLS, lors de son passage, à Toronto. Cette photo nous démontre que la meilleure manière de mettre l'adversaire hors de combat est de lui appliquer une solide droite ou gauche à la pointe du menton. Il s'agit alors, de trouver le menton de l'ennemi qui, se vent, possède un menton plutôt fuyant... Joe Louis lui a inculqué cet esprit déterminé de vaincre, qualité essentielle qui a fait défaut, jusqu'ici, dans les méninges de Walls. En définitive, nous croyons que Marciano conservera sa couronne, pendant près d'une autre década, devant blancs ou noirs, même si Joe Louis prend blanc ou noir sous sa tutelle!



LE DERNIER REPAIRE

[Suite de la page 11]

il est encore trop souffrant pour recevoir qui que ce soit. Croyez, messieurs, qu'il en sera désolé.

Les deux amis avaient hâte de reprendre la route. Ils comptaient, tout en suivant la côte accidentée du Finistère, gagner la plage du Conquet, puis atteindre Saint-Pol-de-Léon, Morlaix et Lannion d'où ils feraient une pointe vers Peros-Guirec.

Avant de quitter le domaine qu'ils avaient appris être la propriété du comte Abel de Sainte-Croix de Gaël, ils tentèrent, vainement, de faire accepter au serviteur modeste la moindre rétribution.

Dans le garage, ils retrouvèrent leur side-car. En quelques minutes, Didier découvrit le motif qui avait immobilisé leur moteur et la réparation fut rapidement faite. Comme le jeune homme, son travail accompli, se relevait, il aperçut sur le sol, une empreinte qui paraissait être celle d'un pied, mais cette empreinte était d'un rouge brunâtre, comme si celui qui l'avait faite avait marché dans du sang.

Marval ne put retenir une exclamation de surprise. Le valet avait suivi la direction du regard qui avait été attiré par la sinistre empreinte. Il dit, sur un ton de parfaite indifférence.

— Que ces messieurs ne s'étonnent pas. J'ai été pris d'une violente hémorragie nasale au retour de cette randonnée. Cela m'arrive assez fréquemment après une trop grande fatigue.

Ni Paul, ni Didier ne firent la moindre objection. Parvenus devant la grille, chacun reprit sa place et le départ s'effectua.

Ils atteignirent la route qui va de Saint-Renan au Conquet. Soudain, le journaliste arrêta brusquement sa moto.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna le futur professeur bien installé dans son siège. Encore une panne ?

— En perspective, tout au moins. Mon frein ne fonctionne pas d'une façon normale.

— Arrangeons-le tout de suite, proposa Didier en sautant à terre.

— C'est drôle, on dirait qu'il a été faussé. Je jurerais qu'on s'est servi de cette machine. Regarde. Il y a encore des traces de boue hâtivement lavées.

— Peut-être l'estimable valet a-t-il emprunté notre side-car pour aller chercher un médecin pour M. le Comte ?

— Je finis par le croire. En tout cas, il n'est pas prudent de rouler comme ça. Virens de bord et repartons pour Brest. Un jour perdu, ce n'est pas un désastre.

Faisant comme il l'avait dit, le jeune homme opéra un savant virage. Devant lui, la route était déserte. Soudain, aux abords de la petite plage Sainte-Anne, un groupe compact arrêté au beau milieu de la chaussée, força le conducteur à réduire son allure, puis, à mettre pied à terre.

Marval interrogea la première personne à sa portée et les deux touristes, à travers les propos confus des badauds, démêlèrent qu'un automobiliste venait de trouver la mort au pied de la falaise assez abrupte qui surplombe la minuscule plage abritée dans une échancreur du rivage.

— C'est la police de Brest que l'on attend. Paraît que ces messieurs ont été prévenus par les gendarmes. Dès qu'ils seront là, les travaux commenceront pour renflouer l'auto qui est tombée en plein sur les rochers. Celui qui conduisait est mort, comme de bien entendu. Tenez, messieurs, si le cœur vous en dit, laissez votre machine et descendez par ce chemin.

Les camarades se consultèrent du regard. Une obscure angoisse les étroit-

gnait ainsi qu'un pressentiment encore informulé. Ils suivirent le conseil. Gisant sur des récifs à fleur d'eau, la mer était basse à ce moment-là, une voiture peinte en noir était couchée sur le côté.

Paul s'avança parmi les flaques d'eau et les rochers glissants. La voiture avait dû, après un dérapage, tomber du haut de la falaise. Accident étrange car le chemin qui suit le bord même du Goulet et aboutit aux faubourgs dévastés de Brest, est à peu près impraticable aux autos, lesquelles empruntent la route plus directe que suit le tramway qui conduit à la plage.

A l'heure où la mortelle chute s'était produite, la marée était sans doute haute. Il avait fallu un bizarre concours de circonstances pour que la carrosserie, en butte aux vagues, se soit maintenue en équilibre sur les rochers dont une pointe avait défoncé la paroi.

A l'intérieur, recroquevillé sur lui-même, on apercevait le corps de l'infortuné automobiliste. Le volant semblait encore peser sur lui et le visage, maculé de sang, était méconnaissable.

Le journaliste s'était penché. D'un geste, il appela son compagnon.

— Regarde ! murmura-t-il.

A son tour, Didier jeta un coup d'œil sur le capitonnage boueux et encore humide.

— Mais, c'est notre voyageur de cette nuit ! Cette chevelure sombre, ce front large et... cette voiture !

Un des gendarmes qui, tant bien que mal, assurait le service d'ordre, s'avança, mais il n'eut pas le temps d'intervenir. Entre une double haie de curieux, les autorités venaient de faire leur apparition.

Quelques instants après qu'un photographe eut pris des clichés de la voiture et de la position du corps, le commissaire de police, jugeant qu'il se trouvait en face d'un simple accident, donna l'ordre de dégager la voiture afin de l'identifier.

Le médecin commença aussitôt sa besogne. Quelques mots prononcés par lui, parvinrent aux oreilles des deux amis.

— La colonne vertébrale a été fracturée, le crâne porte des contusions multiples, inhérentes à la chute. La mort a dû être instantanée.

— C'est curieux, constata l'un des gendarmes après avoir fouillé la voiture, je ne trouve aucune pièce d'identité, même la plaque arrière a été détachée et emportée par le flot.

— Pas de pièces d'identité dans les poches du mort ! confirma le commissaire de police, un peu surpris.

— Ils étaient sans doute, dans une sacoche que la mer aura emportée.

— C'est possible, concéda le magistrat, mais cela complique l'enquête.

Puis, se tournant vers l'assistance, il demanda :

— Personne, parmi vous, ne connaissait cet homme ? Personne ne peut donner de renseignements sur cette Renault à carrosserie noire ?

Un court silence suivit ces questions, puis, résolument, Paul Marval s'avança :

— Je crois, messieurs, que mon camarade et moi, pouvons donner à la police quelques utiles indications. Mon ami et moi, avons passé la nuit dernière avec cet homme au château du comte de Sainte-Croix.

— En vérité ? Alors, il se nomme ?

— Nous l'ignorons. Il ne nous a pas décliné son identité. Nous pensons qu'il s'agit d'un étranger, mais ayant séjourné assez longtemps en France.

— C'est tout ce que vous pouvez dire ? fit le magistrat déçu.

— Non, peut-être, mais ce que nous savons est vague.

Après s'être nommé et avoir présenté son ami, le journaliste en quelques phrases précises, refit, très exactement, le récit des événements de la nuit.

— En somme, conclut le commissaire, en somme, messieurs, vous ne savez rien du tout, si ce n'est que cet homme a reçu, en même temps que vous, l'hospitalité au château de Sainte-Croix et

qu'il en est reparti à la pointe du jour. Permettez-moi d'être surpris que des hommes d'un milieu tel que le vôtre, n'aient point échangé leurs cartes.

— On ne pense pas à tout, monsieur le commissaire, mais il me semble que le domestique du comte pourrait vous renseigner mieux encore. A l'insistance qu'il mettait à dévisager notre malheureux compagnon, je ne serais pas autrement surpris qu'il puisse vous apprendre sur son compte des choses intéressantes.

Le commissaire haussa les épaules d'un air peu convaincu.

— J'interrogerai certainement cet homme, bien que l'accident saute aux yeux.

Didier, pendant ce colloque, s'était approché du groupe que formaient, autour du cadavre, le docteur et deux agents. Involontairement, le jeune homme poussa une exclamation qui attira vers lui Paul Marval, mais il lut, dans le regard de ce dernier, l'ordre impératif de se taire ; il attendit donc que l'attention du commissaire se détournât d'eux pour glisser à l'oreille du journaliste :

— Paul, notre malheureux compagnon porte, derrière l'oreille, une blessure qui ressemble à s'y méprendre à celle que produirait une balle de revolver. Regarde : malgré les plaies dont le visage est couvert, on aperçoit un petit trou noir. Le coup a dû être tiré à bout portant. Le pauvre garçon s'est-il suicidé ?

— Possible, mais dans ce cas, sa main a terriblement dévié, car généralement, c'est à la tempe qu'on appuie le canon.

Quelques instants plus tard, la triste dépouille était déposée sur une civière et remontée vers la route suivie par le groupe des officiels.

Les deux amis prirent le même chemin. Soucieux, Marval, hochant la tête, se dit à lui-même :

— Crime ou suicide, je veux bien, mais pas accident, j'en jurerais !

III

Le jour qui suivit la macabre découverte, les deux excursionnistes, sur la prière courtoise que leur avait faite M. Duprey, le commissaire de police, de ne pas quitter la région avant que le dernier séjour de l'inconnu, signalé par eux, eût été vérifié, avaient loué deux chambres dans un hôtel fraîchement reconstruit.

Ils devisaient en attendant l'heure de descendre pour le déjeuner.

Un coup frappé à la porte ne fut pas sans leur causer un peu d'étonnement.

— Qui peut venir ? remarqua Duchâtel. Nous ne connaissons personne à Brest et nous n'avons pas encore donné notre adresse au commissaire ?

Un second coup, plus impérieux, retentit.

— Ouvrons, on verra bien, décida Marval.

Sur le seuil, un homme de taille moyenne et d'assez forte corpulence, au visage énergique barré par une courte moustache, attendait.

Avant de pénétrer dans la pièce, il se présenta lui-même :

— Inspecteur de la police judiciaire Brunier, de la Sûreté de Paris.

Et comme les jeunes gens manifestaient un certain étonnement.

— Je me trouve en Bretagne pour affaire de service, messieurs. Le hasard m'a fait me joindre ce matin à mes collègues appelés au sujet de cet accident d'auto. J'ai entendu certaines de vos réflexions et je serais heureux, messieurs, d'avoir votre opinion sur cette affaire.

Marval fit un geste vague. Cependant, il pria le policier d'entrer et de s'asseoir.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	2	6	5	3	7	2	6	4	8	3	5	2	4	6
S	U	T	V	L	S	V	O	O	N	O	O	E	U	E	U
7	4	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	8	4	3	6
I	S	Y	S	G	T	E	U	E	E	E	V	Y	R	Z	T
7	4	2	6	5	3	7	6	2	8	4	3	5	2	6	4
P	P	I	E	R	P	L	S	E	E	R	L	C	N	C	I
7	4	3	6	5	2	7	4	3	6	5	2	7	4	3	8
U	S	U	H	O	D	S	E	S	A	N	R	L	A	C	Z
5	4	8	2	7	6	5	3	8	4	6	2	5	7	3	8
T	G	P	A	U	N	R	O	R	R	C	A	E	X	Q	U
7	2	6	4	7	3	5	8	2	6	4	7	5	3	8	4
U	P	E	E	E	U	T	D	O	U	A	U	E	E	E	B
5	8	2	6	4	3	5	2	7	5	3	8	4	2	7	3
M	N	I	X	L	T	P	N	S	S	T	T	E	T	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Voyons, messieurs, que savez-vous de la victime ?

Le ton franc, le regard direct de l'inspecteur impressionnèrent favorablement le journaliste. Il fit très exactement, le récit de l'accueil qu'ils avaient reçu et de la nuit passée au château de Sainte-Croix, y compris le bruit perçu durant l'orage et l'incident de la porte fermée à clé. Enfin, il mentionna l'empreinte sanglante aperçue dans le garage.

Quand il eut terminé, le policier sembla rêver un instant.

— Une visite a été faite ce matin au château de Sainte-Croix. Rien n'a été relevé de suspect ni dans le garage, ni dans la chambre où a dormi votre compagnon. Le serviteur du comte a donné de sa nuit un emploi qui a été vérifié.

« Un homme bizarre. Italien d'origine, mais naturalisé, car il est né à Nice. Son alibi est incontestable. L'indisposition du comte, la venue du médecin... Et, cependant... »

Au moment où l'inspecteur allait achever cette phrase, on frappa de nouveau à la porte et la voix d'un domestique annonça qu'il était porteur d'une lettre pressée.

— Pour nous ? s'étonna Didier. Mais personne, hors M. le commissaire, ne soupçonne cet arrêt forcé !

— Probable que si. Il n'y a pas de nom sur l'enveloppe, mais le commissaire qui l'a apportée a bien dit : pour les messieurs venant de Paris en side-car. C'est vous, y a pas d'erreur !

Sans plus discuter, Paul s'empara de l'enveloppe et referma le battant. Quelques lignes tapées à la machine s'étaient étalées sur une feuille de papier quadrillé : un papier tout à fait impersonnel.

La lettre disait :

« Un bon conseil : ne vous mêlez pas à l'accident arrivé à l'homme inconnu, et surtout ne vous attardez pas un jour de plus dans la région, votre curiosité pourrait vous coûter cher ».

— Oh ! Oh ! voilà un chantage à la peur bien conditionnée, fit le policier, mais c'est, en même temps, un précieux aveu de culpabilité. Cependant, il ne s'agit pas, comme ce malheureux, de tomber dans un traquenard. J'ai, maintenant, une communication à vous faire. Elle ne vous surprendra peut-être pas. Votre compagnon d'une nuit a été assassiné. Le premier examen, assez rapide, n'avait pas révélé la chose. A l'autopsie, une balle de browning a été retrouvée dans la tête. Le coup avait été tiré par derrière, ce qui excluait toute hypothèse de suicide.

— J'avais fait déjà la même constatation, affirma le journaliste et j'avais communiqué à mon ami l'étrange découverte.

— Bon, maintenant, il faut vous mettre à l'abri. D'abord, donnons l'impression d'un départ précipité que nos adversaires attribueront, j'espère, à la peur. Voici l'adresse de l'auberge où je suis descendu. Je vais, de ce pas, vous y retenir une chambre. Prenez votre side-car et filez en direction de Paris. A cinq ou six kilomètres, faites demi-tour et venez me rejoindre. Je crois que je vous inviterai bientôt à une expédition qui ne sera pas sans intérêt, sans dangers non plus, peut-être !

— Vous êtes fou, inspecteur ! s'exclamait M. Duprey, tout en arpentant son bureau. Fou à lier ! Ah ! je reconnais bien là l'esprit de la P. J. Vous voyez des crimes partout. Ce pauvre diable s'est tué !

— D'une balle pénétrant à la base du crâne ?

— Que voulez-vous dire ? Le docteur a constaté devant moi une fracture du temporal !

— Vous allez incessamment recevoir le rapport de l'autopsie. Comme il me tardait d'être fixé, je suis passé à la morgue. Il existe une seconde blessure à la nuque, celle-là tirée à bout portant. Les cheveux ont été brûlés. Or, le geste qui consiste à s'appliquer le canon d'un revolver sur la nuque me paraît assez compliqué.

— Ne plaisantez pas ! De qui tenez-vous ces assertions fantaisistes ?

— Du médecin légiste qui était en train de pratiquer l'autopsie.

— Impossible. J'ai la copie des premières constatations !

— Faites rapidement. Depuis, le docteur Régis a retrouvé le projectile niché dans une vertèbre. Vous allez en avoir confirmation, je le répète.

— Ah ! par exemple ! Accident, suicide, puis...

— Assassinat. Sans le hasard qui a conduit ces deux jeunes hommes au château de Sainte-Croix...

— Ces deux voyageurs ? Au fait, pourquoi ne serait-ce pas eux ?...

— Oh ! monsieur le commissaire !

— Oui, je sais, vous les avez pris sous votre aile. Et pourtant, toute cette histoire est bien étrange. Supposez qu'à la faveur de l'orage, ils soient descendus dans la pièce où dormait cet étranger, l'aient tué et dévalisé, puis, prenant sa propre voiture, aient emmené l'auto contenant le cadavre au sommet de la falaise et, ensuite, regagné le château ?

— Bravo, monsieur le commissaire ! Comme roman policier, à Paris, nous ne faisons pas mieux. Ce retour en pleine nuit suppose un moyen de locomotion, bicyclette, sans doute, car le side-car est un peu encombrant. Et que ferons-nous du témoignage du domestique de confiance de M. le comte qui affirme avoir vu, à l'aube, l'auto et son propriétaire ?

Vexé, le magistrat se tut.

— Enfin, pour supposer que le château a été le théâtre du crime, sur quoi vous basez-vous ?

— Sur une foule d'indices. Le coup de feu entendu dans la nuit, la semelle sanglante aperçue sur le ciment du garage. La blessure à la nuque est le plus important de tous...

— Vous me faites oublier, inspecteur, que l'on a retrouvé dans les poches de la voiture le revolver auquel il manque deux balles.

— Monsieur le commissaire, vous êtes en possession de l'arme du crime.

— Que le meurtrier a eu la délicatesse de restituer ?

— Cela valait mieux que de l'emporter avec soi.

— Le personnel du château confirme la version du valet de chambre quant aux taches de sang.

— Passons sur celles du garage, mais il y en a d'autres qui maculent le drap de la banquette arrière.

— La belle affaire ! Au moment de la chute, le sang a rejaili partout.

— Sauf autour du cadavre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que le corps du défunt reposait, durant le trajet, sur la banquette arrière où la tête, défoncée préalablement a laissé une empreinte au milieu d'éclaboussures de sang noir et coagulé, alors que le siège du chauffeur ne porte que de légères maculatures. Voulez-vous examiner ces agrandissements photographiques ?

— C'est ma foi vrai ! A quoi donc pensait l'idiot qui a fait les premières constatations ? s'exclama le commissaire, oubliant que la gendarmerie, par souci de la hiérarchie, l'avait attendu pour ouvrir la voiture.

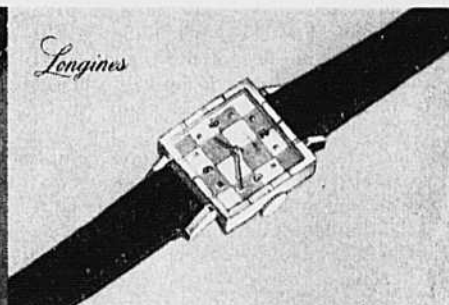
— Il y a aussi du sang sur la falaise, continua placidement l'inspecteur. Il n'y a qu'à écarter l'herbe haute pour apercevoir quelques traînées sur la terre argileuse.



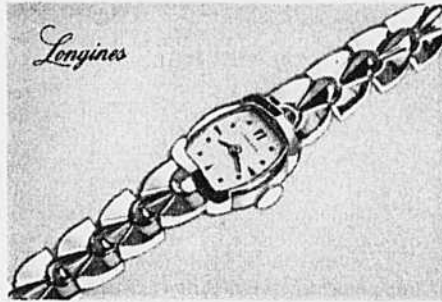
Le prestige de la montre Longines s'est affirmé dans le monde entier. Titulaire de dix grands prix internationaux et de 28 médailles d'or pour son élégance et reconnue pour sa précision par les plus célèbres observatoires. Pour vos étrennes des Fêtes, choisissez la montre la plus honorée au monde, la Longines — ou, dans la classe des prix moyens, la montre Wittnauer. Longines-Wittnauer Watch Company.



LONGINES CONVOY AUTOMATIC — Une montre à remontage automatique, qualité Longines traditionnelle, à l'épreuve de l'eau et des chocs. \$135.00. Montres Longines pour messieurs, depuis \$79.50.



LONGINES CHECK-MATE QUEEN — La version féminine de deux montres de style identique. Or jaune, 14 carats, \$145.00. L'art de l'orfèvre joint à la science de l'horloger.



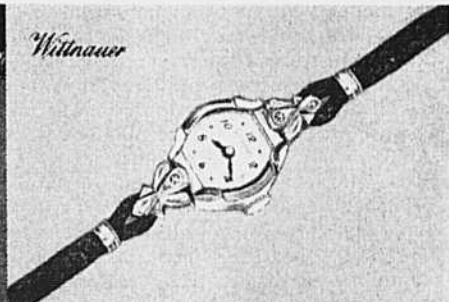
LONGINES SONATA C — Cette élégante montre-bracelet en or de 14 carats, à \$235.00, appartient à une collection variée de chic montres Longines pour dames. Autres modèles, depuis \$79.50.



WITTAUER AMHERST — Une jolie montre d'allure moderne. Avec bracelet de cuir \$45.00. Avec courroie extensible, \$55.00. L'excellence de son mécanisme fait de chaque Wittnauer une valeur substantielle.



WITTAUER SPORTSMAN — De la série "A-TOUTE-ÉPREUVE" — eau et chocs — avec ressort-moteur incassable. Boîtier en or doublé 10c, \$87.50. Autres montres Wittnauer depuis \$37.50.



WITTAUER DIAMOND PRINCESS D — Cette gracieuse montre en or jaune ou blanc de 14 carats, sertie de deux diamants, une valeur exceptionnelle à \$85.00. Autres montres Wittnauer de tous genres, depuis \$37.50. Prix de détail non imposés.

Longines-Wittnauer
COMPANY OF CANADA, LTD.
 Since 1866, Maker of Watches of the Highest Character
 1255 Phillips Square
 Montreal 2, Quebec

— Buses ! Triples buses ! Vos conclusions, Brunier ?

— Voici, monsieur le commissaire : l'homme a été frappé par surprise, sans doute tandis qu'il dormait. Aussitôt, à l'aide d'éclats de verre, on rend le visage presque méconnaissable. On dépose le corps dans sa propre voiture. Arrivé à l'endroit où l'accident simulé doit avoir lieu, il faut sortir ce corps inerte par la portière, le placer en face du volant. L'assassin avait pensé à tout hors cet infime détail : les traces de sang. D'ailleurs, il fallut que le hasard s'en mêlât pour que ces taches ne soient pas

effacées. L'orage qui avait sévi si violemment à Sainte-Croix avait épargné la région de Sainte-Anne. Celles se trouvant à l'intérieur de la voiture auraient dû être effacées par la mer, mais l'auto, immobilisée sur un rocher, n'a pas été atteinte par le flot. Que voulez-vous ? Le type qui a exécuté cela est un as, mais il a suffi d'un grain de sable pour enrayer la mécanique !

— Vous n'insinuez pas que le comte...

— Je n'insinue rien. D'ailleurs, je ne suis pas chargé de cette affaire.

— Brunier, si je vous demandais de prendre l'enquête en mains ?

Un instant, les deux hommes se regardèrent fixement, puis M. Duprey tendit les deux mains à l'inspecteur.

— C'est dit ?

— C'est dit. Seulement, carte blanche et deux confrères afin de me prêter main forte à toute minute et l'assurance de pouvoir disposer des renforts nécessaires.

— Et l'enquête dont vous êtes chargé ?

— J'ai l'idée qu'il me sera possible de mener les deux ensemble.

IV

AYANT accompli point par point le programme que leur avait tracé l'inspecteur Brunier, les deux camarades arrivèrent assez tardivement dans l'hôtel — une auberge plutôt, ainsi que le policier l'avait désignée. Une chambre à deux lits les attendait, mais, le lendemain matin, quand ils demandèrent à voir leur prétendu ami, on leur apprit que celui-ci avait été obligé de s'absenter et qu'il avait recommandé que ces messieurs ne l'attendent point pour déjeuner.

De fait, la journée s'écoula sans qu'il ait reparu, seulement, vers dix-sept heures, un agent en civil se présenta à eux et les avisa que l'inspecteur, ayant dû se rendre à Paris, les priaient instamment pour quelques minutes qu'il ne serait pas de retour.

Décus et déçus à la fois, car ils s'imaginaient l'aventure sous un aspect moins réfléchi et plus romanesque, les camarades se résignèrent malaisément à subir une telle contrainte. Si on avait écouté le bouillant journaliste, la nuit même, sans autre secours qu'eux-mêmes, on aurait donné l'assaut au château de Sainte-Croix et demandé une explication au mystérieux maître du logis. Par bonheur, Didier, plus pondéré, parvint à raisonner son ami.

Tandis qu'il imposait aux deux collaborateurs que la chance lui avait donnés cette réclusion déprimante, Brunier faisait de la bonne besogne. Du moins, l'entrée triomphale qu'il effectua dès son retour, dans le cabinet du commissaire Duprey, le fit présumer aux subalternes qui, dans le commissariat, attendaient les ordres de leur chef. Pourtant les choses n'allaient pas aussi bien qu'on le supposait entre les deux interlocuteurs, les points de vue de chacun étant diamétralement et furent surpris par des oreilles aux aguets.

— Non ! Cent fois non, inspecteur ! Je ne risquerai pas ma carrière pour vous faire plaisir. Toucher au comte de Sainte-Croix, une des plus anciennes familles de Bretagne ! Un vieillard respectable à tous égards ! Ce serait de la folie !

Plus modérée et toujours joviale, la voix du policier prononça une phrase inintelligible. Le commissaire reprit :

— Eh bien ! admettons que vous avez découvert l'identité du défunt, cela ne prouve pas... Vous dites que son frère est avec vous et qu'il désire reconnaître le corps. Procédons, d'abord, à cette formalité.

Quelques instants après, les deux hommes, le visage animé, l'allure plus ou moins combative, sortirent du cabinet.

Devant le commissariat, une puissante voiture de course stationnait et, derrière elle, un taxi, à ce moment même, venait de se ranger.

— Montez, monsieur le commissaire, pria Brunier en ouvrant la portière.

Très pâle, strictement vêtu de noir un jeune homme était assis dans l'angle le plus éloigné.

— Je vous présente M. Luigi Baldini, attaché à l'ambassade d'Italie. Les confidences qu'il va vous faire changeront peut-être votre manière de voir, monsieur le commissaire. Si vous le jugez opportun, M. Baldini est prêt à répéter

ce qu'il va vous confier à M. le juge d'instruction qui vient d'être désigné.

Ce rappel d'une autorité supérieure à la sienne était un trait de bonne politique que le commissaire ne parut pas remarquer.

Sans plus insister, Brunier salua et se dirigea vers le taxi qu'il venait d'envoyer afin de ramener ses deux auxiliaires. Une fois qu'il fut installé entre Paul et Didier, et qu'ils se furent serré la main, les questions se mirent à pleuvoir sur le policier.

Les ayant interrompues d'un geste, il mit les deux hommes au courant de l'enquête accomplie par lui à Paris.

— Maintenant, conclut-il, à moins d'un miracle, le criminel ne peut échapper.

Le trajet n'était pas long jusqu'à l'hôpital où reposait la dépouille de l'automobiliste assassiné.

Sur une dalle, recouvert par un drap, le cadavre était demeuré tel que l'avait laissé le scalpel du médecin légiste.

D'un geste indifférent, un aide souleva un pan du linceul et le beau visage que la mort semblait avoir buriné dans du marbre, apparut. On avait débarrassé la face du sang qui la maculait. Malgré les cicatrices qui la parcouraient, les traits avaient une régularité de camée antique ; mais, sur les lèvres décolorées, un rictus d'agonie subsistait, rappel de la mort violente du malheureux.

Un sanglot monta, dans le respectueux silence. Le jeune homme en deuil, brusquement tomba à genoux.

— C'est bien lui, mon frère bien-aimé, mon pauvre Orlando, victime de son courage et de sa piété filiale, car, s'il a voulu pénétrer dans cette demeure d'enfer, braver le monstre qui l'a lâchement assassiné, c'est pour m'empêcher de tenter la même action, de tomber dans le même piège. Oui, un piège certainement, car une lettre que mon frère a interceptée et qui

lui donnait rendez-vous au château de Sainte-Croix, m'était en réalité destinée. Je suis l'ainé, c'était à moi que revenait le devoir de venger notre père, fusillé après avoir été torturé lors des combats du Monte Cassino.

Des sanglots avaient, à plusieurs reprises, coupé ces phrases pathétiques.

M. Duprey, devant une douleur aussi compréhensible, n'osa poser la moindre question. L'affaire, il le comprenait, prenait des proportions telles que, seule, l'instruction devait maintenant prendre les initiatives. Pour lui, sa conviction était faite.

Cependant que Luigi Baldini accomplissait les tristes formalités qui lui permettaient de ramener avec lui la déplorable dépouille de son frère, le commissaire se rapprocha de Brunier. Un instant, les deux hommes parlèrent à voix basse, puis, résolument, M. Duprey tendit la main au policier :

— Mon cher Brunier, qu'il en soit comme vous le jugez bon. Je risque le paquet. Nous allons nous rendre tous trois...

— Tous cinq, si vous le voulez bien, mon cher commissaire...

— Soit, emmenez vos protégés chez M. le juge d'instruction. On ne peut agir sans son approbation. Seulement, attention, pas de gaffe !

— Ne craignez rien, affirma l'as de la P. J. avec un sourire d'homme sûr de son fait.

Au sortir d'une conférence qui eut lieu au palais de justice, dans le cabinet du juge chargé d'instruire la mort, jusqu'alors mystérieuse, de l'infortuné attaché d'ambassade, Brunier avait abandonné ses deux nouveaux amis, leur recommandant seulement de ne point s'attarder dans la ville et, surtout, de ne pas sortir de l'hôtel une fois la nuit tombée. Voulant jouir de ce semblant de liberté, Paul et Didier,

pensant, non sans vraisemblance, qu'on ne court aucun danger en plein jour, dans une ville comme Brest, même privée, par les destructions, d'une partie de ses habitants, firent arrêter leur taxi sur la promenade des remparts. Le temps était admirable et le soleil laquait d'or la surface immobile des bassins.

Accoudés au vénérable parapet, ils jouissaient d'un admirable point de vue quand un homme, vêtu comme un pêcheur, s'approcha d'eux tout en fumant, d'un air innocent un court brûle-gueule.

— Un beau temps, fit remarquer le bonhomme après un moment de muette contemplation.

— Très beau, répondit Marval par politesse.

— Ces messieurs ne sont pas d'ici ? Ces messieurs sont des touristes... à moins qu'ils ne viennent pour la reconstruction... Ma doué, ça ne marche pas trop vite ! Peut-être que ces messieurs auraient plaisir à faire une promenade en mer ?

Se souvenant des dernières recommandations du policier, les jeunes gens déclinèrent l'offre. Le pêcheur parut extrêmement déçu : il insista d'une façon indiscrète, puis, brusquement, il demanda :

— Si ces messieurs sont ici pour plusieurs jours, on pourrait toujours prendre rendez-vous.

Didier allait brutalement renvoyer l'importun. Paul, plus avisé, entra en pourparlers et, à la grande surprise de son camarade, rendez-vous fut pris pour le lendemain, à l'heure du déjeuner.

Bon prince, Marval donna même des arrhes, ce qui parut combler de joie le marin.

Enfin, ils s'éloignèrent.

— M'expliqueras-tu ce subit appétit de promenade sur mer, quand nous aurons demain, du moins je le suppose, toute autre besogne à accomplir ? questionna le normalien, moins subtil que le journaliste.

Mais Paul sourit, l'air mystérieux.

— Mon vieux, j'ai idée que ce prétendu marin n'avait d'autre idée que de nous balancer proprement au fond du goulet, si ce n'est au large de quelque île bretonne. Suppose que, demain, il soit exact au rendez-vous. Ce sera un bandit de moins dans la garnison du château, car ceux qui l'habitent doivent se douter que les choses ne tournent pas rond pour eux. As-tu remarqué combien la poche de la vareuse du type était gonflée ? Ce ne sont pourtant pas ses avirons qu'il y avait fourrés.

— Alors quoi ?

— Un browning, de fort calibre, très probablement.

— Attention, Paul, mon cher camarade, la cervelle te travaille. Je te conseille de te lancer dans le roman d'aventures ou le film policier.

Ils étaient arrivés à la rue de Siam, jadis la plus animée et la plus pittoresque de la cité maritime.

Avec une curiosité apitoyée, les jeunes gens constataient les désastres encore mal réparés de la terrible période de guerre. Ils s'arrêtèrent un instant au haut d'un escalier de pierre qui descendait vers le quartier bas. Les marches descollées, la rampe branlante n'avaient pas encore été réparées.

Comme ils se tenaient immobiles, appuyés au garde-fou, un homme qui paraissait extrêmement affairé fondit sur eux, les bouscula avec une telle force que si Paul Marval ne s'était agrippé à la rampe de fer, il aurait été, infailliblement, précipité au bas des roides degrés.

Il dut s'asseoir rudement à terre et, encore meurtri, il allait se relever et interpeller le malencontreux quidam, lorsque Didier s'aperçut que celui-ci

LA VIE COURANTE...



GERALD GREEN

— Encore un an et nous pourrions nous retirer dans un bon petit appartement au centre de la ville...

modifiait brusquement sa direction, s'enfuyait à toutes jambes du côté du pont auquel la rue de Siam aboutit.

— Oh ! ça devient grave, constata le journaliste en frictionnant son bas du dos contusionné. Rentrons. L'inspecteur avait raison. L'air, ici, est malsain : il pleut des catastrophes !

Le soir, ils firent part de leurs aventures à leur compagnon. Le front de Brunier se rembrunit.

— Mauvais, tout cela ! Le gibier est sur ses gardes et il ne manque pas de compères. La partie sera chaude. Tant mieux. A égalité, c'est mon affaire.

V

RÉUNIS dans le cabinet du juge d'instruction auprès duquel le commissaire Duprey avait pris place, acteurs ou témoins de la tragédie dont le dernier acte n'était pas encore joué, avaient suivi avec une extrême attention l'exposé que venait d'achever l'inspecteur Brunier.

— Maintenant que vous savez, messieurs, quelle mission m'a été confiée par M. le préfet de police lui-même, puis-je vous demander de me communiquer tout ce que vous pouvez savoir concernant le prétendu comte de Sainte-Croix.

— Très volontiers, mon cher inspecteur, répondit le juge tout en ouvrant un dossier placé devant lui. Voici : la famille de Sainte-Croix de Gaël est une très ancienne et très noble famille. Avant les événements de 1940 elle était réduite à deux membres : le comte de Sainte-Croix déjà âgé d'une soixantaine d'années et son cadet, Abel de Sainte-Croix qui, depuis son service militaire qu'il avait fait en Algérie, n'avait pas été revu dans la contrée. La guerre vint, suivie de l'occupation. Le comte n'attendit pas les envahisseurs. Il abandonna son château qui demeura sous la garde d'un couple de serviteurs. Après la libération, le frère cadet reparut. Il était en possession d'un acte de décès de son aîné. Celui-ci étant veuf et sans progéniture, tous ses biens revenaient à Abel de Sainte-Croix, y compris le titre. L'entrée en possession ne présentait aucune difficulté.

— Dites-moi, monsieur le juge, se trouva-t-il quelqu'un ayant connu Abel au temps de sa jeunesse ?

— Je ne crois pas. Du moins, pas intimement. Le hasard avait fait que les anciens commensaux de la famille aient disparu durant la terrible période des bombardements dont le pays a tant souffert. Le vieux curé de la paroisse qui avait donné des répétitions de latin aux deux frères périt, enseveli sous les ruines de son presbytère. Le notaire avait vendu sa charge et, peu avant l'arrivée du nouveau maître, le jardinier et sa femme furent victimes d'un accident...

— Quel accident ?

— Ayant oublié, un soir, de fermer le robinet d'un fourneau à gaz butane, on les retrouva, au matin, morts dans leur lit.

— Qui fit cette découverte ?

— Le valet de chambre d'Abel de Sainte-Croix venu préparer la maison en vue de l'arrivée imminente de son maître.

— Le même domestique, n'est-ce pas, qui fait fonction d'intendant ?

— Je le crois.

— Savez-vous où est mort le premier propriétaire du château ?

— A Menton, où il s'était réfugié.

— Bien. A votre tour, monsieur Baldini, fit le policier en se tournant vers l'Italien qui avait écouté sans mot dire.

— C'est un récit bien douloureux et vous excuserez mon émotion, messieurs. Voici : mon père, Antonio Baldini, malgré son opposition au fascisme dont

il devinait que l'influence serait fatale à son malheureux pays, n'avait pas voulu abandonner sa patrie. Il possédait d'importants domaines qui auraient été confisqués s'il s'était exilé. Voulant que mon frère et moi ne subissions pas l'influence d'un régime qu'il haïssait, il nous envoya en France terminer nos études. Nous étions tous deux à Paris quand le conflit éclata. Orlando avait vingt ans, je n'en avais encore que dix-huit. Tous deux, avec le consentement de notre père, nous nous engageâmes dans la Légion étrangère. Il serait trop long de vous expliquer par quels moyens nous parvinmes tous deux à demeurer clandestinement en France, ne voulant à aucun prix retourner en Italie tant que l'Italie mussolinienne combattrait contre les alliés. Orlando et moi ne revîmes notre patrie qu'après la libération. Nous espérions enfin être réunis à notre père vénéré. Nous ne trouvâmes même pas une tombe. Pourtant, on ne put nous cacher les circonstances atroces de sa mort ! Mon père avait, auprès de lui, un secrétaire qui lui paraissait très dévoué. Il se donnait comme Italien, mais était né en territoire autrichien. La période active de la guerre vint. L'Italie était sous la domination des nazis, de par l'alliance voulue par son chef. Au moment où les Alliés débarquèrent afin de délivrer notre territoire, le secrétaire parut aux yeux de mon père et des autres serviteurs sous l'uniforme allemand. Il ne cacha pas qu'il était un espion hitlérien. Le domaine de mon père et le château qu'il habitait se trouvaient dans la région de Tivoli, toute voisine de Rome. Déjà, on se battait dans les montagnes. Le nom du Monte Cassino ne peut être sorti de vos mémoires. C'est là, devant ces nobles et antiques murailles que les troupes alliées furent le plus longtemps tenues en échec, mais c'est là aussi que le misérable avait entraîné de force mon malheureux père dont il espérait se faire un otage. Les troupes nazies durent prendre la fuite. Avant de fuir avec elles, Otto Werner résolut de mettre à mort son prisonnier, mais, à toute éventualité, il avait décidé d'obtenir de lui une reconnaissance de dette de plusieurs millions de lires. Ce fut à la torture qu'il recourut. Permettez-moi de ne pas vous donner plus de détails. Mon père mourut en héros et en martyr. Un procès-verbal de ces affreuses heures a été écrit et signé par deux moines qui assistèrent impuissants à ces scènes d'horreur. Orlando et moi, nous fîmes le serment de retrouver le monstre, s'il était encore de ce monde, et de venger le martyr. Notre ambassade, dont je fais partie, nous aida, mon frère et moi, dans nos recherches. Une sorte de pressentiment me disait que le misérable avait dû se cacher en France. Votre police enquêtait en même temps que la nôtre. Otto Werner figure sur la liste des criminels de guerre que les pays intéressés doivent se livrer. Ce fut la Sûreté de Paris qui retrouva le nazi tortionnaire (ses cruautés ne se sont pas bornées au meurtre de son bienfaiteur) et la mission de M. l'inspecteur Brunier était, si je ne me trompe, d'identifier le criminel de guerre et le prétendu comte de Sainte-Croix.

Un instant de silence se fit, par respect pour la douleur qu'exprimait le visage de l'Italien. Enfin, le juge d'instruction se leva et, tendant au policier un mandat en blanc :

— Allez, inspecteur. Faites selon votre inspiration. Toute la police de Brest est, si M. le commissaire n'y voit pas d'inconvénient, à vos ordres.

Selon le plan arrêté, le juge avait, le matin même, envoyé une convoca-

[Lire la suite page 35]

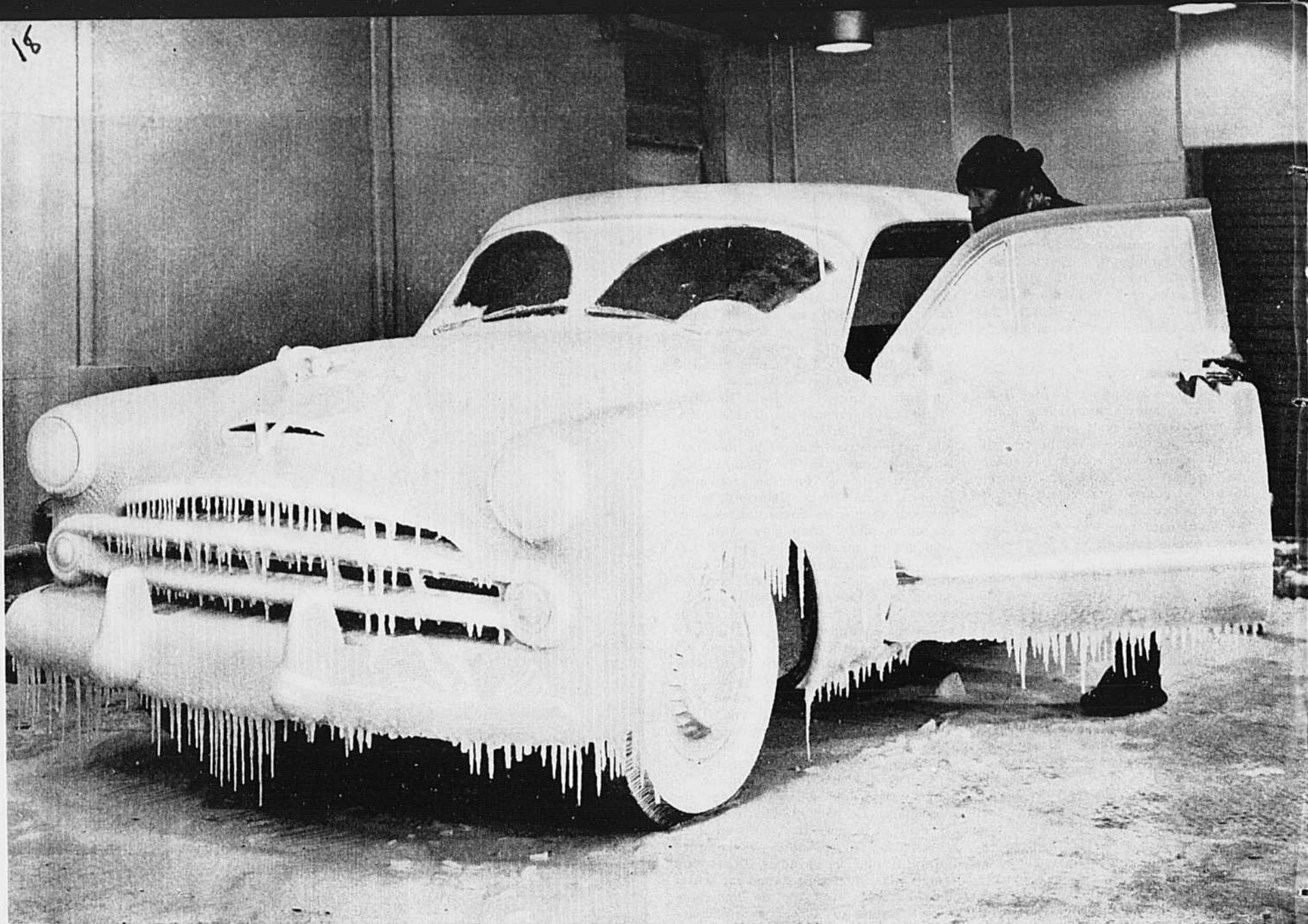
Ça, c'est du Scotch ! Moelleux,
velouté, doré... léger.
Y avez-vous goûté ?

Depuis 1746
WHITE HORSE
bien entendu !

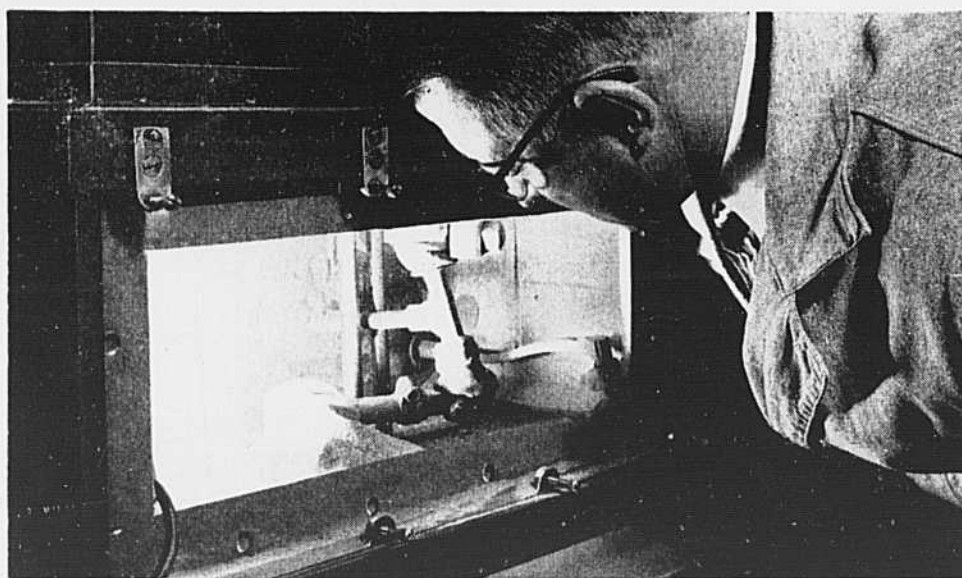
Distillation, Mélange et Embouteillage
faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs

W-514MF

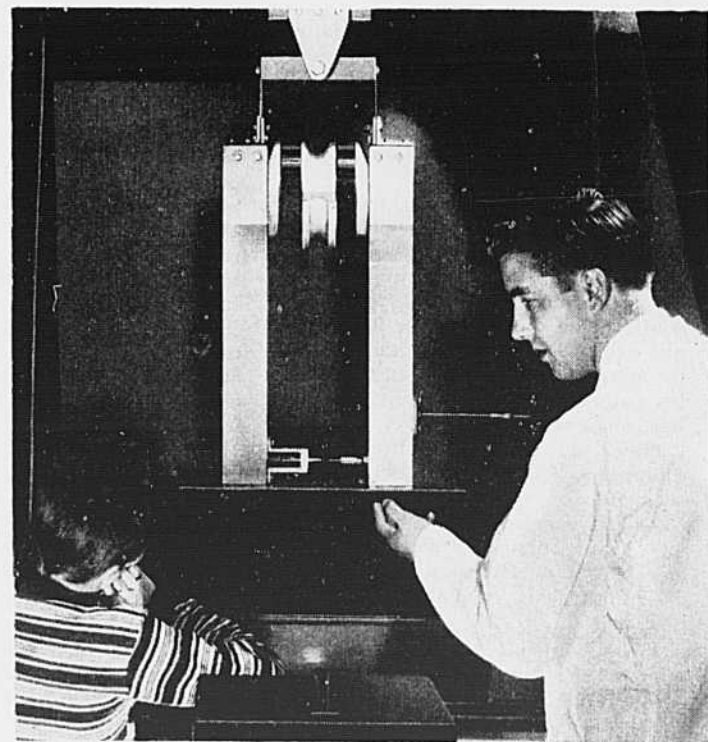




On entoure la voiture de glace, pour éprouver la facilité de démarrage par temps froid. C'est vraiment une température de l'Arctique fabriquée par Chrysler pour vous assurer des démarrages rapides, un rendement régulier, un confort absolu, même quand le mercure descend au-dessous de zéro.



Cette souffeuse géante déclenche une tempête de poussière, pour éprouver l'étanchéité des freins à la poussière. Les pièces métalliques et les joints de caoutchouc qui peuvent résister à cette tempête résisteront certainement aux pires conditions de poussière que vous pourrez rencontrer.



Cette machine à éprouver les vilebrequins s'efforce de faire "crier" l'acier. Les ingénieurs essaient de faire désintégrer l'acier pour en découvrir la limite d'endurance, et tenter de reculer cette limite.

P L Y M O U T H • D O D G E

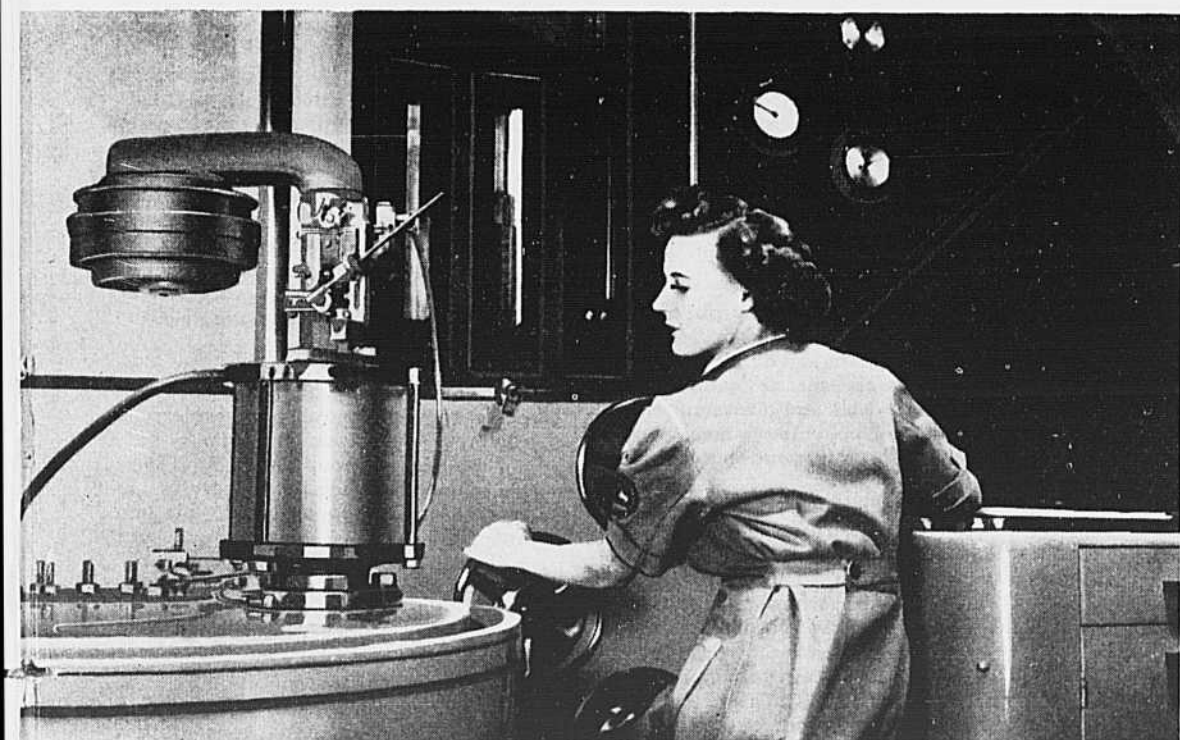
Quelle est la limite d'endurance d'une auto?

*Des épreuves rigoureuses
permettent de vous offrir de meilleures voitures!*

Avez-vous déjà conduit une auto dans une tempête de poussière, alors que le mercure atteignait 110? Non, probablement, et cela ne vous arrivera peut-être jamais. Mais, les voitures de construction Chrysler, et leurs pièces, sont soumises à de telles conditions, chaque jour, à nos laboratoires d'épreuve. Par des épreuves rigoureuses, nos ingénieurs apprennent quelle est la limite d'endurance des voitures, en prévision de vos besoins.

Ils poussent ces voitures, les conduisent, les brutalisent à la limite de leur endurance. Ensuite, ils mettent au point des moyens de reculer cette limite. Le résultat? Les automobiles les mieux construites du monde. Des voitures construites pour résister parfaitement à toutes les conditions de route que vous puissiez rencontrer. Des voitures dont le rendement, jour après jour, démontre que—

Les perfectionnements vous sont offerts d'abord . . . par
CHRYSLER CORPORATION of CANADA, LIMITED



Pour obtenir plus de millage du carburant, les ingénieurs de la Chrysler Corporation ont créé ce matériel compliqué pour l'épreuve des carburateurs. Il mesure et évalue les performances, pour révéler au grand jour le secret du fonctionnement de cette pièce vitale du moteur de votre auto.



Cet appareil s'assied, tout comme vous . . . et grâce à lui, nos ingénieurs mettent au point des coussins de siège qui vous permettront, dans une posture correcte, d'éprouver le maximum de confort.

D E S O T O • C H R Y S L E R

NOTRE FEUILLETON

L'INNOCENTE VICTIME

par MAURICE VANEL

No 3

«**M**AIS alors, reprit-elle en relevant fièrement la tête, que venez-vous faire près de moi ?

— Le sais-je ? Vous m'attirez, dit le jeune homme, d'une voix sombre. Et elle, sur un ton léger et railleur :

— Comme la flamme, le papillon ! Il cherche de la lumière, et n'arrive qu'à se brûler les ailes, le pauvre ! Vous serez comme lui, mon ami : vous n'obtiendrez rien, rien de moi ! N'y cherchez pas l'amour... je suis incapable d'en donner.

— Pourquoi ne m'avez pas repoussé tout de suite, alors ? C'eût été humain, vous m'avez laissé user mon cœur près de vous.

— Est-ce qu'une femme repousse jamais les hommages, voyons ?

— Cela vous amusait...

— Oui.

— Vous ne me ferez pas croire que vous êtes indifférente, Philis. Vous aimez ailleurs, voilà tout.

— Merci de l'honneur que vous me faites, marquis ! Je ne le mérite pas ; je n'aime personne.

— Votre mari, pourtant ?

— Pas même mon mari. Ecoutez :

« Autrefois, à la Martinique, j'étais adorée d'un homme jeune et beau. Il avait tout fait pour moi (je puis bien vous faire quelques confidences en échange de votre amour). J'étais abandonnée des miens : il m'avait recueillie, tout enfant. J'étais pauvre : il me faisait partager son opulence. J'étais ignorante : il m'avait fait instruire comme une femme de son monde. J'étais sans nom : il m'avait offert le sien.

« Nous nous fiançâmes un beau soir. Eperdu, il me donna le baiser d'amour, je le laissai faire. Il crut que je l'aimais !... Six mois après, le moment approchant où nous devions nous unir, il m'apprit que ses vaisseaux avaient péri corps et biens, qu'il se trouvait, de ce fait, complètement ruiné.

« Mon parti fut vite pris : Urbain Dorval, son intime ami, demandait main, qui déjà portait la bague de fiancée cependant. Il était riche : je changeai de bague ! et mon cœur resta le même, fermé, toujours fermé !...

« Est-ce là l'histoire d'un mariage d'amour ?

— Vous m'effrayez, madame. Pourquoi me raconter cela ? demanda le marquis, avançant lentement, les yeux rivés au sol.

— Pour vous consoler ! Dites que je ne suis pas bonne après cela ? Pour vous bien montrer la femme que je suis et combien vous perdez peu de chose en ne me trouvant pas...

« Cœur de bronze, femme sans cœur ! Voilà ce que je suis.

— Oh ! Philis ! ne brisez pas mon idole...

— Ou plutôt, voilà ce que j'étais il y a un mois ! Maintenant quelque chose de grand, de doux, un sentiment que je ne soupçonnais pas, remplit mon

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marguerite Lesueur, attendant un enfant, tente de se suicider, mais, est sauvée juste à temps par un certain Rigobert, puis, est ensuite recueillie par le comte Réginald et son fidèle serviteur noir, David. Elle met alors au monde le petit Jean qu'elle abandonne aussitôt aux soins de Réginald en s'enfuyant précipitamment de la villa du comte pour la demeure de son père.

âme tout entière : en fait de têtes blondes, marquis, il n'en est qu'une pour moi : celle de mon fils.

— Et les brunes auront-elles plus de chances pour vous plaire ?

— Pas davantage. Je hais les hommes !

— Mais alors, pourquoi vous êtes-vous mariée ? demanda Georges.

— Pour me faire une situation dans le monde, dit-elle froidement.

— Pourquoi venez-vous me retrouver ici ?

— Pour me distraire.

— Vous me rendez fou ! Vous le savez : et cela ne vous cause pas quelques remords ?...

— Des remords ? fit-elle en éclatant de rire.

« Bah ! Un jour, très prochain peut-être, vous vous marierez avec le consentement de votre chère maman, vous épouserez quelque jeune fille riche très riche, qui vous guérira vite de votre folie, mon cher.

Il tressaillit.

— Et les premières amours, continuait-elle avec ironie, passeront... aux oubliettes !

— Ne plaisantez pas, Philis, répondit le marquis d'une voix sourde. Quoi qu'il arrive, je vous aimerai toujours.

— Allons donc !

— C'est fatal ! Et pourtant, je ne me fais pas d'illusions sur votre compte : je vous vois... telle que vous êtes.

— Avouez que je vous y ai aidé, mon ami, et qu'il est heureux pour moi qu'il n'y ait eu que le vent et vous... pour recueillir mon panégyrique. Ne trouvez-vous pas ?

Songeur, le jeune homme enveloppait de regards passionnés cette femme qu'il méprisait cependant. Son sourire, railleur et doux tour à tour, l'enivrait. Cette petite main, qui s'appuyait sur son bras, il eût tout donné pour qu'il lui fût permis de la serrer longuement et tendrement dans les siennes.

— Oui, vous avez été franche, Philis, ou, pour mieux dire, cruelle... cruelle à plaisir !

— Pour vous guérir, mon cher ! C'est encore de la bonté.

— Merci ! dit le jeune homme, d'un ton sec.

Elle avait quitté son bras, et ils marchaient maintenant, côte à côte, dans le bois silencieux. L'allée touffue et profonde se resserrait comme pour les étreindre, et rapprochait, au-dessus de leurs têtes, les fières cimes des arbres d'où l'ombre tombait peu à peu.

— Nous sommes loin du landau, dit tout à coup Philis.

Le Marquis ne répondit pas.

— Si nous rebroussions chemin ? appuyait la jeune femme.

— Oh ! pas encore ! Je ne vous ai pas tout dit.

— Vous avez des confidences à me faire, vous aussi ?

— Oui, dit M. de Mondeville, très sérieux.

— Toujours les mêmes, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, Philis ; il y a un changement, cette fois.

— J'aurais dû m'en douter, dit la jeune femme, car, enfin, pour m'avoir donné un rendez-vous aujourd'hui, jour consacré à votre mère, je le sais, homme correct que vous êtes, il faut que vous ayez quelque chose de bien grave à me communiquer.

— Je voulais vous revoir une dernière fois.

— Vous allez changer votre manière de vivre ? demanda-t-elle, anxieuse. Vous devenez raisonnable, enfin, mon cher marquis !

— Tout à fait.

— Ah ! ah ! tant mieux ! dit-elle, indifférente, en jouant machinalement avec le manche de son ombrelle.

Il l'examina attentivement, épiait une impression sur ce visage aimé ; puis, simplement, lui dit :

— Je vais me marier !

— Déjà ? Alors, vous n'avez pas besoin d'attendre vos vingt-cinq ans pour ce mariage-là ?

— Non, Philis !

— Une union approuvée par le ban et l'arrière-ban de la famille... sans doute ? Ce qu'on appelle, en style bourgeois, une union assortie... dit la jeune femme railleuse.

— Hélas !

— Et ce grand amour qui vous rendait fou, mon pauvre ami ?

— Je cherche à l'oublier, voilà tout !

— Vous cherchez à l'oublier, en vous mariant ? Ah ! ah ! charmant, le remède, flatteur pour une femme, en vérité ! pour celle qui vous prend, veux-je dire.

— Oui, flatteur ! car pour qu'on la croie capable d'arriver à vous supplanter dans mon cœur, il faut...

— Allons, assez d'éloges ! Oubliez-moi, et n'en parlons plus.

— Chère Philis, pardonnez...

— Mais je n'ai rien à vous pardonner, mon cher... et cette union assortie, ce remède infallible, n'a rien qui puisse me chagriner, soyez-en certain. N'ayez donc aucun remords ! J'irai à votre messe de mariage...

Et, après un silence :

— Mais, j'y pense : le nom de votre fiancée ?

— Vous le saurez bientôt.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Vous y tenez ? j'épouse une demoiselle de Marsaillac...

— Oh ! oh ! de Marsaillac ! une princesse du sang, pour le moins...

— Tout simplement la fille d'un vicomte gascon, répondit assez froidement le marquis de Mondeville.

— Une Gasconne ?

— Oui, fort jolie.

— Gasconne et Normand ? La finesse n'est pas près de s'éteindre dans votre descendance, mon ami ! Elle est blonde ?

— Non, elle est brune... comme vous !

— Et vous l'aimez ? demanda Philis, d'un ton sec.

— Je la connais à peine... Et, du reste, y a-t-il place pour une autre femme dans un cœur où vous êtes ? répondit le marquis en l'enveloppant d'un regard passionné.

— Cela viendra, dit ironiquement Mme Dorval. Vous allez bientôt commencer votre cour, sans doute ?

— Trop tôt, à mon gré, hélas !

— Seriez-vous sur le point de partir, d'aller expérimenter, en pays de Gasconne, les talents séducteurs dont vous avez fait l'apprentissage auprès de moi ?

— Ne raillez pas, de grâce ! Demain, à cette heure, je serai loin.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument sûr !

— Et si je vous priais de rester ?

— Trop tard : je suis attendu.

— Pauvre ami ! je comprends : une présentation, comparution devant un cénacle de grands-parents, de vieux oncles, de vieilles tantes, avec renfort de quelques amis sûrs, chargés, par la famille, de découvrir votre point faible, pour le signaler au besoin ! Une jeune fille rougissante... qui n'a pas l'air de vous connaître, mais qui a passé une heure à sa coiffure dans l'attente du grand événement, et avec laquelle il faut, sous l'oeil attentif de sa mère, pratiquer l'art si difficile de parler pour ne rien dire !...

« Ah ! cher marquis, c'est là ce qui vous attend ! et je vous vois à une rude épreuve.

— Epreuve, en effet, pour celui qui aime ailleurs, et sans espoir de guérir ! dit le jeune homme, d'une voix sourde.

— Différez-la, cette épreuve ; rien ne presse !

— Impossible, je vous le répète : on m'attend ! Et, quoi qu'il m'en coûte, il ne m'est plus permis de reculer, de rompre des engagements qui...

— Eh bien ! dit tout à coup Mme Dorval, d'un ton décidé, je le regrette ! Je suis habituée à votre voix, elle me manquera. Et puis, je vous disais tout à l'heure que je n'avais pas de remords à votre égard : je me trompais moi-même ; j'en ai !

— Oh ! la bonne parole ! s'écria le marquis, le regard humide.

— Oui, je sens que j'ai été dure avec vous, et continua-t-elle, d'une voix attristée, au moment de vous quitter, pour toujours peut-être, il m'eût été doux, je l'avoue, de passer avec vous une heure ou deux encore...

— Où, Philis ?

— Ici même, sous ces grands arbres qui, de leurs branches entrelacées, laissent tomber sur nos têtes une ombre si douce.

— Quand ? Ce soir ? Je suis prêt !

— Non. Pas aujourd'hui : je ne suis pas libre. Mais après-demain, vers neuf heures.

— Neuf heures ? Mais c'est justement l'heure à laquelle...

Commencé dans l'édition du 25 septembre 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Vous refusez ? demanda sèchement Mme Dorval.

— J'y serai ! dit simplement le marquis de Mondeville.

Ils étaient arrivés vers l'extrémité de l'allée couverte, et se séparèrent avant de rentrer dans la lumière et le bruit.

Elle tourna à droite, se hâtant d'aller regagner le landau.

— Ah ! coquine ! murmura une voix dans l'épaisseur du bois.

Les yeux étincelants de colère, Philis se retourna brusquement. Devant elle, apparut tout à coup le nègre. Mais, avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri, il avait disparu.

XII

RÉGINALD attendait David.

Quand celui-ci rentra, vers le soir, un peu tard :

— Mais d'où diable viens-tu ? Je t'ai cru parti pour la Martinique, lui dit-il en riant.

— Pas tout à fait, maître, mais presque.

— Comment, presque ?

— Eh ! oui, j'ai entendu parler de Martiniquais de ma connaissance, j'en ai vu passer, je me suis même rafraîchi l'âme à écouter le son de leurs voix...

— Allons, allons ! Pas tant de paroles ; tu es allé rue de la Paix ?

— Oui.

— Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue sortir, de sa porte cochère, comme je vous vois, à demi couchée dans son landau, dans une toilette ébouriffante. Sa nounou, en face d'elle, portant le même sur ses genoux. Pour du tape-à-l'oeil, il y en a, je vous en réponds.

— Et qu'est-ce que tu as fait après ça ?

— J'ai voulu voir où elle allait... Elle allait au Bois ; j'ai fait ma promenade au Bois. Elle y est restée deux heures ; moi aussi !

— Cela t'a même fait du bien : tu es d'un gaillard ce soir, dit Réginald, frappé de la mine joyeuse de son ami.

— Oui, je suis content, maître, parce que vous avez échappé à un beau danger en n'épousant pas cette donzelle... Croyez-vous qu'elle reste dans sa voiture quand elle va au Bois, ou qu'elle est avec son enfant ?... Pas du tout ! Madame a des rendez-vous ! Madame se laisse faire des protestations d'amour !

Le front de Réginald se plissa ; un triste sourire crispa ses lèvres.

— Ce n'est pas possible, David ! Tu as cru voir, tu as cru entendre...

— Non, non, maître. La nature m'a donné en compensation de ma couleur, qui n'est pas celle que j'aurais désirée, assurément, une souplesse de chat et une délicatesse d'ouïe, dont je me sers à merveille pour épier ceux qui me méprisent. C'est ce que j'ai fait tout à l'heure, consciencieusement, et avec grand plaisir, sous les ombrages du bois de Boulogne.

— Et... ces protestations d'amour... y répond-elle ? demanda le comte en jouant une indifférence qui n'était pas dans son cœur.

— Non ! j'ai entendu la profession de foi de cette charmante femme : elle n'aime personne !

— Son mari, pourtant ?

— Pas même son mari : elle l'a épousé pour se faire une situation.

— Tu as entendu cela ?

— Elle l'a dit. Elle a même ajouté qu'il n'y avait pour elle, au monde, que... la tête blonde de son enfant...

Et Réginald pensait à cette autre mère, qui avait aimé, celle-là ! qui avait ignoré tout calcul méprisable, et pour laquelle aussi il n'y avait au monde que la tête de son enfant.

— Il y a longtemps, David, que tu n'es allé à Chennevières.

— Je pensais justement y aller de-

main, maître, et je partirai même de très bonne heure, si vous le permettez.

— Qu'as-tu besoin de permission ? Tu ne t'habitueras donc jamais à être libre ?

— Je devrais y être habitué, pourtant, car votre père n'avait pas attendu les édits pour me rendre la liberté, et je puis dire que j'ai à peine connu l'esclavage. Mais mon cœur aime sa dépendance ; et j'ai une telle peur de vous déplaire...

— Une fois pour toutes, mon ami, tout ce que tu feras sera bien fait, notamment pour ce qui concerne ce pauvre petit. C'est égal ! tu auras beau faire, va ! Il ne sera pas aussi heureux que l'autre, celui-là !

— Vous croyez, maître ?

— Dame ! un enfant qui n'a que des gens payés autour de son berceau... Ça ne vaut pas une mère !

— C'est bien ce que je me suis dit depuis long...

David n'eut pas le temps d'achever ; des aboiements joyeux, mêlés à des cris inarticulés et à une agitation extraordinaire, retentirent tout à coup du côté du jardin.

— Allons ! dit le comte, encore Médor qui fait des siennes ! Allons voir.

Et tous deux sortirent pour aller constater les méfaits du jeune chien. Le mal était grand : le poulailler s'étant trouvé, par hasard, ouvert, Médor venait d'y faire une entrée triomphale ; et, tel un écuyer dans un cirque, y arpentait le terrain avec un brio et une exubérance tels, qu'en un instant toute la gent emplumée s'y trouva sur pattes.

Les flancs du fameux cheval de bois qui, dans la fatale nuit, s'entrouvrirent tout à coup pour livrer passage aux Grecs, ne produisirent pas dans les

murs de Troie d'effet plus terrifiant que l'apparition de Médor dans le poulailler.

Coqs, poules, poussins s'y heurtaient dans une confusion indescriptible.

C'était un entremêlement de becs, de pattes, d'ailes ! Une clameur faite de tant de colère, de tant de haine que le pauvre Médor, la voix de son maître aidant, en perdit subitement toute sa gaieté.

Tête basse, mais l'oeil inquiet, cherchant à lire dans le regard du maître l'importance du délit, il vint, lentement, tendre son collier à la main aimée, tandis que David, non sans peine, calmait les derniers effarements, et, peu à peu, faisait rentrer chacun dans son habitude respective.

Enfin le calme étant revenu, le nègre allait fermer hermétiquement cette fois la porte du poulailler, lorsque des cris poussés par une retardataire, sans doute, attirèrent son attention à quelques mètres de là.

A l'entrée du jardin anglais, devant la pièce d'eau où, de place en place, s'étaient gracieusement quelques feuilles de nénuphars, s'agitait désespérément, le bec ouvert, les ailes soulevées, une poule dont l'oeil dilaté suivait avec angoisse, sur l'eau miroitante du bassin, les évolutions d'une petite boule de plumes, d'un blanc jaunâtre, à peine perceptible pour d'autres que pour elle, et qu'elle suppliait évidemment, et sans succès... de regagner la rive.

C'était un tout petit canard qui, au moment de la catastrophe, avait fui, éperdu, puis avait cherché le salut là où le lui offrait la nature.

La crainte l'avait amené là, le plaisir l'y retenait, et chacun de ses ébats arrachait un cri de douleur à celle qui se croyait sa mère.

Le nègre observait attentivement cet-

te scène ; son visage exprimait une joie presque cruelle :

— Elle souffrira, elle aussi ! murmura-t-il, quand lui échappera, pour ne plus lui revenir, l'enfant qu'elle aura cru sien.

Enfin, la promenade s'acheva : la petite boule sortit de l'eau, secoua son jeune plumage, et revint se placer, avec confiance et amour, sous l'aile protectrice que lui prêtait la nature.

Cette fois, les traits du nègre se détendirent, l'expression du visage s'adoucit.

— Il est content, ce petit coquin ! Que ferait de plus sa vraie mère ? dit-il, quelques instants plus tard, en le regardant prendre cahin-caha, sur les traces de son guide, le chemin du poulailler.

Le lendemain matin, de bonne heure, comme il l'avait dit, David prenait le train à la Bastille, et, de là, se rendait à Chennevières, chez la nourrice.

On ne l'attendait pas.

Toute la ferme était aux champs ; et le pauvre petit, solidement emmailloté, était seul, dans son berceau.

David le leva, l'enveloppa soigneusement dans une longue pelisse de cachemire bleu qui se trouvait là, et attendit que quelqu'un se présentât.

Il n'attendit pas longtemps : une petite heure au moins !

— Madame, dit-il à la nourrice, dès que celle-ci eut ouvert la porte, je viens chercher l'enfant !

— Chercher l'enfant ? un p'tit qui profite si bien ! Mais vous n'y pensez pas ? Ce serait un vrai crime : on ne change pas de nourrice comme ça !

— Je suis désolé... je regrette beaucoup ; mais je fais ce que m'a dit mon maître, et je suis même chargé de vous bien remercier de ce que vous avez fait, de vous donner même une petite indemnité...

— Ah ! une petite indemnité ? dit la Martine en tournant et retournant, dans ses mains brunies, son mouchoir de poche, tout prêt à recevoir ses larmes, si besoin en était.

— Oui ! on vous payera six mois comme si le petit était là.

— Oh ! c'est généreux, ça ! Ça sent son grand seigneur ! dit la nourrice en serrant son mouchoir.

« Du reste, ajouta-t-elle en hochant la tête, c'est de l'argent qui tombe à pic ; car vrai de vrai, on en a besoin dans ce moment-ci. Mon aînée, la Benoîte, se grise un brin tous les jours ; le père ne fait plus rien...

— Comment, s'écria le nègre tout surpris, Rigobert est ici ? Ce brave Rigobert, si bon, si honnête !

— C'est vous qui êtes bon ! dit la Martine, en haussant les épaules.

« On voit bien que vous ne le connaissez pas ! Mais (et en appuyant sur les mots) c'est un fainéant de la pire espèce, un propre à rien ! Est-ce que nous pouvons nourrir ça, nous autres ?

— Mais c'est votre père, il est vieux ! Vous devez avoir pitié de lui.

— Pitié ? ah ben, oui ! il est assez vieux pour faire un mort ! grommela l'affreuse mégère.

David jeta sur elle un regard de mépris, et se tut.

— Voyons ! reprit la Martine, en changeant de ton, c'est-y pour de bon que vous emmenez l'enfant ?

— Oui.

— Et qu'allez-vous en faire, dites ? Car, enfin, je m'y intéresse, moi, à ce petit.

— Ce que nous allons en faire ? Dame !...

Et, après quelque hésitation :

— Ah ! je peux bien vous le dire, à vous, qui lui avez donné votre lait !... Eh bien ! nous allons le mettre aux Enfants Trouvés !

— C'est pas vrai, ça, voyons ! Vous n'allez pas mettre se chérubin-là aux

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Trouver deux sacs de malle dans une automobile suffit-il à prouver que les occupants de cette automobile sont des voleurs ?

Par suite d'une complication de circulation, des officiers de la route interrogent le conducteur d'une automobile. Outre le chauffeur, il y a deux autres personnes dans l'automobile. Tous les trois sont des amis. Au cours de l'entrevue avec les automobilistes, les officiers de police découvrent deux sacs de courrier dans leur véhicule. Or, un rapport avait déjà été enregistré à l'effet que ces deux sacs de malle avaient été volés. Les trois automobilistes sont donc mis sous arrêt. On les accuse de vol d'effets postaux. C'est très grave.

Les trois prévenus cependant protestent de leur innocence. Ils prétendent avoir trouvé les deux sacs de malle et non pas les avoir volés. Les ayant trouvés sur la route, ils allaient précisément en faire rapport à qui de droit au moment de leur rencontre avec la police.

Quand les sacs ont été aperçus dans l'automobile, ils étaient encore fermés. Des voleurs n'auraient pas attendu pour s'emparer du contenu intéressant des sacs et jeter les restes.

Chacun des trois inculpés témoigne pour établir son innocence. Mais la Couronne refuse de croire qu'il ne s'agit pas de vol. Après avoir comparé les trois témoignages, on a noté certaines contradictions. Aussi l'accusation s'en autorise-t-elle pour ne pas croire à la défense des accusés.

Ces contradictions cependant ne portaient que sur des détails. La plus importante avait trait à l'endroit où les sacs avaient été trouvés. Les accusés ne décrivaient pas les lieux exactement de la même façon.

Les trois accusés cependant ne connaissaient pas Montréal. Résidant à Ottawa ils en étaient à leur premier séjour dans la Métropole. Ce qui excuserait les contradictions reprochées.

Ces trois automobilistes sont-ils COUPABLES ou NON d'avoir volé les deux sacs de courrier ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, en date du 30 juin 1954. Les explications des accusés étant plausibles, il en découle un doute important quant à leur culpabilité. Il faut donc les en faire bénéficier.

**EXERCICE No 1.**

Prenez la position illustrée. Respirez un grand coup et allez de la main droite toucher le talon gauche, ou le sol plus loin en arrière si vous pouvez. Vous soufflez alors par la bouche. Revenez à la position de départ en respirant et allez maintenant toucher le talon droit de la main gauche. Faites ce mouvement cinq fois de chaque côté. Il est excellent pour l'assouplissement de la colonne vertébrale. Les haltères ne sont pas indispensables. Ils vous aident cependant car leur poids vous entraîne et permet d'aller plus loin.

EXERCICE No 2.

Penchez-vous en avant, à angle droit, et pieds bien joints. Laissez le bras droit ballant et mettez la main gauche à la ceinture. Rejetez le bras droit en arrière violemment en respirant à fond, le plus loin possible en arrière, sans s'éloigner du corps. Renvoyez bien en arrière par deux ou trois secousses. Ramenez le bras ballant en soufflant. Faites cinq répétitions et recommencez du bras gauche en mettant cette fois la main droite à la taille. C'est un bon assouplissant des épaules et des bras; cela fait travailler les triceps.

(Les photos de LEO ROBERT ont été mises à notre disposition par Ben Weider, Montréal)

La CULTURE PHYSIQUE

ne signifie pas seulement gymnastique

Eh oui, trop souvent les gens pensent qu'il leur suffit de faire quelques mouvements chaque matin, ou seulement deux ou trois fois par semaine pour être maintenus en pleine forme. C'est déjà bien, mais ce n'est pas suffisant.

Le jardinier ne se contente pas de retourner la terre et de semer; il arrose, et soigneusement, les pousses. La gymnastique n'est qu'une part de la culture physique qui, elle, comprend l'ensemble des Lois de la Vie Saine. Les 2 autres éléments essentiels sont l'hygiène et la diététique. Entendons-nous bien. Nous n'allons pas prêcher ici des régimes austères, car nous pensons au contraire qu'une fine cuisine, agréable à l'oeil et au goût, qu'un peu de vin ou d'alcool, s'incorporent au contraire tout normalement à une vie saine. La vie est harmonie, confluent de mille tendances et d'instincts contraires. Il faut user mais non point abuser de ce qu'elle nous offre.

L'hygiène ne signifie pas simplement propreté, mais aussi air pur, sports, repos, détente. La diététique n'exige pas qu'on ne mange pas ce que l'on aime, elle recommande une alimentation équilibrée, fournissant à notre corps les éléments chimiques dont il a besoin, sans excès. Elle nous apprend qu'un travailleur manuel ne doit pas se nourrir comme un intellectuel, et un campagnard comme un citadin. Bien des ennuis de santé qu'ont les habitants des grandes villes proviennent, en effet, de ce qu'ils ont changé leur mode de vie sans adapter leur nutrition à leurs besoins nouveaux.

Au cours de nos prochaines chroniques nous vous donnerons d'utiles conseils sur le sujet. Et vous verrez qu'il y a moyen de bien manger, d'être un fin gourmet sans pour cela encourir les risques d'un coup de sang, d'une maladie de foie ou de tous ces ennuis de la circulation et du tube digestif qui guettent l'homme moderne.

Et voici notre gymnastique du jour:

Grands mouvements respiratoires devant votre fenêtre... jusqu'à ce que vous vous sentiez agréablement gorgé d'air pur. Quelques sautilllements sur place, bras ballants, souplement en retombant sur la pointe des pieds, sans bouger le corps; levez les genoux de plus en plus haut jusqu'à leur faire toucher le menton... Et encore quelques mouvements respiratoires.

Une mise en train que nous vous conseillons: le pantin. Les mains au corps, les pieds joints. Sautez et d'un seul coup retombez les pieds écartés et les bras tendus au-dessus de la tête. Les bras se sont élevés latéralement tandis que vous respiriez un grand coup. En un seul mouvement, sautez encore et retrouvez la position initiale. Durant cette seconde phase vous soufflez bruyamment. Et recommencez. Les premiers mouvements se font lentement et vous accélérez la cadence jusqu'à dix ou quinze répétitions. C'est excellent pour assouplir l'ensemble du corps et développer aussi la coordination des mouvements.

Et les trois exercices illustrés par Léo Robert, M. Canada et M. Monde.

**EXERCICE No 3.**

Prenez sur un banc, une caisse, une chaise ou n'importe quoi de solide la position illustrée. Déjà les muscles abdominaux et dorsaux travaillent... Mettez les poings à la poitrine et rejetez ensuite les bras sur les côtés, les deux ensemble, le plus loin possible, en respirant profondément. Ramenez ensuite les poings à la position de départ en soufflant le plus fort possible. Commencez par faire 5 répétitions de ce mouvement, puis progressez jusqu'à quinze.

Point n'est besoin de faire le même jour tous les mouvements que vous connaissez. Faites-en quelques-uns bien choisis pour constituer un ensemble et variez. Il faut se fortifier, principalement les abdominaux, mais il faut surtout vous conserver en pleine forme et en équilibre.

Enfants Trouvés, avec tous les champs de la création?

— Si! Sa mère le veut, dit David d'un ton bref.

— Une coquine que sa mère! une gueuse! une rien du tout! Quand on a des mioches, on les élève! hurlait la Martine.

— Ce n'est pas une coquine du tout, reprit le nègre avec calme, mais pas riche, vous savez; et d'ici à quelques mois, vous ne recevriez plus les mois de nourrice...

— Mais, votre maître, qui est si riche, lui, ne pourrait-il pas, pour quelques années, assurer le sort de ce pauvre mioche?

— Mon maître et moi, nous ne pouvons assumer aucune responsabilité: nous quittons la France très prochainement.

— Ainsi, c'est sérieux?

— Tout ce qu'il y a plus sérieux! dit David d'une voix ferme.

— Ah ben! elle est bonne, celle-là, dit la Martine, les poings sur les hanches, et en remuant la tête d'un air menaçant.

« Vous venez me chercher jusqu'à Chennevières pour me fourrer un gosse dont je ne voulais pas. Je l'accepte après mille façons, je l'emporte, je le soigne, et quand je commence à m'attacher à lui, vous voulez me le reprendre? Ah non! il y a un mystère là-dessous: c'est sûr!

— Vous allez un peu loin, ma brave femme, dit David en s'efforçant d'être calme, veuillez, s'il vous plaît, faire le paquet de l'enfant et me le donner le plus vite possible. Je suis pressé!

— Moi pas! répondit la nourrice en toisant le nègre d'un air de défi. J'attends... la mère!

David tressaillait.

D'où venait ce revirement? Quel pouvait être le but de cette femme en revenant ainsi sur sa décision première?

Il se le demandait en la regardant avec un étonnement qui n'échappait pas à celle-ci...

— Oui! continua-t-elle, toujours avec la même décision.

« Vous pouvez rapporter mes paroles à votre maître, et être sûr que je ne changerai pas d'idée, quoi que vous fassiez. Vous m'avez confié ce gosse: je le garde.

Là-dessus, et avant que David fût revenu de sa stupeur, elle saisit l'enfant dans ses bras, et l'emporta dans la pièce voisine.

Dans cette chambre, sur un escabeau, sommeillait, à demi ivre, une femme plus âgée qu'elle de quelques années; c'était sa soeur: la Benoîte.

— Eh! Benoîte! dit-elle en la secouant pour l'éveiller, ouvre l'oeil: y a du nouveau ici!

— De quoi? murmura Benoîte en essayant de tenir droite sa tête qui se ballottait lamentablement.

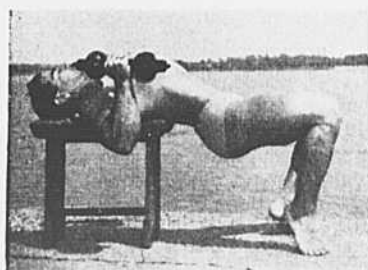
— On vient nous prendre le petit! Comprends-tu ça? tu penses bien que je ne l'ai pas rendu.

« C'est pas pour eux, ce gosse-là: quand la mère le demandera elle-même, on verra...

— Pardine, dit Benoîte qui s'était dressée, et dans les petits yeux de laquelle passaient de rapides éclairs. Bien sûr que non qu'ils ne l'auront pas! Nous ne sommes que des femmes, mais, ajouta-t-elle en saisissant un couteau qui se trouvait sur la table, vrai de vrai! voilà ce qui nous défendra. Pour avoir la main sûre, je l'aurai! je t'en réponds.

— Oh! je sais bien, puisque tu es forte comme un homme, toi! mais tu sais: il a les poings solides aussi, le moricaud!

— Eh bien! tu vas voir si j'en ai peur! et, subitement dégrisée, d'un bond, elle s'élança vers du nègre qui, épouvanté à la vue de cette grande



femme s'avançant vers lui, le couteau à la main, ne put s'empêcher de faire un mouvement de recul.

— Ah! ah! vous commencez à comprendre à qui vous avez affaire, hein? dit la Benoîte.

« Rassurez-vous, on ne vous fera pas de mal; mais faites-moi le plaisir de décamper, par exemple!... sinon... »

David, revenu de sa surprise, eut des démanagements terribles de se ruer sur cette femme, et de l'étrangler.

Ne lui semblait-il pas, à certains moments, comme il l'avait dit, quelque temps auparavant à son maître, qu'il était d'une essence un peu inférieure?

Mais il pensa à Réginald, et il se contenta. Et, quelques minutes plus tard, ayant quitté, avec un calme apparent, la maison qui abritait les deux mégères, il reprenait perplexe (et par le plus long, car il avait une heure devant lui) le chemin de la gare.

XIII

“**D**IALES de femmes, va! Elles n'en démordront pas! elles ne lâcheront jamais l'enfant de leur plein gré, c'est sûr! se disait-il, tout en suivant la Marne, et en cherchant, sans le trouver du reste, le moyen de le leur enlever.

Le temps était superbe, l'heure charmante! Sur le bord de l'eau, à la droite de David, l'herbe, haute et drue, était encore toute pleine de rosée. Des collines boisées qui s'étendaient à sa gauche, sortaient, avec mille cris joyeux, bouvreuils, mésanges, merles et vulgaires moineaux disant chacun dans leur langage leur bonheur de vivre, de s'ébattre en sûreté dans la lumière.

David, absorbé dans ses préoccupations, ne voyait rien, n'entendait rien: la vague rêverie n'était pas son fait, en ce moment surtout où il s'agissait d'aviser, et au plus vite.

Inquiet, agité, il avançait, tête basse, pensant à cela, lorsqu'un pas lourd résonnant sur le coteau, lui fit lever les yeux machinalement: un homme descendait obliquement, vêtu d'une vieille blouse, coiffé d'un feutre jadis noir probablement. Il tenait d'une main un petit paquet, un bâton de l'autre.

Arrivé en bas, il s'arrêta un instant, chargea le paquet sur son épaule; et avec un soupir douloureux, prit le pas, devant le nègre, dans le chemin battu qui, entre les hautes herbes et le penchant de la colline, côtoyait la rivière.

David venait de reconnaître cette tête grise, ce visage flétri:

— Rigobert! murmura-t-il.

L'homme se retourna, resta quelques instants immobile sur le chemin; puis, voyant le nègre qui avançait.

— Vous m'avez appelé? lui demanda-t-il.

— Oui! vous vous souvenez bien de moi, n'est-ce pas?

— Oui, dit simplement Rigobert.

— Je viens de chez vous.

— Pas de chez moi: de chez mes filles! c'est pas la même chose, dit le vieux avec un triste sourire.

Puis il resta silencieux.

— On dirait que vous avez du chagrin, Rigobert?

— Oui, j'en ai, puisque je ne sais pas ce que je vais devenir... à mon âge...

— Mais vous êtes encore fort: pourquoi ne travaillez-vous pas?

— Travailler? à quoi? Dans le temps, j'étais laboureur. Aujourd'hui on ne veut plus de mes bras; on aime mieux les jeunes; ça se comprend, dit le pauvre homme avec des larmes dans la voix.

— Mais n'avez-vous pas quelques sous pour attendre de meilleurs jours?

— Quelques sous? hélas! rien, pas un liard, pas un coin pour dormir! Je leur ai tout donné.

— A vos filles?

— Oui.

— Vous avez eu tort.

— Que voulez-vous? J'aimais mes enfants, moi! Quand la Martine est devenue veuve, je pouvais pas l'abandonner. Je lui ai dit: console-toi, je suis là. Tu auras du pain, toi et ton gosse; installez-vous chez moi; laissez-moi seulement rester avec vous. Que je puisse vous aimer, tout près de vous, jusqu'à la fin de mes jours. Il me faudra si peu, vous verrez!

— Pauvre homme! murmura David.

— Alors elles m'ont fait, toutes deux, toutes sortes d'amitiés; et puis, tout doucement, elles m'ont fait comprendre

que, les paroles, ça ne signifie pas grand-chose, que ce serait mieux d'aller chez le notaire, tout de suite.

— Et vous avez fait ce qu'elles ont voulu?

— Bien sûr! Je n'avais qu'elles au monde, vous comprenez. Je suis allé chez ce monsieur; je lui ai dit ce que je voulais faire: oh! il ne me conseillait pas ça, de donner ce que j'avais, mais j'ai tenu bon! J'aimais tant cette Martine, ah!... et puis l'autre aussi: la grande Benoîte... Alors, j'ai fait l'acte de donation, et il n'y avait plus à y revenir.

— Et je parie qu'on agit mal avec vous, maintenant?

— Ben oui!

— Vous ne voulez pas me raconter vos peines, Rigobert?

— Oh! ce ne sont pas des peines; ce sont des coups de massue, voyez-vous! des coups dont on ne se relève jamais...

Et s'arrêtant, le vieillard essuya son front chauve, maculé de quelques gouttes de sang.

— On dirait que vous êtes blessé? demanda David avec sollicitude.

— Faites pas attention! Cette blessure-là, ça ne compte pas.

Plymouth

Dodge

De Soto

Chrysler

*Pour les meilleures voitures...
obtenez le meilleur SERVICE
et les meilleures
PIÈCES*



**Assurez-vous des démarrages
sûrs, cet hiver, grâce à une
BATTERIE POWER LINE**

CHRYCO



Cette batterie Chryco puissante et de très longue durée possède un supplément de protection: une soupape de sécurité récemment mise au point par Chrysler. Ce dispositif enraye automatiquement la corrosion causée par le remplissage excessif de la batterie. Il assure le maximum de puissance de démarrage et un meilleur rendement.

C'est le temps de vérifier le système de refroidissement!
Faites remplir, dès maintenant, le radiateur de votre auto de la quantité requise d'antigel glycol Chryco permanent.



*Consultez celui qui
connaît le mieux
votre auto et qui
emploie des...*

PIÈCES ET ACCESSOIRES CHRYCO

ILS SONT GARANTIS

Division des pièces • Chrysler Corporation of Canada, Limited

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Croquettes de viande à l'écossaise

2 c. à tb. de shortening ou de beurre

1/2 tasse de gruau d'avoine cuit

1 petit oignon

2 tasses de viande cuite

Sel et poivre

Faire chauffer le shortening ou le beurre et y faire blondir un petit oignon haché finement. Passer au hache-viande une dessert de viande quelconque : veau, agneau, boeuf, porc ou jambon, et bien mélanger avec le gruau d'avoine cuit et très épais. On peut utiliser à cette fin une dessert du gruau du matin, ce qui est une excellente manière d'utiliser un reste. Bien mélanger le tout et assaisonner. Etendre dans une lèchefrite graissée à l'épaisseur de 1/2 pouce. Laisser reposer au moins 1 heure pour faire refroidir complètement. Couper en carrés. Passer dans un oeuf battu avec 2 c. à tb. de lait puis de la chapelure fine et faire rôtir à la poêle dans de la graisse chaude. Servir avec une macédoine de légumes. 6 services.

Rizotto aux tomates

4 tasses d'eau bouillante

4 tranches de bacon

1 boîte de tomates

1 tasse de riz

1 tasse d'oignons émincés

2 c. à tb. de farine

1 c. à thé de sel

1 c. à tb. de sel

Faire cuire le riz bien lavé dans l'eau bouillante salée 15 minutes. Ne pas le brasser durant la cuisson ou délicatement avec une fourchette. Si la cuisson est bien conduite, l'eau sera entièrement absorbée. Tenir à la chaleur. Pendant la cuisson du riz, préparer la sauce aux tomates. Couper le bacon en petits morceaux et faire rissoler à la poêle jusqu'à ce qu'il soit bien croustillant. Retirer et tenir aussi à la chaleur. Faire blondir les oignons dans la graisse de bacon. Ajouter les tomates et laisser cuire 20 minutes. Délayer à l'eau froide 2 c. à tb. de farine, ajouter aux tomates pour lier la sauce. Dresser le riz sur un plat chaud, couvrir avec la sauce puis le bacon. Remettre au four pour servir bien brûlant. 4 services.

Cossetarde au caramel

2 c. à tb. d'eau bouillante

1/4 de tasse de sucre

3 oeufs

1 c. à thé de vanille

1/2 tasse de sucre

2 tasses de lait

Mettre fondre le sucre dans un poêlon assez épais jusqu'à ce qu'il soit d'un beau brun doré et commence à caraméliser, c'est-à-dire lorsqu'il commence à s'échapper de la fumée. Retirer du feu aussitôt et y ajouter l'eau bouillante graduellement. Laisser fondre le caramel. Faire chauffer le lait, y mettre le caramel fondu. Séparer les oeufs, battre les jaunes avec 1/4 de tasse de sucre et verser le lait chaud sur les oeufs. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Aromatiser. Verser dans un plat à dessert ou dans des coupes, battre les blancs en mousse ferme, ajouter 3 c. à tb. de sucre et mettre en garniture sur la crème au caramel. Servir très froid. 4 services.

Pain de légumineuses

1/2 tasse de céleri coupé en dés

1 gros oignon haché finement

1/2 tasse de lait

1 oeuf battu

1 c. à thé de sel

1 tasse de mie de pain

1/2 c. à thé de poivre

1 1/2 tasse de fèves

3 tasses d'eau froide

Faire tremper les fèves avec de l'eau froide pour couvrir toute la nuit. Le lendemain, égoutter et cuire dans 3 tasses d'eau jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Passer en purée. Ajouter tous les autres ingrédients. Mettre dans un plat beurré généreusement et faire cuire au four de 350° F. 45 à 50 minutes ou jusqu'à ce que le pain soit bien cuit. Servir avec une sauce au fromage.

Sauce au fromage

2 c. à tb. de beurre

Sel et poivre

3 c. à tb. de farine

1 1/2 tasse de lait

1/2 tasse de fromage

Mettre dans une casserole le beurre et la farine, délayer avec le lait et cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner de sel et poivre et y incorporer le fromage râpé. Brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Servir brûlant. 6 services.

Biscuits à l'orange

2 c. à tb. de zeste d'orange râpé

3/4 de tasse de shortening

1 c. à thé de poudre à pâte

1 tasse de cassonade

1/2 tasse de noix hachées

2 tasses de farine

1 oeuf battu

1/2 c. à thé de sel

Défaire le shortening en crème. Ajouter graduellement la cassonade puis l'oeuf battu et le zeste d'orange. Y incorporer la farine tamisée avec la poudre et le sel puis en dernier lieu, les noix hachées. Déposer par cuillerées à thé sur une tôle graissée, aplatir avec une fourchette et cuire au four de 400° F. 10 à 12 minutes. Ces biscuits se conservent frais très longtemps dans une boîte de fer-blanc.

Et, mettant la main sur son coeur :

— La vraie blessure, elle est là !

Et, tête basse, d'un pas lourd, il reprit sa marche dans le sentier.

Autour d'eux, les oiseaux redoublaient leurs chansons. A leur droite, dans les hautes herbes de la rive, mille fleurettes, redressant leurs tiges, s'épanouissaient au soleil du matin. Sur les joues ridées du misérable, deux grosses larmes coulaient.

— Si je savais la cause de votre chagrin, dit le nègre avec sollicitude, je pourrais peut-être y remédier, qui sait ?

— Du chagrin ? dit Rigobert en essuyant ses larmes, mais il n'y a eu que de ça dans ma vie ! De la misère tout le temps ! au débarqué, puisque père et mère m'ont renié ! chez la femme que l'hospice payait pour m'élever, où j'ai fait, tout petit, le rude apprentissage qui devait tant me servir plus tard...

Et, après un instant de silence :

« L'apprentissage du froid et de la faim ! ajouta-t-il d'une voix sombre.

« De la misère quand on m'obligeait à un travail au-dessus de mes forces, et quand on punissait par des coups ce qu'on appelait ma paresse ? et mes membres, à peine formés, ployaient sous l'ouvrage !

« Ah ! qu'ils sont à plaindre, les abandonnés ! dit le vieux, en hochant tristement la tête.

David restait silencieux ; une sorte de remords auquel il ne céda pas, du reste, venait de jeter une ombre sur ses projets.

— Puis, continua Rigobert, je devins grand, je devins fort, malgré les privations que j'avais endurées dans mon enfance.

« J'entrai comme valet de ferme chez une brave femme où je commençai à savoir ce que c'est que le bonheur. Pensez donc : j'y fus aimé, moi qui n'avais jamais entendu une parole de tendresse ! Et qu'elle était jolie, celle que j'aimais !

« Nous partions le dimanche, notre ouvrage fini, nous promener dans les champs, bras dessus, bras dessous ; on s'en allait manger une friture sur les bords de la Marne ; et on s'en revenait à la nuit tombante, sans se parler quelquefois, mais appuyés l'un sur l'autre, et de la tendresse plein le coeur !

« Oh ! le bon temps, le bon temps !

— Vous étiez aussi heureux que les plus riches, à ce moment-là, mon pauvre Rigobert, dit David.

— Oh ! je sais bien ! Un jour, la patronne, qui voyait clair, nous dit : Mes enfants, ça ne peut pas aller comme ça ; vous vous faites les yeux doux, vous vous promenez à la belle étoile ; faut vous marier ! sinon...

« Nous ne demandions pas autre chose, pardine !

« Un mois après, c'était fait ! Un an après, y avait un mioche ; on travaillait ferme pour l'élever. On ne se plaignait pas : on était ensemble !

« Mais, malheur de malheur ! la patronne mourut, et nous fûmes chassés, comme ça, du jour au lendemain ! et ma pauvre femme qui allait être mère pour la seconde fois !... Alors, nous ne savions plus que devenir ! nous n'avions pas d'économies, vous pensez bien. Ah ! elle ne perdit pas courage ! Quelques jours avant ses couches, elle me dit comme ça : « Tu sais, les hospices sont pas pour les chiens : j'y vas ! » Elle m'avait quitté pleine d'espoir...

Et, après un sanglot :

— Je ne la revis que morte ! Je la vois encore, couchée si pâle, si belle, sur son petit lit blanc.

« Pour me consoler, la religieuse me montrait l'enfant.

— Donnez, donnez, c'est mon bien ! que je lui dis ! et j'emportai, comme un voleur, ce petit être que me recommandait, de l'au-delà où elle était, celle que j'avais tant aimée !

— Brave coeur que vous êtes ! dit David.

— Je ne sais pas si je suis un brave coeur : je ne demande qu'à le croire puisque vous me le dites ; mais on m'a dit tant de fois que je suis une canaille, un propre à rien, que je finis bien par douter de moi-même...

Et, après un silence :

— Pourtant, je me sentais capable de tout faire, de tout entreprendre, pour élever mes enfants... Je louai des terres, pour y semer des légumes que j'allais vendre à Paris, dans une petite voiture à bras ; mon vieux Black, que j'attachais dessous, tirait de toutes ses forces pour m'aider ; au retour, il gambadait à côté de moi, le brave chien !

« En dix ans monsieur, je ramassai de quoi acheter les champs que vous venez de voir là-haut, et de la bonne terre, vous savez !

— Des champs ! une ferme ! mais vous étiez riche ! dit David.

— J'aurais de quoi vivre, certainement ; je serais à mon aise aujourd'hui si j'avais tout gardé ; si je ne m'étais pas laissé enjôler par mes filles... Enfin, ce qui est fait, est fait ! si elles sont heureuses, tant mieux ! Je n'en ai plus pour longtemps probablement.

— C'est ce que personne ne peut dire, ces choses-là ! en tout cas, pourquoi ne pas finir vos jours à Chennevières ?

— Parce que c'est impossible dit le vieux d'une voix saccadée.

— Elles vous font la vie trop dure ? demanda David avec intérêt.

— Bien pis que cela, monsieur, elles m'ont chassé !

— Chassé de chez vous ? vos filles ! dit le nègre exaspéré par une telle infamie. Mais, et les lois ?

— Je ne demanderai jamais à la loi, dit doucement Rigobert, ce que le coeur de mes enfants me refuse.

— Pauvre homme ! soupira David, s'être dépouillé de tout pour des enfants, et ne recevoir en retour que des mauvaises paroles !...

— Ah ! s'il n'y avait que ça ! murmura Rigobert, baissant la tête, comme s'il eût été le coupable.

— Comment, il y a autre chose ? Est-ce que, par hasard, les misérables... auraient osé vous frapper ? Ces gouttes de sang, sur votre front ?...

— Oui, ce sont elles ! articula faiblement le malheureux père.

« La Benoîte est si forte ! et un père est si faible contre ses enfants !...

Il y eut entre les deux hommes un long silence.

David le rompit, le premier.

— Et, où allez-vous maintenant ?

— Je retourne à Paris, auprès de mon ami Pascal. Nous associerons nos misères ; et, pour gagner ma vie, je ferai ce qui se présentera, que voulez-vous !

— Et si je vous donnais occasion de gagner, aujourd'hui même, cinq cents francs, que diriez-vous de ça, hein ?

— Cinq cents francs ? dit le pauvre homme stupéfait.

— Oui ! vingt-cinq louis, si vous aimez mieux.

— Mais c'est énorme cela ?

— Oh ! ce n'est rien pour mon maître, il est si riche !

— Et que faudrait-il faire pour gagner ces... ces... vingt-cinq louis ?

— Je vais vous le dire.

« Il s'agit d'une mission assez délicate.

— Vous m'effrayez ! Rien de criminel, je suppose ? s'écria Rigobert avec effroi, car pour ce qui est de ça, vous savez, je n'en suis pas !

— N'ayez peur ! Il s'agirait de retourner aujourd'hui même à Chennevières.

— Chez mes filles ?

— Justement !

— Mais que diront-elles ?

— Peu importe ! Il s'agit de leur enlever l'enfant que je leur ai confié, et qu'elles ne veulent rendre qu'à la mère. Comme la mère est très loin d'ici, et

que nous n'avons pas le temps d'attendre, vous comprenez...

— Qu'il faut employer les grands moyens, appuya Rigobert.

« Mais, j'y pense, continua-t-il, pourquoi ne pas aller simplement chez le commissaire de police ? il les forcerait bien, lui, à rendre l'enfant. »

— Oh ! c'est tout à fait impossible : nous n'avons, mon maître et moi, aucun droit sur cet enfant. Alors, on ferait une enquête, on chercherait la mère... qui ne veut pas être connue, vous concevez ?

— C'est vrai ! C'est vrai ! dit le vieux en hochant la tête, pas malin, mon idée ! Je me rappelle bien, maintenant, qu'il y avait du mystère là-dessous, puisque la pauvre femme avait voulu se noyer.

— Oui, une naissance plutôt tragique... dit David.

— Et qu'on a même eu bien de la chance de vous trouver, vous et M. le comte, ce qui fait que je suis prêt à tout pour vous servir. Je sais bien que vous ne voulez pas de mal à ce pauvre gosse, pardine !

— Oh ! non ! vous pouvez vous en rapporter à moi ! reprit le nègre.

« Voici donc ce que vous devrez faire : d'abord, remonter à Chennevières, et, pendant la nuit, y prendre l'enfant. »

— Compris, monsieur.

— Vous rendre ensuite à Paris sans perdre de temps et l'apporter à la villa que vous connaissez.

— A Auteuil, n'est-ce pas là où il y a un si beau parc, une si belle maison ?

— C'est cela même. Je vous y attendrai.

David prit dans sa poche deux louis et les tendit à Rigobert.

— Pour vos premiers frais, lui dit-il.

Le visage du pauvre homme exprima une véritable surprise :

— Avant que j'aie rien fait ? mais c'est trop !

— Non ! non ! une bonne occasion de vous obliger, mon ami ! Ah ! j'y pense : il faudra vous presser pour le train ; une heure perdue compromettrait tout !

— Soyez tranquille, monsieur.

— Et, à la gare de la Bastille, prendre une voiture pour que l'enfant n'ait pas à souffrir de la fraîcheur du matin.

— Bien sûr ! Avec mes deux louis, j'ai pas besoin de me gêner !

— Alors, tout étant bien convenu, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance ; à demain, hein ?

— Entre huit et neuf heures du matin, et même avant, je serai là, répondit Rigobert.

« Comptez sur moi ! »

David, se frottant les mains, se posta sur le chemin de la diligence qu'il n'attendit que quelques instants, du reste, et un quart d'heure plus tard, commodément assis sur l'impériale, contemplant à l'aise le paysage calme et reposant qui se déroulait devant lui. De temps en temps, se mêlaient à sa contemplation quelques réflexions philosophiques sur le pouvoir de l'argent... Quand la diligence arriva à la gare, on prenait les billets.

— Une seconde pour Paris, demanda-t-il.

— Allons, les voyageurs pour Paris à droite, cria un employé.

David suivit la foule, compacte ce jour-là, car il y avait fête aux environs, et les paysans, si mal partagés sous le rapport des distractions, n'avaient garde d'en laisser échapper une.

Il s'installa dans un coin, et, en dépit des jacasseries de deux ou trois commères, sommeilla jusqu'à Paris.

Arrivé là, il entra dans un bureau de poste, et écrivit à Victoire Sorbin le billet suivant :

« Votre maîtresse doit sortir demain soir, vers neuf heures ; attendez donc jusqu'à ce moment pour exécuter ce

dont nous sommes convenus. Le lieu du rendez-vous n'est pas changé. »

— Je ne signe pas : elle comprendra bien, se dit-il.

Et, avisant un commissionnaire :

— Combien vous faut-il de temps pour porter cette lettre ?

Le commissionnaire regarda l'adresse :

— Rue de la Paix ?... une heure environ.

— C'est bien. Allez et ne la remettez qu'en main propre.

Une heure après en effet, dans sa chambre, fermée à double tour, Victoire Sorbin, le front pâle, les yeux dilatés, lisait et relisait le billet laconique qui allait faire d'elle une criminelle et décider du sort de deux innocents !

Cependant, Rigobert, disposé à suivre à la lettre les indications du nègre, avait tranquillement regagné Chennevières. Sa fille aînée se trouvait justement sur la porte de la ferme :

— Tiens ! te voilà revenu ! dit brusquement la Benoîte.

— Jusqu'à demain seulement. Je ne te dérangerai pas, sois tranquille ! Je ne te causerai pas d'embarras. Je suis si las ! si las !

— Et puis, tu meurs de faim, hein ?

— Je n'ai pas mangé depuis hier ! murmura Rigobert.

— Gagne ta vie ; fais comme nous.

Ils se regardèrent quelque temps, silencieux...

Enfin, avec un regard méfiant :

— Ton retour à la ferme me tracasse, dit tout à coup la Benoîte.

« Quoi que tu viens faire ici ? »

— Je te l'ai dit : je suis las, incapable de me rendre à Paris à pied.

« Demain, ça ira peut-être mieux. »

— C'est la seule raison ? Tu ne blagues pas ?

Rigobert ne répondit pas. Les coudes sur la table, la tête dans les mains, il demeurait songeur.

— Alors, continua la Benoîte, tu n'as pas rencontré le moricaut ? Celui qui est venu à la ferme tout à l'heure ?

— Non.

— Ne mens pas !

— Je ne sais pas seulement ce que tu veux dire. Qu'est-ce que c'est que ce moricaut ?

— Mais tu le connais bien, voyons ! Ce grand diable de nègre qui venait pour reprendre le gosse. Je t'en fiche qu'on le lui aurait rendu !...

— Pourtant, il est bien libre de reprendre ce qu'il vous a confié ?

— Pas du tout, pas du tout ! On ne sait pas d'où vient cet enfant-là. Il y a un mystère là-dessous, et qui sait ? Y a peut-être de l'argent à gagner pour celui qui le découvrirait.

— Oh ! ces affaires-là ne me regardent pas, dit Rigobert. Donne-moi plutôt quelque chose à manger. Il me semble que je vais défaillir !

Benoîte ne bougeait pas. Alors le vieux se leva lentement, se traîna jusqu'à l'armoire aux provisions et y prit un verre qu'il emplit et avala d'un trait.

— Ah ! dit-il, ce vin m'a fait du bien ; je vais mieux, maintenant. Je croyais que j'allais mourir !

Et il se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? demanda la Benoîte.

— Je vais à l'auberge, manger un brin.

— T'as donc de l'argent ?

— Quelques sous que j'ai gagnés.

La vieille fille fit un bond en avant ; ses yeux lançaient des éclairs.

— T'as de l'argent ? criait-elle d'une voix pleine de colère, et tu ne nous le disais pas ?

— Que t'importe ? Je ne te l'ai pas pris, cet argent ; je ne te dois pas de compte !

— Je veux voir ce que t'as ! hurla la Benoîte en repoussant son père dans le fond de la pièce. Mais comme Rigobert

Du piquant pour vos Fondues au Fromage

...avec ce fameux fromage cheddar qui s'étend bien

Les amateurs de fromage raffolent de ce piquant cheddar naturel, longuement mûri et si facile à étendre. Savourez le MacLaren's Imperial sur des biscuits secs, en sandwichs ou dans une exquise fondue !



En boîtes de 1/2 lb. et de 1 lb.

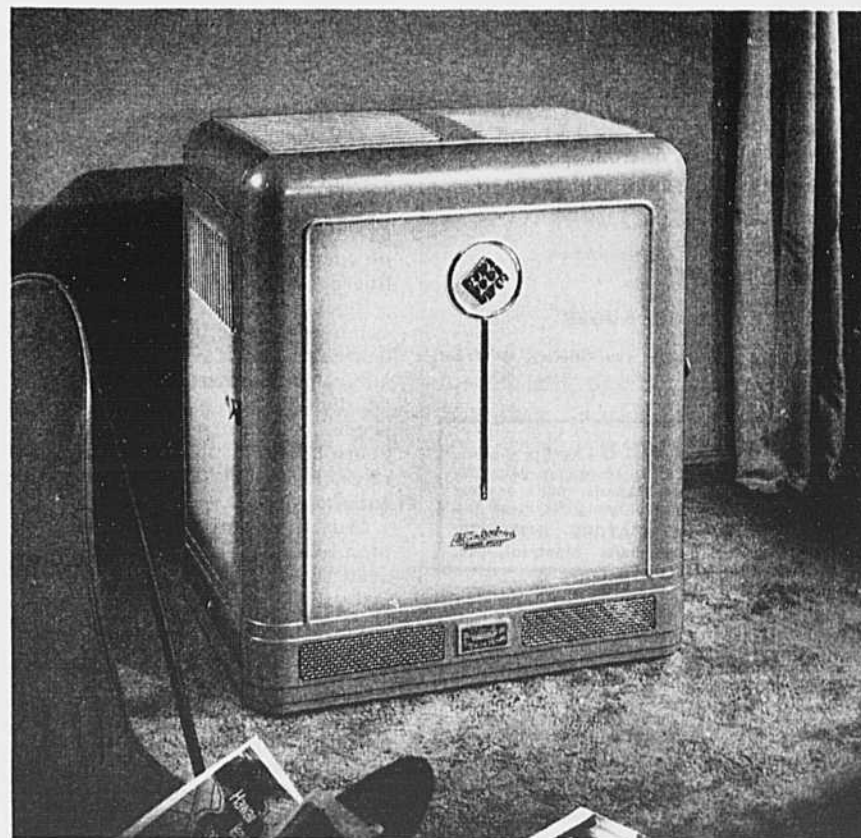
Fondue au Fromage Imperial: Emietter 1/2 lb. MacLaren's Imperial et faire fondre lentement au bain-marie ou sur un réchaud de table, en remuant constamment. Faire une pâte avec 1/4 c. à thé sauce Worcestershire, 1/8 c. à thé paprika, 1/4 c. à thé moutarde sèche, sel et cayenne au goût, 2 c. à table crème. Incorporer peu à peu au fromage fondu. Servir aussitôt sur des oeufs farcis posés sur des rôties.

avec le MacLAREN'S **Imperial** de Kraft

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !



SEULS les appareils de chauffage à l'huile Perfection, pour usage domestique, vous offrent la fameuse flamme Veilleuse Midget pour économie de combustible, et une garantie écrite de 10 ans pour le brûleur. Perfection Stove Company, 7527-H Platt Ave., Cleveland 4, Ohio.

Disponible au Canada

VOTRE FOYER MÉRITE LA

Perfection

CHAUFFERETTES PORTATIVES

FOURNAISES APPAREILS DE CHAUFFAGE DOMESTIQUES POÊLES CLIMATISATEURS D'AIR CHAUFFE-EAU



Une, deux, trois...
et HOP!

AU MOYEN-ÂGE, il fallait deux hommes pour hisser sur sa monture un chevalier revêtu de sa lourde armure. Ce problème se posa en tournant un film sur Jeanne d'Arc, et les réalisateurs le résolurent en faisant revêtir une armure d'aluminium par l'actrice qui jouait le rôle principal. Résultat: les prises de vues, y compris les scènes où l'on voyait Jeanne montant à cheval, se firent sans difficulté.

Les manufacturiers canadiens emploient en grandes quantités l'aluminium pour la fabrication de leurs produits, non seulement parce que sa légèreté en rend la manipulation plus facile et le transport moins onéreux, mais aussi en raison du fait que chaque livre d'aluminium peut fournir une quantité plus nombreuse de produits fabriqués. Il aide les industriels à vendre leurs produits à meilleur compte. Aluminum Company of Canada, Ltd. (Alcan).

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villieray, Montréal

DETECTIVES Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Écrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, C. P. 11, Station Delorimier, Montréal, Qué.

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

LA SEMELLE MERVEILLE
DE LA SCIENCE



chez tout bon cordonnier

voulait se défendre, elle lui jeta à la tête, l'infâme! une bouteille vide!

Rigobert poussa un cri de douleur et tomba. Et sur le malheureux, Benoîte se précipita... non pour le secourir, mais pour le fouiller, pour le voler!

Au même moment, Martine rentrait à la ferme.

— Tiens! dit Benoîte, en montrant les deux pièces d'or à sa sœur cadette, je viens de trouver ces jaunets dans la poche du vieux.

— Des cachettes! il nous faisait des cachettes! de la Martine, la voix sifflante.

— Il nous a payé ça! regarde: il a son affaire!

— Imbécile! tu ne l'as pas tué, au moins?

— C'est cette bouteille vide qui a causé tout le dégât.

— Mais il ne remue plus! cria la Martine. Il a du sang sur ses vêtements.

— Une égratignure, quoi! N'aie pas peur: ça a la vie dure, les vieux! Attends donc! va chercher un seau d'eau; nous allons l'asperger.

— Tiens. C'est une idée!

La Martine partit et revint bientôt, munie d'une cruche d'eau froide.

— Tiens! bois un coup, dit Benoîte en ricanant et en jetant le contenu de la cruche sur le visage de Rigobert. Bon! voilà qu'il bouge! Ça va mieux, le père?

Rigobert avait enfin ouvert les yeux; des yeux chargés d'une tristesse si poignante que les deux misérables, surprises, presque émuës, ne trouvèrent plus une parole agressive.

Elles le relevèrent; et la Martine lui dit, après quelques instants de silence:

— Vous avez peut-être faim, le père?

— Plus maintenant! murmura Rigobert en passant ses mains sur son front couvert de sang.

«Du sang! reprit-il avec amertume.

— Oh! ce n'est rien! Une coupure sans gravité; nous allons la laver, et il n'y paraîtra plus.

— C'est cette sale bouteille! dit Benoîte; elle m'a échappé des mains.

«Dieu m'est témoin que je ne voulais pas vous faire de mal.

— Voyons, reprit Martine, si vous mangiez?...

— Je ne pourrais pas!

— Faut pas faire le méchant comme ça! Tenez, mangez cette soupe; buvez un coup, et puis vous irez à l'écurie: la litière est toute fraîche.

Rigobert eut, un instant, la pensée de se laisser mourir. Il sentait bien, le malheureux, qu'il n'avait pas grand effort à faire pour passer dans cet autre monde, dont il doutait encore, bien que la prière de Marguerite Lesueur, à cette heure fatale qu'elle croyait être la dernière, le lui eût fait, un jour, presque entrevoir.

Mais il se souvint tout à coup de la promesse faite à David, de l'argent qu'il avait accepté, et le courage lui revint.

Il prit l'écuille de soupe que lui tendait Martine, mangea; puis, le soir venu, se rendit à l'écurie pour se reposer et y attendre le moment propice pour enlever l'enfant.

— Je ne passerai pas ici une seconde nuit, oh non! pensait le malheureux; demain, l'enfant et moi, nous serons loin, et jamais, jamais, je ne reverrai Chennevières! C'est fini! Je n'ai plus de filles! Je suis seul sur la terre!

Il s'étendit sur la paille, mais ne put y dormir: il était inquiet, préoccupé.

En effet, comment s'y prendre pour pénétrer dans la ferme sans être vu? Pour enlever le petit sans qu'il s'éveillât?

Et pourtant, il fallait agir: n'avait-il pas promis d'apporter l'enfant le lendemain à la villa d'Auteuil?

La nuit vint, une nuit d'orage; il avait fait si chaud toute la journée!

Quelques éclairs fendirent le ciel;

puis des roulements de tonnerre ébranlèrent l'étable; le vent commença à s'élever.

Près des vaches éveillées par la tempête, près du cheval de labour qui dort debout, la tête inclinée vers sa litière, Rigobert, sur son séant, écoute, avec un âpre plaisir, le bruit de l'ouragan déchaîné: que lui importe que tout s'effondre? Il souffre tant!

Minuit sonne, une heure, deux heures... Il se lève, secoue sa blouse encore humide de l'eau répandue par la Martine et entrouvre la porte de l'étable. Il pleut, une de ces pluies lourdes, serrées, tombant en larges gouttes, qui annoncent généralement la fin de l'orage.

Il attend quelques minutes: la pluie tombe toujours... Il prend alors la couverture du cheval, la met sur ses épaules, ouvre avec mille précautions et sort.

Quelle frayeur, pourtant! Si ses filles allaient s'éveiller? Doucement, il traverse la cour, longe le mur du jardin et arrive devant la maisonnette. Il écoute.

Tout dort! Bercées, sans doute, par l'effroyable tempête, les deux sœurs ronflent dans le même lit, et Rigobert respire... Un sourire de triomphe crispe ses lèvres.

Alors il s'approche de la porte, essaye de l'ouvrir: horreur! fermée en dedans, à double tour. Les gredines s'étaient méfiées.

Que faire? Attendre le jour? il n'y fallait pas songer! Il serait, en effet, facile de prendre l'enfant pendant une absence de ses filles; mais tout Chennevières le connaissait; les gens s'étonneraient de le voir emporter le nourrisson de Martine. Celle-ci serait vite prévenue.

Non, non! Il fallait agir cette nuit même. Une ressource lui reste: casser un carreau à la fenêtre de la cuisine, placée sur le derrière de la maisonnette et donnant sur un espace de terre long, étroit, limité par un talus, et où il lui serait possible de se dissimuler au besoin.

Il se dirige vers cette fenêtre, casse la vitre.

— Là! ça y est! Maintenant, à l'oeuvre, pense-t-il.

Mais voici qu'il tressaille tout à coup.

Du bruit! Il a entendu du bruit! La

Benoîte vient de s'éveiller.

— Allons, bon! un carreau de cassé! dit-elle, et elle se lève, en maugréant.

— Ferme les volets! crie la Martine, et reviens te coucher. Je tombe de sommeil.

— Merci bien! avec un pareil vent... recevoir la pluie sur la poitrine... Je retourne au lit, dit la Benoîte de mauvaise humeur.

Puis, plus rien!

— Elles se sont recouchées, pensa Rigobert.

— Maintenant, agissons.

Il revint près de la fenêtre, prêta l'oreille: le silence, dans l'intérieur, n'était troublé que par le souffle bruyant des deux sœurs, ronflant à l'unisson.

— Voilà qui va bien! se dit-il; et passant le bras par l'ouverture qu'il venait de faire, il tira le verrou, puis tourna le bouton au-dehors, et, retenant sa respiration, marchant à pas de loup, entra dans la cuisine.

Mais là, autre obstacle: il faisait un noir d'enfer, il lui fallait marcher à tâtons, ne rien bousculer, surtout, le moindre bruit pouvant donner l'éveil. Ma foi! tant pis! son parti était pris!

Maintenant qu'il est dans la place, il n'a plus peur: s'il faut lutter, il luttera.

Et semblable à un somnambule, les mains étendues devant lui, il avance dans les ténèbres, puis arrive à la porte de la chambre et regarde...

Les deux femmes dorment profondément; il vient de les apercevoir à la lueur d'un éclair.

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAUDE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Écrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

A la lueur d'un éclair aussi, il vient de voir l'enfant de Marguerite dormant dans son berceau d'osier; il remue les lèvres; il rêve qu'il tâte, sans doute. Un biberon et une bouteille de lait sont à côté de lui, sur une planchette.

Pauvre mignon! Au moment de mettre la main sur lui, Rigobert sent faiblir tout son courage. Des gouttes de sueur perlent à son front; un frisson court dans tout son être; ses dents claquent les unes contre les autres.

Et cependant il avance!

Il n'est plus qu'à quelques pas du lit de ses filles maintenant.

Si l'une d'elles allait s'éveiller, oh! ciel! Tout serait perdu! il ne pourrait tenir la promesse qu'il a faite! il n'aurait pas gagné l'argent touché à l'avance, qu'il lui serait impossible de rendre...

Cette pensée lui rendit, sur-le-champ, l'énergie qu'il était sur le point de perdre.

D'un mouvement rapide, il saisit l'enfant et l'enleva de son berceau. D'un geste doux, il lui mit la main sur la bouche pour étouffer ses cris; et baissant son front flétri sur le frais visage du petit, le réchauffa de son haleine; puis, l'enveloppant dans sa blouse, lui faisant, de ses bras robustes, un autre berceau, il sortit hâtivement de la maison.

Ah! il était enfin sauvé!

Il ne lui restait plus qu'à fuir, à pied il est vrai, et pendant la nuit; mais, pour lui, tout cela n'était-il pas un jeu?

Le sort, du reste, se mettait de son côté: la tempête commençait à se calmer, et l'enfant dormait toujours.

Le portant dans ses bras comme s'il eût été le sien, Rigobert courut à l'écurie, fit un paquet de ses pauvres hardes et quitta Chennevières, cette fois pour n'y plus revenir!

XIV

Aux premières lueurs du jour, Rigobert s'arrêtait devant la villa d'Auteuil, où l'attendait David.

— Voici le petit! dit-il d'une voix tremblante; il a soif, sans doute. Donnez-lui bien vite à boire.

Et mettant le biberon dans les mains du nègre:

— Il sait se servir de cette bouteille-là comme de l'autre, ajouta-t-il en souriant. Vous allez en juger... Quant à moi, je tombe de fatigue. Sans l'offre d'un charretier complaisant, j'aurais fait toute la course à pied... A part ça, tout s'est bien passé!

— L'enfant n'a pas crié? demanda David.

— Pas du tout! Du reste, puisqu'il revenait à sa première demeure... Vous pouvez être sûr, par exemple, qu'en ce moment on est furieusement agité, là-bas, et que, dans quelques heures, mes filles seront ici. Ce sont des particulières capables de tout!

— On les recevra, soyez tranquille!

«Moi! murmura Rigobert, j'en ai fini avec elles! Qu'elles restent, qu'elles viennent, je ne les connais plus!

— Vous n'aurez plus jamais besoin de ces ingrates, mon brave homme! Vous resterez ici autant qu'il vous plaira.

— Ici? moi!

— Oui, mon ami. Mon maître a pour vous une vive sympathie; il vous l'a dit: vous vous en souvenez. Vos malheurs lui inspirent une grande pitié. Quand vous manquerez de travail, vous pourrez venir ici, vous y serez toujours le bienvenu!

— Oh! merci, merci!

— En attendant, je m'en vais vous servir un de ces déjeuners!... comme vous n'en avez pas eu depuis longtemps!

— Donnez-moi de quoi apaiser ma faim, simplement! Je n'ai quasi pas mangé depuis deux jours, dit Rigobert d'un air sombre.

— Vous aviez de l'argent, cependant?

— Elles me l'ont pris!

— Les misérables! dit David.

«Allons, mettez-vous là, mon brave homme! Nous allons réparer cela.

Quelques instants après, revenant de l'office, il plaçait sur une petite table, devant Rigobert, jambon, poulet froid, fromage, et même une bouteille d'excellent vin de Bordeaux.

— Voilà qui va vous remettre, lui dit-il, et quand vous aurez fini, je vous conduirai dans une chambre où vous pourrez dormir toute la journée, seulement, car ce soir j'aurai peut-être encore besoin de vous...

— Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez, dit Rigobert, qui attaqua en ce moment, avec un entrain remarquable, le poulet exquis qu'on venait de lui servir.

Il était bien un peu intimidé par le luxe qui l'environnait (cela faisait un tel contraste avec sa litière!) mais la bonté du nègre, ses attentions délicates, la qualité des mets, et surtout cette terrible sensation qui fait sortir le loup du bois, et l'honnête homme, quelquefois, du sentier de l'honneur, eurent vite raison d'une timidité bien naturelle.

— Mais vous ne buvez pas! lui disait David.

«Oh! vous n'avez rien à craindre de ce vin-là: il n'ôte pas les jambes, il en donne.

Et, pour lui en faire apprécier les propriétés, il lui en versait lui-même de bonnes rasades.

Rigobert n'eût eu garde de résister à de tels encouragements: il mangeait, buvait, et ne dissimulait pas la joie qu'il avait de se voir si bien traité.

— Je suis content, rien qu'à vous regarder, lui dit le nègre.

— Ah! c'est que je n'ai pas eu beaucoup d'heures comme ça dans ma vie: manger à ma faim, être servi, sentir un cœur ami à côté de moi!... Je n'ai eu ça qu'avec ma pauvre femme! Et j'ai eu tant de misères, depuis...

— Eh bien, réjouissez-vous, mon brave homme! Je vous promets, moi, beaucoup d'heures semblables à celle-ci, devant lesquelles s'effacera, à son tour, le souvenir de toutes vos misères.

Le déjeuner achevé, Rigobert fut conduit dans sa chambre, s'étendit sur un bon lit, et, réconcilié avec l'existence (un peu de confort et quelques paroles de sympathie avaient suffi pour cela), s'endormit d'un profond sommeil.

XV

La Martine était matinale. Quand elle s'éveilla, à l'aube, et qu'elle vit le berceau vide, elle poussa un cri de surprise; puis, se levant sur son séant, l'oeil dilaté, la gorge sifflante:

— Benoîte! s'écria-t-elle, en secouant brutalement par les épaules sa soeur qui dormait encore, le mioche! qui s'est envolé!

Sans attendre de réponse, elle sauta du lit, s'habilla à la hâte en jetant des regards farouches à la place occupée quelques heures auparavant, par le nourrisson; et, comme Benoîte, ahurie, se taisait:

— Voyons! mais tu ne comprends donc rien? lui dit la Martine, en se campant devant elle, les poings sur les hanches:

«Tu ne vois donc pas qu'il y a là-dessous un mystère; que la disparition de ce gosse cache une intrigue? un crime, peut-être! qui sait?

— Un crime! répéta la Benoîte, d'un air incrédule.

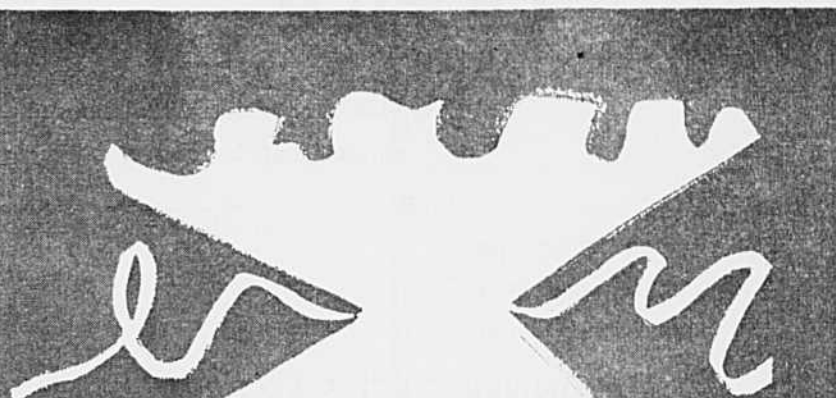
— Certainement! et il faut savoir ce que cela signifie, tu entends!

— Oh! écoute-moi... je ne me mêle pas de ça!

— De quoi, tu ne te mêles pas de ça! mais est-ce que, par hasard, ce n'est pas ton affaire aussi bien que la mienne?

Et, avec emphase:

LE POINT DE DÉPART



Sait-on que le mot salaire (en latin *salarium*) vient de sal (sel)? Les anciens légionnaires romains recevaient une partie de leur salaire sous forme de sel, d'où l'expression "Il ne gagne pas son sel" en parlant d'un employé incompetent ou paresseux.

Tel fut **le point de départ** de cette pittoresque expression.

A l'époque actuelle, les salaires sont payés sous une forme plus pratique qui a déjà permis à plus d'un million et demi de Canadiens d'ouvrir un compte d'épargne à La Banque Canadienne de Commerce. Pourquoi, à votre prochaine paye, ne pas en ouvrir un, vous aussi?

C'est peut-être pour vous **le point de départ** de nombreuses réalisations.



La Banque Canadienne de Commerce



LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

"Les magazines canadiens qui enrichissent la conversation"

Il ne vous en coûtera que
\$5.50 pour donner le sou-
rire à toute une famille

**S'ABONNER C'EST S'ASSURER
D'ÊTRE TOUJOURS À LA PAGE**

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	-------------------------	-----------------------------

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— C'est la poule aux oeufs d'or qui vient de nous échapper! et tu ne t'en tourmentes pas plus que ça? Oh, non! vrai! Je ne te reconnais pas! je te croyais plus de sang dans les veines! ma parole!

— Tu me fais rire avec ta poule! ma pauvre soeur!

— Pourtant, si c'était le bâtard d'une princesse!... dit Martine, sèchement.

— Ou d'une femme de chambre, répondit Benoîte d'un air ironique.

— Imbécile! cria la Martine; et, se redressant tout à coup, terrible, menaçante:

« Il faut, tu m'entends bien, il faut que ce mioche se retrouve, ou, sans ça...

— Eh! cours-lui après! c'est le tien, après tout!

Et, continuant à ne pas vouloir prendre l'événement au tragique:

— Bah! reprit-elle sur le ton de la plaisanterie, après celui-là, un autre! Un de perdu, deux de...

— Mais, ah ça! interrompit Martine en haussant les épaules, est-ce que tu t'imagines, par hasard, que je n'en ai pas assez d'emballoter et de déballoter les gosses? C'est pas le nourrisson que je regrette, pardine! c'est l'argent que ça pouvait me rapporter!...

— Naturellement! appuya Benoîte.

— Ce que je veux, vois-tu, c'est être riche! Plus de travail des champs! plus de mioches à moucher! De l'argent! de l'argent! comme tous ces feignants de bourgeois qui viennent se reposer ici, tous les ans, d'un travail qu'ils n'ont point fait!

Puis, s'exaltant:

— Ce que je veux? c'est une maisonnette qui ne soit pas, comme la nôtre, humide et croulante; un jardin où il pousse autre chose que des pommes de terre, et où il y ait place pour la promenade; de beaux habits qui me donnent l'air d'une dame... comme les autres! Je veux tout cela, entends-tu?...

Benoîte, étonnée, puis intéressée, s'était rapprochée de sa soeur:

— Il me plaît assez, ton rêve! et si tu connais le moyen de le mener à bien, parle! Puisque nous avons dépouillé le vieux, ma foi...

Puis, se ravisant:

— Il ne faudrait cependant pas en arriver à voler des étrangers... à employer les... grands moyens...

— Avec ça que tu serais la première! dit Martine, haussant les épaules dédaigneusement.

Benoîte tressaillit.

— Allons! ne parlons plus de ça. T'es folle, ce matin.

— Avoue plutôt que t'as la frousse, toi! C'est tout ce qui te retient, hein?

— Oui, j'ai cette faiblesse; j'aime pas du tout les gendarmes, c'est plus fort que moi!

Et, en riant:

— Même comme amoureux, ainsi!... — T'aurais peur qu'ils t'arrêtent? ce que c'est que de n'avoir pas les mains bien nettes!... répondit Martine sur le même ton.

« Voyons! continua-t-elle, parlons sérieusement. On nous tient pour les plus honnêtes gens du monde. Et, en admettant qu'un mauvais coup se fasse, et que nous n'y soyons pas tout à fait étrangères, qui diable viendrait bien nous tourmenter ici? Ah! on nous y laisserait bien tranquilles...

Et, après un silence:

— Même avec un magot!... Du reste, ajouta-t-elle en riant, je ne sais pas pourquoi je dis ça. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas?

Benoîte ne répondit pas.

— Puis, avec de l'or, on file, continua Martine qui, décidément, n'abandonnait pas son idée.

« On fait coup double: on voit du nouveau, et on se met à l'abri. De notre temps, ça se fait couramment, ces

choses-là! Les habiles, ceux qui ont le talent d'amasser de l'argent... un peu vite, ne s'y prennent pas autrement.

— Ah! c'est qu'ils avaient trouvé une bonne occasion, ceux-là, murmura la Benoîte, avec un soupir.

— Avec ça que nous ne l'avons pas, nous! dit Martine d'une voix brève.

— Où donc? ton marmot, toujours!

— Oui, mon marmot! Si on est venu nous l'enlever cette nuit, au moment où nous avons entendu le carreau (tu te rappelles bien?), tu penses que ce n'est pas pour rien, et qu'il a son importance, ce mioche, et qu'il faut le reprendre... La mère, si elle se cache, nous fera des rentes pour lui élever son gosse; ou alors nous demanderons au ravisseur un de ces prix!...

Benoîte était tout oreilles.

— Eh bien! soit! faisons chanter le moricaud!

— Le moricaud! et l'autre, surtout.

— Quel autre?

— Celui qu'on appelle le maître: le comte Réginald!

— Peste! un comte!

— Mais tu le sais bien! Je t'en ai parlé plusieurs fois, puisque je l'ai même vu de mes yeux.

— C'est vrai! même que tu le trouvais si bel homme!

— Oh! oui! et que je m'y connais, tu sais! mais il ne s'agit pas de ça pour le moment.

— Non, dit la Benoîte d'un air résolu.

« Il s'agit d'opérer. Opérons! Que faut-il faire?

— Partir pour Auteuil.

— Bon! Et ensuite?

— Chercher la villa Réginald. Tout le monde te l'indiquera.

— Entendu!

— Te dissimuler derrière les arbres, épier les allées et venues des rares habitants de la maison.

— Tout ça me va. Et après?

— Après, faire ce que tu voudras, ma chère! Tu es assez intelligente pour savoir ce que tu veux et pour tirer parti des occasions qui se présenteront.

— Enfin! tu commences à me rendre justice! ricana la Benoîte.

« Imbécile! qui croyais m'en remonter! Est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas pensé à tout ce que tu viens de me dire tout à l'heure. Je t'ai laissée causer, pardieu, pour être plus sûre de tes sentiments.

Et comme Martine la regardait, étonnée, elle s'approcha d'elle, et, les yeux dans les yeux, bouche à bouche, presqu'elle:

— Je t'ai laissée causer! répéta-t-elle comme dans un souffle, pour savoir jusqu'où je pouvais aller, entends-tu?

Cette profession de foi étant faite, et les deux coquines n'ayant plus rien à se cacher, elles se préparèrent un copieux déjeuner qu'elles arrosèrent de deux bouteilles de vin blanc, trinquèrent ensemble; et, quelques heures après, Benoîte, en habits de fête, chargée des vœux et des recommandations de son aimable soeur, se dirigeait sur Paris.

En arrivant à Auteuil, elle eut un moment de désappointement; elle avait cru trouver tout de suite, sur les indications de Martine, la villa du comte Réginald; et, après avoir erré pendant une heure, dans les quartiers les plus élégants, ne voyait rien qui y ressemblât.

Comment faire? sonner à une grille? s'informer? On la prendrait peut-être pour une aventurière... ça avait l'air si fier, tout ce monde-là, même les domestiques.

Enfin, il fallait bien aviser, pourtant! et, tout en songeant à ce qu'elle devait faire, la Benoîte, marchant un peu au hasard, se trouva, sans s'en douter, non loin de la Seine...

Son oreille fut charmée agréablement par un bruit de grosse caisse de musi-

que en plein vent. Ma foi ! elle pouvait bien aller se reposer un peu là, ça lui donnerait plus de courage pour continuer ses recherches.

D'un pas résolu, elle se dirigea du côté d'où venait le bruit, tourna à droite, et se trouva tout à coup au Point-du-Jour.

L'endroit lui plut ; une petite table se trouvait libre dans une guinguette ; elle s'y assit, regarda avec plaisir toute la lignée de pêcheurs, attendant, les jambes pendantes, au bord de l'eau, à quelle distance de là, que le poisson voulût mordre ; plus près, le va-et-vient des flâneurs, des gentilles bouquetières, les chanteurs ambulants, les diseuses de bonne aventure. Elle se trouvait très bien là.

Commodément assise, promenant son oeil bête sur la foule qui s'agitait autour d'elle, elle en oubliait presque le but de son excursion.

— Qu'est-ce qu'il faut servir ?

— Hein ? dit Benoîte en regardant le garçon qui, la serviette sur le bras, attendait ses ordres.

— Je demande ce que Madame veut pour son dîner, répéta le garçon.

— Il est trop tôt ! j'ai pas encore faim, moi !

— Oh ! mais !... vous comprenez bien que le patron n'a pas mis ses tables là, pour qu'on vienne y regarder couler l'eau...

— Eh bien ! apportez-moi une tasse de café, na ! dans une heure, je dînerai.

— Madame commence par le café ?

— Oui.

Et Benoîte se plongea dans ses réflexions.

Elle jouissait de tout ce bruit qui se faisait autour d'elle : contrairement à sa sœur, qui eût voulu faire la dame, elle eût aimé, elle, la vie en plein vent. La vie de ces saltimbanques, dont le boniment arrivait vaguement jusqu'à elle, alternant avec le son de la grosse caisse, la roulotte ! voilà son rêve.

Et elle pensait à tout l'argent qu'il lui faudrait pour arriver à la réalisation d'un tel rêve, et aux moyens de prendre pour se le procurer, cet argent ! Le garçon s'arrêta devant elle, cafetière en main.

Elle l'examina attentivement, ce grand gars, tandis que, lentement, dans sa tasse de faïence à fleurs bleues, coulait la liqueur fumante. Et, bien qu'il eût pris, un peu vivement au début, les intérêts du patron, il lui parut assez bon enfant.

Elle lança un peu timidement :

— Dites donc, monsieur, vous ne connaissez pas un nègre, dans ces parages ?

— Un nègre ? bien sûr que si ! J'en connais même plusieurs.

— Celui dont je parle est assez facile à reconnaître : il est excessivement grand, un homme superbe... comme vous, continua la Benoîte.

Pour être garçon de café, on n'en est pas moins homme, c'est-à-dire, toujours satisfait d'être trouvé superbe.

Aussi, quelques consommateurs avaient-ils déjà réitéré leur appel au beau gars, avec une impatience manifeste, que le beau gars écoutait encore la Benoîte.

— Je sais qu'il est intendant d'une villa tout près d'ici, disait celle-ci avec volubilité.

— Une villa magnifique, avec des grilles dorées ?

— C'est cela même, dit Benoîte.

— La maison est masquée par de grands arbres, n'est-ce pas ?

— Oui, à ce qu'il paraît ! Oh ! écoutez, vous êtes sorcier, par exemple !

— Non, je ne suis pas sorcier ; mais c'est qu'il n'y en a pas deux comme ça à Auteuil, vous savez. Cette villa appartient au comte Réginald.

Des coups secs frappés à plusieurs reprises, sur les verres, sous les tables,

rappelèrent le garçon à la réalité des choses.

— Excusez, madame, dit-il à Benoîte ; on ne peut pas souffler un instant, avec ces diables de clients !

Et, tandis qu'il s'éloignait, sa serviette sur le bras, prompt comme l'éclair, et criant pour ne pas décourager les bonnes intentions : « On y va ! on y va ! » Benoîte, humant son café, puis, la tête en arrière, se l'ingurgitant au son des tambourins et des grosses caisses, si chères à son cœur, se disait avec une satisfaction évidente :

— Ça y est ! je tiens mon homme.

L'entretien se renouait quelques instants après.

— C'est un Américain richissime, madame.

— Ah !

— Oui ! Il fait beaucoup de bien !

— Ce n'est pas difficile, de donner, quand on en a de trop, dit la Benoîte avec aigreur.

— Oh ! il paraît qu'il est très bon ! dit le garçon ; et, comme il a des millions, c'est à qui se mettra sur son chemin, vous comprenez...

— Il jette l'argent par les fenêtres, alors ?

— Oh ! absolument ! S'il n'y avait pas le grand nègre là, on le pillerait.

— Il vit seul avec ce nègre ?

— Non. Il y a deux domestiques qu'on ne voit jamais. Ils ne quittent guère la cuisine ou les combles, ceux-là.

— C'est un original, dit la Benoîte.

— Oh ! certainement. Je suis de votre avis... Puis, s'interrompant :

— Allons ! encore un client ! Je me sauve : le camarade attraperait tous mes pourboires. Oh ! il me les rendrait, mais ça ne fait rien : c'est plus convenable de toucher soi-même...

Le garçon tardait à revenir, cette fois.

— Garçon !

— Voilà, voilà ! madame !

— Le pousse-café, s'il vous plaît.

Le flacon d'eau-de-vie passe de la table vide d'un voisin sur celle de Benoîte. Et, tout en buvant sec, à plusieurs reprises :

— Dites donc, jeune homme, il doit s'en faire une pelote, ce nègre-là ?

— Dame ! c'est lui qui gouverne tout !

— N'y a donc pas de femmes, là-dedans ?

— Non, dit le garçon.

Puis, après un court silence :

— A ce qu'on dit ! car, pour ces choses-là, vous savez : on n'est jamais très sûr ! la maison est tellement grande...

— Eh bien ! dit la Benoîte, en hochant la tête, je peux vous certifier, moi, qu'il y a un mois à peu près, y en avait une... Même qu'elle a accouché dans la villa...

— Impossible ! on l'aurait su.

— Tellement possible, que c'est ma propre sœur qui nourrit le gosse ! Ainsi, vous voyez...

Ici, nouvelle éclipse du garçon.

— Au fait, continue-t-il quelques instants après, je me souviens que, à l'époque dont vous parlez, le bruit a couru, dans le quartier, qu'une femme s'était jetée à la Seine, avait été retirée vivante, et transportée chez l'Américain...

— Hein ! qu'est-ce que je vous disais ! dit Benoîte avec un coup de poing sur la table, qui faillit renvoyer le flacon sur la table d'où il était venu.

— Ne cassez pas la vaisselle, madame, je suis responsable... Nous disions donc qu'on l'avait portée chez l'Américain... Eh bien ! sept ou huit jours après, elle en est partie ; je l'ai vue de mes yeux...

— Où allait-elle ?

— Oh ! ça, je ne peux pas vous le dire ; mais il y a ici un camarade qui l'a conduite au chemin de fer. Il pourra vous renseigner. Il paraît que la pauvre faisait pitié.

— La pauvre ? dit la Benoîte, désappointée.

— Quand je dis la pauvre, je veux dire qu'elle semblait ne pas pouvoir se trainer, qu'elle était pâle, triste ; car, pour avoir l'air pauvre, elle ne l'avait pas, certes.

— C'était plutôt quelqu'un de la haute, je suppose, dit Benoîte, et j'aimerais bien en causer avec votre ami, parce que j'aurais là des renseignements précis.

— Bien facile ! Vous n'avez qu'à changer de garçon, en commandant à dîner. Il est chargé du restaurant, lui.

— On mange bien, ici ?

— Je crois bien ; vous n'avez pas lu l'enseigne ? « A la Frite ». C'est connu dans tout Paris, ça !

Benoîte aurait pu répondre qu'elle n'était pas de Paris, et qu'elle ne savait pas lire. Elle s'abstint.

— Appelez votre ami, dit-elle.

— Pascal ! hé, Pascal ! cria le beau gars ; et Pascal, accourant du fond de la guinguette, vint offrir ses services à l'endroit que lui indiquait son camarade.

— Ecoutez ! dit Benoîte, d'un ton mielleux. Je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage ici. J'ai besoin d'un renseignement intime sur une personne qui m'intéresse beaucoup... Votre ami a dû vous dire ce que c'est...

— Oui, il m'en a glissé un mot tout à l'heure ! dit Pascal en regardant attentivement son interlocutrice.

— Eh bien ! ne me faites pas languir, dit celle-ci, suppliante, cette fois ; que savez-vous sur cette femme ?

La gredine avait compris que celui auquel elle s'adressait était de ceux qu'on prend par le sentiment.

— Où l'avez-vous conduite, quand elle est partie, si malheureuse, de la villa Réginald ? Dites-le-moi, je vous en prie !

— Oh ! écoutez, c'est pas mon affaire, cela !

Puis, tout à coup, se ravissant :

— Si encore vous étiez sa parente, je ne dis pas...

— Mais justement, mon bon monsieur ! justement ! dit Benoîte, presque larmoyante.

Pascal crut sans hésiter. Il ne soupçonnait pas le mal, l'honnête garçon.

— Pour lors, je vas vous dire ! (J'ai le temps : on ne vient pas encore pour les dîners ; il est trop tôt.) J'ai conduit la particulière à la gare de Lyon. Elle a filé tout droit sur Champagnole.

— Vous ne savez pas autre chose ?

— Pas beaucoup plus, dit Pascal, devenu pensif.

« C'était une jolie femme ! beaucoup d'argent ! Son petit sac de cuir, qui pendait gracieusement à sa ceinture, en était plein. Et généreuse !... »

— Généreuse ! répéta la Benoîte, avec un vif intérêt.

— Oh ! oui... « mon ami, dit-elle, à la gare (elle m'appelait son ami ! voyez, quelle bonté !), je ne saurais trop vous remercier de m'avoir accompagnée jusqu'ici. »

(Je lui avais procuré une voiture, et tout ! Elle ne savait pas que je rôdais toujours autour de la villa, depuis que la grille s'était refermée sur elle.)

« — Comme je ne me sens pas la force de me traîner jusqu'au guichet, prenez donc le billet pour moi, voulez-vous ? » Et elle me mit cent francs dans la main. Je demandai une première pour Champagnole ; et je lui rapportai le billet, et la monnaie, naturellement... Oh ! elle ne voulut pas la prendre... « Gardez tout, mon ami, qu'elle me dit, et dites-moi votre nom, pour que je pense quelquefois à votre bonté... »

Le beau gars, qui aurait bien aimé les aventures pour lui-même, venait d'entendre les derniers mots en passant :

[A suivre dans le prochain numéro]

**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Judi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des
Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

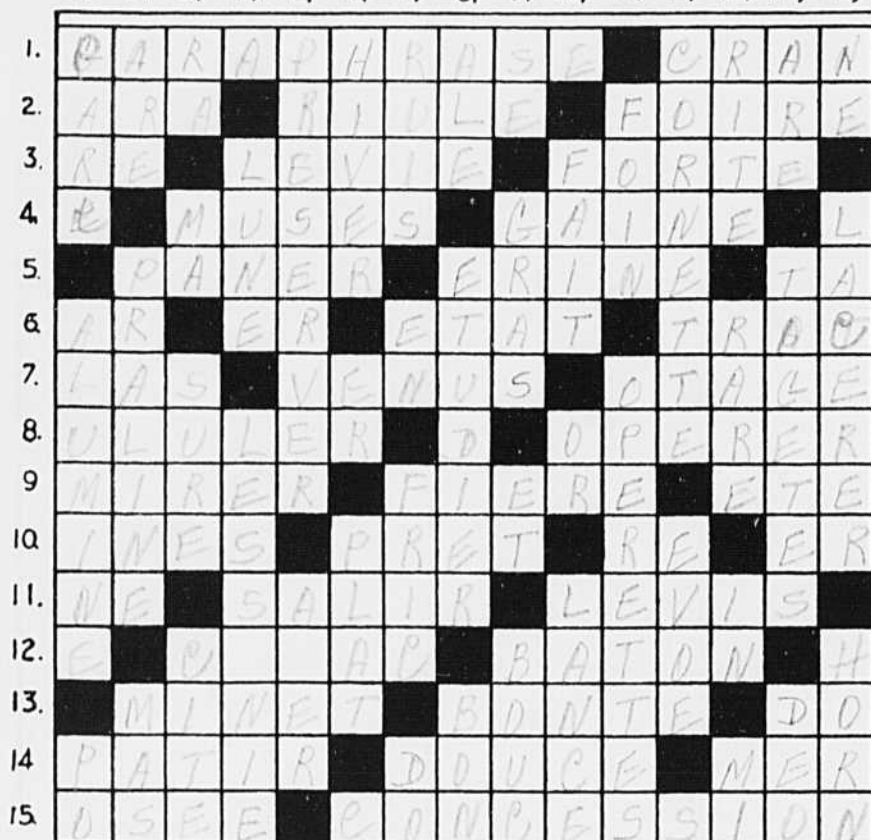
Adresse

Ville

Province

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1189

HORIZONTALEMENT

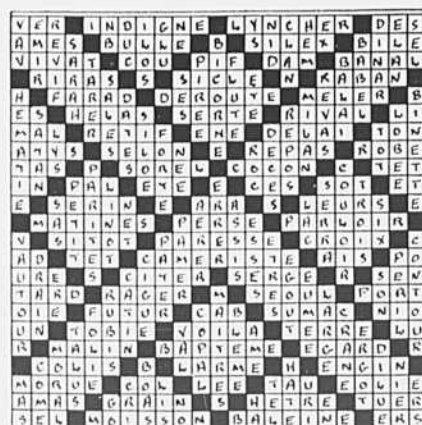
- 1—Explication ou traduction plus étendue que le texte. — Courage, audace.
- 2—Gros perroquet. — Partie de plaisir. — Grand marché public.
- 3—Ile de l'Atlantique. — Chef-lieu de canton (Corse), arr. de Sartène. — Pleine d'énergie.
- 4—Filles de Jupiter et de Mnémosyne. — Ceinture élastique.
- 5—Couvrir de pain émiété. — Instrument de chirurgie. — A toi.
- 6—Altesse Royale. — Première conjugaison. — Manière d'être. — Allure d'une bête de somme.
- 7—Fatigué. — Arrivés, survenus. — Personne qu'on détient comme une espèce de gage.
- 8—Crier, en parlant des oiseaux de nuit. — Produire un certain effet.
- 9—Regarder en visant. — Arrogante. — Saison.
- 10—Prénom d'une femme célèbre par sa beauté. — Disposé. — Préfixe. — Première conjugaison.
- 11—Négation. — Rendre impur. — Ville maritime en face de Québec.
- 12—Son faux et discordant produit par une voix. — Longue baguette qu'on emploie en gymnastique.
- 13—Petit chat. — Bienveillance, indulgence. — Dans la gamme.
- 14—Souffrir. — Bonne, affable. — Grande étendue d'eau.
- 15—Un des douze petits prophètes hébreux. — Privilège.

VERTICALEMENT

- 1—Place destinée au garage des autos. — Oxyde d'aluminium. — Fleuve.
- 2—Mesure agraire. — Amande ris-solée dans du sucre. — Maison de campagne.
- 3—Dieu du soleil chez les Egyptiens. — A moi. — Indubitable. — Ville importante.
- 4—Planète satellite de la terre. — Genre d'algues des mers australes, atteignant d'énormes dimensions.

- 5—Garantir d'un mal. — Prénom de l'inventeur du manchon de la lampe à gaz.
- 6—Saison. — Terminaison d'infinitif. — Dont la superficie est unie.
- 7—Principales pièces au jeu d'échecs. — Dans. — Argent. — Note.
- 8—Sorte de bière. — Travailler pour apprendre. — Billet qui autorise à toucher de l'argent.
- 9—Pronom. — Traits d'un caractère typographique épais. — Conjonction. — Mâle de la chèvre.
- 10—Événement, action. — Métal. — Long bâton garni d'un tampon, pour jouter sur l'eau.
- 11—Herbe fauchée et séchée pour la nourriture des animaux. — Petits céphas bouffes.
- 12—Coiffure de certaines religieuses. — Cri des bacchantes.
- 13—Ordre prescrit des cérémonies. — Clairsemé. — Préfixe. — Dans la gamme.
- 14—Unité de mesure agraire. — Composées ornementales, appelées oeillets d'Inde. — Dieu (en latin).
- 15—Négation. — Déchirer, mettre en pièces. — Cap à l'extrémité sud de la Terre de Feu.

Solution du problème No 1188



LOUIS CYR ET JOS MONTFERRAND

[Suite de la page 9]

Disons ici, qu'il y a un siècle il en était de Montferrand, comme de Louis Cyr il y a cinquante ans; nul n'ignorait son nom, tous lui concédaient la royauté de la force. Sa renommée, chose rare à cette époque, avait même traversé la frontière et les Américains admettaient volontiers sa suprématie.

A sa majorité, il fit son tour au Nord-Ouest, puis quatre ans plus tard, il abandonnait la traite des fourrures pour prendre du service dans le haut de l'Ottawa, car le commerce de bois commençait à devenir important et requerrait l'aide de presque tous les gars solides du pays. Très prisé pour ses diverses qualités par les capitalistes, il fut immédiatement choisi comme chef de GANG des CAGEUX des pays d'en haut, comme l'on disait dans le temps, et pendant trente ans, il sera meneur d'hommes, défenseur des siens et redresseur de torts. Il ne cherchera pas la lutte, il ne provoquera personne. Sa mère, disait-il, dans son langage, un peu gauche, lui avait, avant de mourir, fait promettre devant l'image de la sainte Vierge, «de n'agir que s'il voyait une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée où le fort opprimait le faible», et sa piété réelle aussi bien que son respect filial l'empêchèrent de manquer à sa solennelle promesse, enfin on peut lui concéder ceci, qu'il refusa toujours de se battre pour de l'argent. En voici la meilleure exemple :

«En 1828, à Québec, Montferrand pensionnait à l'Hôtel de Québec, tenu par un nommé Beaulieu. Les frères McDonnell, commis de Bowman et McGill, (riches marchands de bois à l'emploi desquels était Montferrand), donnaient un bal aux Voyageurs. Les officiers d'un navire anglais s'avisèrent de troubler la fête. Ils cherchaient à se mesurer contre les plus vaillants et menaçaient de tout briser dans l'hôtel. C'était la mode du temps. Les McDonnell appelèrent au secours; Montferrand descendit de sa chambre. Il tenta d'abord de faire sentir sa force aux intrus, mais ceux-ci s'armèrent de gacettes — alors le véritable bal commença. Montferrand ne manqua pas un seul officier; il les laissa tous aux mains des médecins.»

Le lendemain plusieurs personnes vinrent lui rendre visite et le capitaine d'un des navires en rade lui fit la proposition suivante :

«Nous avons, parmi nous, le champion de la marine anglaise; il est de votre force et serait heureux de voir ce que peut faire contre lui un Canadien.»

«Le mot n'était pas lâché que Montferrand avait dit: «J'accepte». Son patriotisme n'hésitait jamais, quoiqu'il aimât médiocrement la bataille pour elle-même.

«Le rendez-vous était sur le quai de la Reine à Québec. Un trait qui peint bien les moeurs du temps, c'est que, outre la population accourue en foule, il y avait beaucoup de dames — et les soldats de la garnison formaient la chaîne pour contenir les deux mille spectateurs de cette scène. De nombreux paris étaient engagés. Montferrand ignorait cette circonstance. Le champion anglais était un colosse... Son apparence en imposait aux plus braves, — si bien que Montferrand se crut perdu. Une faiblesse générale s'empara de ses membres. Il ne savait comment se tourner. Tout à coup la musique du régiment se fit entendre. Elle eut un effet magique sur notre héros. Il entra dans le cercle et se mit en garde.»

Ce match dura 17 secondes et se termina par la victoire complète de notre compatriote. Aussitôt, «le capitaine, suivi de nombre de personnages...

donna force poignées de main à Montferrand et déposa devant lui deux mille piastres, formant la part de bénéfice du vainqueur.

«—Je veux bien, dit Montferrand, garder le titre de champion du monde que vous me décernez; quant à l'argent, donnez-le au pauvre diable que j'ai brossé, il en aura plus besoin que moi pour se faire raccommode la carcasse. Je ne me bats ni pour or ni pour argent.»

L'anecdote suivante racontée par E. X. Massicotte, choisie entre plusieurs du genre, montre jusqu'à quel point Montferrand poussait la bravoure :

En 1829 plus de 150 SHINERS (Orangistes) s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, à l'extrémité du pont qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait à la tête du pont de Bytown (Ottawa) s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. A peine rendu au milieu du trajet, l'ennemi se précipita au-devant de lui.

Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les SHINERS brandissaient des gourindes et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres. Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la sainte Vierge et fait le signe de la croix. L'un des Shiners culbutés se releva sur un genou et au moment où la formidable poigne du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne avec un air suppliant le signe de la croix. «Passe derrière», lui dit Montferrand qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La bande plia et se mit à courir, mais en même temps, Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre ou de bâton. Il se retourna et rabattant son poing sur la poitrine du traître (l'homme au signe de croix), il l'écarta de ses pieds, puis, le saisissant par le milieu du corps, le lança dans le gouffre. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient dévaler les Shiners qui s'enfuyaient sur la route d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout : en vainqueur.»

Nous empruntons à A. N. Montpetit, la substance de l'anecdote suivante : Un jour que Montferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu, il fut étonné en entrant de voir que les figures de la maison n'étaient plus les mêmes. L'ancien propriétaire avait changé de résidence.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il à une jolie femme qui tenait le comptoir. Autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.

— Restez, monsieur, avec vos amis; sans savoir qui vous êtes je vous crois homme d'honneur. Faites-vous servir.

On profita de la permission. Montferrand entama une causette avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la remercia de son obligeance, puis, se plaçant au milieu de la salle, il s'enleva d'un vigoureux coup

RIEN DE SÉRIEUX

— Je n'ai pas oublié, Madame, que vos parents vendaient de la soupe dans un quartier populaire !

— Comment donc ! Je ne sais même pas si les vôtres ont payé la dernière fois qu'ils sont venus en chercher !

— Vous dites avoir accompli ces cambriolages tout seul. Est-ce bien vrai que vous n'aviez pas de complices ?

— Comment donc ! Pour me faire rouler au moment du partage !

— J'ai engagé au bureau une femme qui balaie tout sur son passage.

— Une secrétaire dynamique ?

— Non, une nettoyeuse.

Gaston s'est fait démarcheur en aspirateurs.

— Tu dois avoir de la peine à forcer la porte, en sonnant chez des inconnus ?

— Pas du tout ! Dès qu'on ouvre, je me précipite à l'intérieur, je referme la porte et je crie : « Vite, Madame, protégez-moi contre vos voisins qui veulent s'arracher mon merveilleux modèle » !

Un acteur présomptueux parle de ses succès.

— Chaque soir, à la sortie des artistes, je vois des gens qui m'attendent.

— Des créanciers ?

L'instituteur : — Je donne une pomme à ton frère en le chargeant de partager la moitié entre trois autres enfants. Quelle sera la part de chacun de ceux-ci ?

— Rien.

— Zéro ! Tu ne connais pas l'arithmétique.

— Peut-être ! Mais vous ne connaissez certainement pas mon frère.

Un brave garçon de comptable se marie.

— Regarde, dit-il à sa femme, voici un livre de comptes. C'est facile à tenir : à gauche, tu inscris ce que je te donne pour le ménage ; à droite ce que tu dépenses... Ainsi tu apprendras à réfléchir avant d'acheter.

Le lendemain, il ouvre le livre et lit :

Reçu : 5 dollars

Dépensé : Tout

Madame promène une amie dans sa nouvelle voiture. Elle tombe en panne :

— C'est stupide ! dit-elle. J'arrangerais bien ça en deux minutes si seulement on m'avait dit où se trouve le moteur !

Un noctambule impénitent annonce qu'il va faire l'élevage de la volaille.

— Bonne chance, lui dit un ami, mais tu devrais plutôt élever des hiboux.

— Des hiboux ?

— Oui, leurs heures te conviendraient mieux !

de jarret, marqua les clous de sa botte sur une poutre du plafond, et avec une grâce parfaite :

— Voici, madame, une carte de visite ; vous pourrez la montrer à vos clients : je me nomme Montferrand.

La signature du colosse a fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde.

Vers 1835, un missionnaire catholique remontait l'Ottawa en canot d'écorce. Au moment d'aborder à Hull une nuée d'orangistes aperçurent sa soutane et accoururent sur la rive en hurlant pour lui faire une chaude réception. Effrayé, le Père ordonna à ses conducteurs de rebrousser chemin et d'aller atterrir plus bas. Mais Montferrand, qui était de l'escorte, s'y refusa.

— Non, mon Père, dit-il. Nous allons débarquer ici. N'ayez crainte, je vous ferai de la place et, s'il le faut, je balaie tout le village.

On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui ramait tête basse, saute à terre avant d'être reconnu, trébuche et tombe presque aux pieds des *Shiners*. A l'instant même l'Orangiste est empoigné par les deux jambes, tournoie dans l'espace et s'en va plonger, tête baissée au fond de l'eau. Un second, puis un troisième subissent le même sort, pendant que le reste de la bande défile en désordre.

Jos Montferrand mourut paisiblement à Montréal le 4 octobre 1864, à l'âge de 64 ans, dans sa maison no 212 rue Sanguinet.

ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE.

JANINE MIGNOLET

[Suite de la page 5]

Elle goûta même du cinéma avec deux petits rôles de figuration dans « Le ros-signal et les cloches » et « Cour et Jardin » (ONF). Mais les répétitions des Plouffe l'occupaient, l'an dernier, trente-cinq heures par semaine et se feront plus longues, cette année si le programme passe sur le réseau anglais de Toronto, comme il en est question, ainsi que d'une retransmission aux États-Unis.

— Jean-Paul Fugère est un directeur consciencieux qui ne laisse rien au hasard ; nous répétons donc cinq jours par semaine, de 2 h. à 5 h. de l'après-midi, et le lundi de 9 h. du matin à minuit. Le programme passe en direct mais est kinescopé pour l'auteur... et pour nous si nous voulons juger notre jeu. Janine Mignolet vante la gentillesse et la simplicité de Le-

melin, son intérêt pour les interprètes qui se sentent « en famille » avec lui.

— En attendant le mercredi, 6 octobre, date du retour des Plouffe, pouvez-vous nous dire ce que sera le scénario de la saison prochaine ?

— Je ne crois pas trahir M. Lemelin (qui en a parlé lui-même au cours d'une entrevue) en disant que Napoléon (Émile Genest) Rita et Stan Labrie (Jean Duceppe) seront le centre d'un problème.

Notre interview se continue sur un autre plan par l'arrivée de Georges Delanoë qui doit épouser Janine fin septembre. J'admire la bague de fiançailles d'un dessin original (œuvre de Jean-Pierre Tremblay, élève de Gabriel Lucas) et recueille quelques renseignements sur la maison « El Rancho » qu'ils viennent d'acheter à Hau-

LA VIE COURANTE...



— Qu'est-ce que ça veut dire ce : "J'aurais dû prévoir" ?...

te-Rive, au bord de la Rivière des Prairies. Elle sera meublée en style canadien, et ils ont déjà trouvé quelques pièces anciennes chez l'antiquaire Barron de la rue Peel. Ils feront pousser une haie autour du parterre afin de dîner en plein air et de surveiller les ébats des deux cockers, « Biquet » le blond et « Pico » le noir.

Georges et Pierre Delanoë sont arrivés de France au Canada, il y a trois ans. Pierre est un gradué de l'École des Arts Décoratifs de Paris et prépare, à C.B.F.T., les décors de l'Heure du Concert, des Spectacles d'Été, du théâtre et des ballets. Georges avait travaillé dans plusieurs studios (et dans des fonctions assez diverses pour lui donner de l'expérience) avant d'entrer à la TV canadienne où il est réalisateur depuis mars dernier. Son premier programme fut le Congrès marial à Trois-Rivières, reportage d'envergure. Il débutera vraiment, fin octobre, avec « Drôle de vie » qu'il a créée au point de vue idée et réalisation technique et dont les scripteurs seront Louis Morisset, Robert Jouglet et Jean Laforest. Pour ces documentaires, il photographie sur le vif une

tranche de vie d'un être humain, dont le travail l'isole des autres : chauffeur de taxi de nuit ; policier de la délinquance juvénile (l'inspecteur Pelletier) ; les mémoires d'un cheval de louage (racontées par Paul Berval) ; l'atmosphère de la S.P.C.A. ; quelques incidents typiques que l'on suivra (à leur insu) au magasin ; et la Cinquième heure, celle de l'aube et celle du soir.

Pour commencer ce programme inédit, Georges Delanoë est allé étudier la vie d'un garde-chasse dans le Parc de la Vérendrye. Dans un hydravion Cessman (pilote par Armand Archambault) il est monté jusqu'à 4,000 pieds pour redescendre et photographier des originaux et des ours à la nage. Il était accompagné, dans cette excursion, par l'Honorable M. Bourque, Ministre de la Chasse et des Pêcheries (qui lui facilita entièrement le travail) et le Sous-Inspecteur M. Lavoie, MM. Manrenger et Lecuyer et M. Constantineau, garde-chasse à Mont-Laurier.

Ce numéro du « SAMEDI » paraîtra au moment du mariage des deux vedettes à qui nous souhaitons tout le bonheur et le succès qu'ils méritent.

LUCETTE ROBERT.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

CANADA

1 an \$3.50
6 mois 2.00

ÉTATS-UNIS

1 an \$5.00
6 mois 2.50

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — HUITIÈME ÉPISODE



Pencroff songe tout d'abord à utiliser le foyer en préparant un souper plus nourrissant qu'un plat de lithodomes. Deux douzaines d'œufs sont apportées par Harbert, et le marin les place dans les cendres chaudes. — Tel est le premier repas des naufragés sur cette côte inconnue. Et comme l'œuf contient tous les éléments indispensables à la subsistance de l'homme, ils se sentent aussitôt très réconfortés... — Peu après, le reporter et Harbert se retirent au fond d'un

obscur couloir pour s'endormir. Quant au marin, veillant d'un oeil, il passe la nuit près du foyer, qu'il alimente sans relâche en combustible. — Un seul des naufragés ne se repose pas. C'est Nab, désespéré, qui, la nuit tout entière, et malgré les supplications de ses compagnons pour l'engager à prendre du repos, erre sur la grève, épuisé de fatigue et de froid, en appelant son maître!



Ce matin-là, 26 mars, Nab repart à la recherche de Cyrus Smith, comme le chien qui ne peut quitter la place où est tombé son maître. S'il ne voit pas de ses yeux et ne touche pas de ses mains le cadavre de l'ingénieur, il ne croira pas à sa mort. — Après le repas, composé toujours d'œufs de pigeons, et de lithodomes, Pencroff et Harbert partent dans la forêt pour chasser, tandis que le reporter demeure sur place pour entretenir le feu, et pour le cas, fort improbable, où Nab aurait besoin d'aide. — Parvenu dans la forêt, Pencroff casse au premier

arbre deux solides branches qu'il transforme en gourdins. Harbert en use la pointe sur une roche. Puis, ils s'engagent dans les hautes herbes en suivant la berge. De cette manière, ils ne risquent pas de s'égarer. — Pencroff remarque que la forêt est vierge de toute empreinte humaine. Cependant il note des traces de fauves formidables, dont il ne reconnaît pas l'espèce. Quelles surprises réserve cette immense forêt aux deux compagnons?



Pencroff et Harbert, parlant à peine car les difficultés de la route sont grandes, n'avancent que lentement. Jusqu'ici la chasse n'a pas été fructueuse, mais les deux hommes se sont promis de procurer du gibier aux hôtes des Cheminées. — Arrivés dans une partie marécageuse de la forêt, les chasseurs sont brusquement entourés d'oiseaux qui, d'ailleurs, disparaissent aussitôt. Ce concert inattendu coupe le silence inquiétant de la forêt. Harbert montre à son compagnon

un martin-pêcheur un peu à l'écart. — Une pierre adroitement et vigoureusement lancée par le jeune garçon vient frapper l'oiseau à la naissance de l'aile. Tout gibier est bon à prendre, même si la chair de celui-ci ne donne qu'un maigre repas. — Mais le coup n'est pas suffisant, car le martin-pêcheur, légèrement blessé, s'enfuit de toute la vitesse de ses pattes et disparaît aussitôt derrière de hautes herbes. Harbert et le marin sont fort désappointés.



Après l'incident du martin-pêcheur, l'exploration continue. A mesure que les deux chasseurs s'avancent dans la forêt, les arbres sont plus espacés et deviennent magnifiques. Au pied d'un sapin, les branches basses sont couvertes de petits oiseaux. — Les deux hommes se redressent alors, et avec leurs bâtons manoeuvrés comme une faux, ils rasent des files entières de ces oiseaux qui ne songent pas à s'envoler, et se laissent abattre. Puis Pencroff enfiler ces petites bêtes sur une baguette flexible. — Harbert et le marin continuent à se frayer

un chemin à travers la forêt en quête d'un gibier plus substantiel. Bientôt ils tombent sur une bande de gallinacés ressemblant à de grosses poules. L'occasion est bonne, mais les animaux disparaissent immédiatement. — Pencroff alors, confectionne des lignes avec des lianes minces. De grosses épines à pointes recourbées forment l'hameçon et des vers rouges serviront d'appâts. Ces lignes sont placées dans les nids des tétras, nom de ces gallinacés. Puis les chasseurs se cachent derrière un gros arbre et attendent patiemment.

PRISONNIER DES CANNIBALES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SIXIEME EPISODE



1. Après avoir échappé aux sauvages, à l'Oncle Pierre et à maintes embûches, Paul et Antoine trouvent sur une île le lieu d'une bataille et la piste de fuyards qu'ils entreprennent de suivre. Elle les conduisit sur une roche où l'on torturait un homme.



2. "Tu nous dis où sont les perles", demandait un des Chinois, "ou nous te faisons tater d'une de nos tortures les plus réputées". Et, pour pousser le prisonnier aux confidences, il commença à lui picoter la chair de la pointe de son couteau.



3. Le prisonnier, pour éviter les coups, se roula sur lui-même. La roche était ronde, il glissa et commença une affreuse chute. En dessous était la mer. Paul et Antoine qui suivaient la scène avec angoisse se demandèrent s'il n'allait pas se fracasser sur quelque récif.



4. Mais Antoine, très bon nageur, le devança presque dans les eaux, soutint le prisonnier et coupa rapidement ses liens pour qu'il puisse se maintenir lui-même à la surface. Le pauvre prisonnier, qui croyait sa dernière heure venue, n'en croyait pas ses yeux d'une telle chance.



5. Ensemble ils escaladèrent la falaise et Paul vint à leur rencontre : — "Je ne vous connais pas", disait le prisonnier frissonnant, "mais vous êtes de braves garçons". Il fallut l'aider à marcher car ses membres étaient engourdis par les liens.



6. "Je pense qu'il n'y a aucun intérêt à s'attarder dans les parages, ces bandits semblent prêts à tout" remarqua Paul. Ils commencèrent à remonter l'étroite sente vers le sommet de la falaise, et se trouvèrent soudain nez à nez avec les Chinois.



7. Faisant demi-tour, ils empruntèrent un autre chemin du plus vite qu'ils purent. Derrière eux retentissaient des cris de rage. L'alerte était donnée, la chasse à l'homme ouverte. Les Chinois s'inquiétaient tout de même de constater que leur prisonnier n'était plus seul.



8. Ils se remirent, cependant et, criant leur rage, entamèrent la poursuite. Nos amis, cependant, étaient plus haut sur la falaise : — "Aidez-moi", dit le prisonnier. Et avec ses nouveaux amis, il poussa une lourde roche vers les rascals qui les regardaient, impuissants.



9. La lourde roche roula et les voleurs de perles chinois n'eurent que le temps de l'esquiver. Néanmoins, cela donnait à nos amis une bonne chance de prendre de l'avance, le temps que les autres dégagent le chemin. — "Par ici", dit Paul qui pensait au bateau.



10. Cependant les Chinois, voyant s'échapper leur proie et les perles tant convoitées, redoublèrent d'efforts. Rien n'aurait servi de faire face pour combattre car ils disposaient d'armes. Il fallait leur échapper, rejoindre le bateau à tout prix.



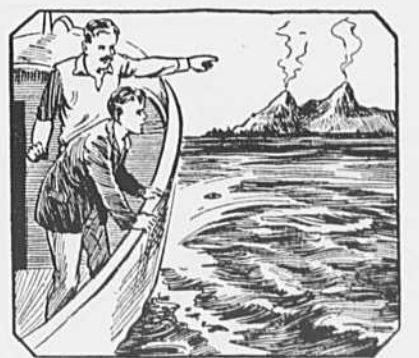
11. Ils coururent. Mais au moment où ils allaient arriver, l'ancien prisonnier, épuisé par tant d'événements, s'effondra sur le sol. Paul et Antoine, sans se consulter, le prirent sous les bras et continuèrent de courir. Le bateau était tout proche maintenant.



12. Ils firent tous leurs efforts pour hisser l'homme à bord et, tandis que le jeune Antoine se précipitait pour mettre le bateau en marche, Paul, armé d'une rame, se préparait à recevoir dignement les Chinois. Il en assomma un proprement.



13. Le prisonnier n'avait au fond que de légères blessures. Dès qu'il se sentit en sécurité sur la mer, il ne tarda pas à se remettre. Et il montra à ses jeunes amis émerveillés les perles qu'il cachait dans sa canne de bambou.



14. Paul expliqua ensuite à l'homme qu'il recherchait l'île de Feu avec l'espoir d'y délivrer le père d'Antoine, prisonnier des sauvages. — "Ce n'est pas bien loin, je vais vous y conduire", dit alors l'ancien prisonnier, tout heureux de rendre service à son tour.



15. Deux jours plus tard ils étaient en vue d'une île mystérieuse sur laquelle on racontait les histoires les plus fantastiques. Ils atterrirent et rencontrèrent un planteur à qui Antoine raconta son histoire. L'autre lui parlait des terribles sauvages...



16. Au moment où un avion vint se poser sur l'île, ils se précipitèrent et eurent la mauvaise surprise d'en voir descendre l'Oncle Pierre : — "Je vous ai, cette fois" criait-il, "sales garnements. Vous allez me payer vos escapades".

(à suivre dans le prochain numéro)

LES TROIS ACROBATES

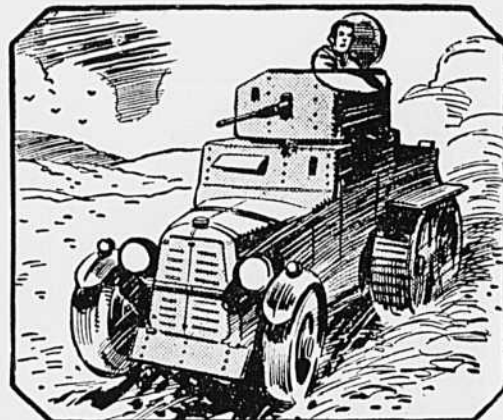
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — NEUVIEME EPISODE



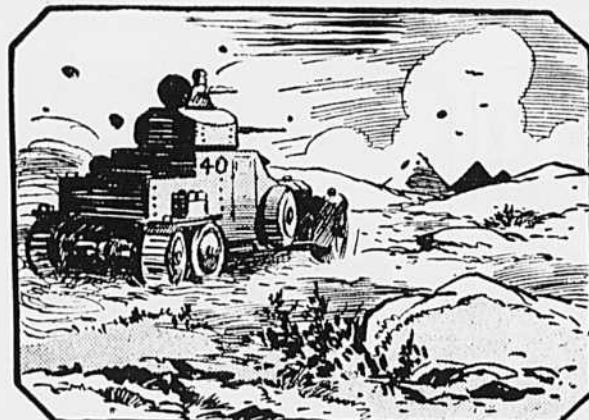
1. Sous la conduite habile de Ned le lourd véhicule blindé déploya toute sa puissance, et il fonçait à toute vitesse lorsqu'il pénétra entre les rangs des pillards arabes encerclant l'avant-poste de la Légion Etrangère. Les hommes d'Abdul, à portée de tir, se mirent à tirer sans arrêt sur la cuirasse d'acier du char, mais sans causer aucun dommage au véhicule.



2. Dans la tourelle mobile, Nat répliquait par un feu nourri, et il se réjouissait à la vue des rangées d'hommes lâchant pied devant eux. "Continue à avancer, Ned — on est en train de les avoir !" cria-t-il à son frère. Les roues à chenille du char blindé brassaient le sable en nuages volants comme il se frayait un chemin au travers !



3. A une allure vertigineuse il descendit les dunes, hors de portée des Arabes. Nat souleva le couvercle et cria, transporté de joie. "On a réussi, les gars !" lança-t-il. "Ils n'ont pas su résister à notre machin. Avance toujours, Ned, pendant que je vais essayer de localiser le camp des cheminots !"



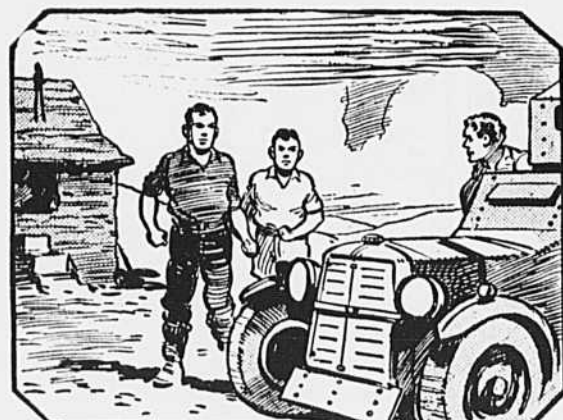
4. Nat avait quelque idée de l'endroit où était installé le camp, mais c'était plutôt vague dans son esprit. Dans l'immensité du désert il était difficile de suivre un cours défini, mais après quelques fausses pistes, ils aperçurent enfin une tente au-devant d'eux.



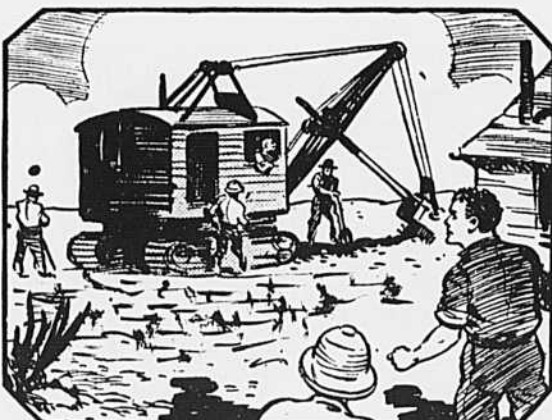
5. Dans le camp même, les cheminots ignoraient absolument qu'Abdul le Grand avait soulevé les tribus. Tout était calme comme à l'ordinaire, et l'arrivée subite du char blindé fit accourir tout le monde fort intrigué.



6. Dès que dans une embardée le char blindé se fut immobilisé, Ned lâchant le volant sauta par terre et se dirigea vers le chef du camp. Vite, il l'informa de l'attaque sur le fort de la Légion Etrangère. "Le fort est assez en sûreté, mais en ce moment même les suppôts d'Abdul s'en viennent vous assaillir !" s'écria-t-il.



7. Regardant alentour, Ned se rendit bientôt compte que le petit nombre des cheminots ne pouvait jamais espérer résister à une invasion des Arabes, telle qu'Abdul l'avait conçue. "Toi, Nat, prends le char blindé", dit-il, "et tente d'atteindre les quartiers généraux de la Légion pour y chercher du secours !"



8. Nat ne perdit pas de temps pour partir, puis, tous ensemble, ils se mirent à faire des préparatifs pour repousser toute attaque le plus efficacement possible. Une grue mécanique, employée à l'excavation des voies ferrées, fut mise en usage pour creuser une tranchée circulaire.



9. Ned et Nippy donnèrent un coup de main avec une énergie inépuisable. Bientôt la tranchée fut terminée assez profondément pour assurer une certaine protection. Comme précaution supplémentaire, des pieux solides furent piqués en terre devant la tranchée et munis de fils de fer barbelés tout enchevêtrés.



10. Tout fut préparé le plus adéquatement possible, et ensuite on attendit anxieusement. Suivirent des moments de forte tension et enfin Ned aperçut l'ennemi fonçant sur le camp.



11. "C'est le temps, maintenant, les gars !" hurla-t-il, plongeant dans la tranchée et s'accrochant derrière une mitrailleuse. "Repoussons-les !" Traçant une ligne sombre qui envahissait l'étendue de sable, les pillards d'Abdul fondirent sur le camp — mais ils furent accueillis par une résistance acharnée. Fusils et mitraillettes crépiterent et la première vague des assaillants mordit la poussière. "Chaque coup doit porter !" gronda Ned. "Nous n'avons qu'une quantité limitée de munitions, et il faut les faire durer jusqu'à ce que Nat puisse revenir avec du renfort". Il fallait tenir coûte que coûte !

(à suivre dans le prochain numéro)

LE DERNIER REPAIRE

[Suite de la page 17]

tion au comte de Sainte-Croix. Celui-ci devant, infailliblement, récuser l'invitation à se rendre au Parquet, l'agent chargé du message avait pour consigne de parlementer. Cela lui permettrait d'entrer dans la demeure si bien gardée et de se trouver face à face avec le mystérieux châtelain.

Les choses se passèrent exactement comme il avait été prévu, à cela près que l'émissaire du juge ne fut pas admis auprès de M. de Sainte-Croix. Toutefois, bien stylé par Brunier, l'homme ne se laissa pas intimider. Il fit si bien que l'intendant finit par pactiser.

— Mon maître est malade, bien malade, répétait-il d'une voix mouillée de larmes. Le moindre effort lui est interdit...

— Dans ce cas, ces messieurs se transporteront au château. Oh! vous n'avez pas à vous frapper. Une simple reconstitution, en présence de ces deux jeunes hommes de Paris.

— Ah! combien je me repens de ma complaisance! On verra bien qu'il n'y a rien de suspect ici.

— La consigne est la consigne! N'oubliez pas. Ces messieurs seront là vers les quinze heures.

— Pas avant? interrogea l'intendant sur un ton qui aurait donné à réfléchir à l'inspecteur de la P. J. s'il avait été là.

Ce ne fut pas vers les quinze heures, mais bien avant, que le parc de Sainte-Croix se trouva cerné par des groupes d'agents auxquels la gendarmerie s'était jointe.

Cette arrivée prématurée parut contrarier vivement le fidèle serviteur. Dans son désarroi, il ne put s'empêcher de faire remarquer que ces messieurs devançaient d'au moins deux heures l'instant qu'ils avaient eux-mêmes fixé.

Sans prêter attention à ces paroles, les deux premiers véhicules parcoururent la grande allée et se rangèrent devant le portail d'honneur. Alors, les six hommes, faisant bloc, gravirent les marches et pénétrèrent dans le vestibule.

L'intendant allait encore s'interposer quand apparut, en haut des degrés de pierre du large escalier, le comte de Sainte-Croix en personne. Son visage était rouge de colère et son allure ne ressemblait guère à celle du malade pour lequel son factotum implorait les ménagements des magistrats.

D'une voix dont Brunier nota certaines nuances de prononciation, le comte se répandit en véhémentes protestations.

« Que venaient chercher en son palais le domaine cette troupe de policiers? L'avait-il à voir, lui, le comte de Sainte-Croix de Gaël, à la mort de cet inconnu? Ainsi, sur les élucubrations de deux écervelés qui prétendaient avoir vu une trace de sang, on opérait chez lui une descente de police ».

— Qu'espérez-vous découvrir ici? L'identité du défunt?

— En vérité, monsieur le comte, intervint Brunier, ce détail importe peu!

— Vraiment?

— Certes, puisque cette identité nous est connue, comme elle l'est de vous-même.

Un rictus déforma momentanément les traits du comte. Pourtant, il fit tête.

— Peut-on savoir le nom de celui que j'ai sottement hébergé?

— Il se nommait Orlando Baldini, second fils de Luigi Baldini assassiné lâchement en Italie par un criminel de guerre, recherché pour ses atrocités. Ce criminel de guerre se faisait appeler

Otto Werner, mais son véritable nom est Eric Kaufmann. Une vieille connaissance à vous, monsieur le comte.

— Vous vous trouvez mal, monsieur? fit observer M. Duprey.

Le comte venait, en effet, de s'effondrer sur une cathédre sculptée. Une sueur d'angoisse perlait sur son front. D'un geste presque inconscient, il passa un mouchoir sur son visage. Quand il le retira, l'étoffe était maculée comme le sont les linges dont les acteurs se servent pour se démaquiller; de plus, une touffe de cheveux blancs y demeurait collée.

Quand l'homme releva le front, un de ses sourcils de neige manquait et, à la place, une ligne de poils roux apparaissait.

Brunier bondit. Avant que l'autre ait pu se mettre sur la défensive, il se jeta sur lui, arracha la perruque et la fausse moustache. Mais le pseudo-gentilhomme s'était ressaisi; deux poings redoutables se levèrent et allaient s'abattre sur le crâne de l'inspecteur, quand Paul Marval, s'interposant, détourna d'un impressionnant direct le bras prêt à frapper.

Un coup de sifflet strident, lancé par le commissaire, alerta les hommes demeurés au-dehors. En quelques secondes, malgré les efforts qu'il faisait, le misérable fut maîtrisé et Brunier lui passa les menottes.

— Je proteste, criait l'homme écumant de rage. Je ne m'appelle pas Kaufmann, vous n'avez aucune preuve contre moi.

— Si; l'acte de décès d'Abel de Sainte-Croix, mort glorieusement pour sa patrie, alors qu'il s'était engagé, malgré son âge qui le libérât de toute obligation militaire, dans l'armée du général Leclerc. Quant à son frère aîné, le comte de Sainte-Croix, il décéda à Menton, des suites d'une maladie mal définie. Il avait, alors, à son service...

A ce moment, l'un des agents revint traînant à sa suite le fidèle intendant. L'inspecteur eut un sourire de triomphe.

— Eh bien! voici justement notre homme. Celui-ci ne sera pas extradé, car ses crimes ont été commis sur le territoire français: à Menton, où il a empoisonné le comte de Sainte-Croix; ici même, où il a abattu Orlando Baldini, venu demander compte au prétendu Sainte-Croix du martyre de son infortuné père.

Une fois encore, tandis que son misérable complice semblait accablé, le faux gentilhomme releva la tête.

— Vous n'avez aucune preuve contre nous.

— Si, fit une voix grave et qu'une intense émotion faisait trembler, si. Il existe encore des témoins de vos atrocités et du supplice subi par mon père à Monte Cassino.

— Si, continua l'inspecteur Brunier. Il existe un rapport d'autopsie concluant à la mort par empoisonnement du comte de Sainte-Croix, un autre rapport de la police de Menton au sujet des relations établies entre cet homme et un mystérieux personnage qui se cachait déjà sous une fausse identité et allait être arrêté quand il disparut avec son complice.

Un véritable hurlement de rage sortit des lèvres du bandit. Quelques instants plus tard, encadrés par de solides policiers, le faux comte de Sainte-Croix et son fidèle serviteur quittaient à tout jamais le domaine volé qui avait été leur dernière retraite et leur dernier repaire. La justice avait gagné la partie.

LÉO GESTELYS.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Avant la guerre de 1914, trois Etats seulement, la Nouvelle-Zélande, la Finlande et la Norvège avaient accordé aux femmes les droits de vote et d'accès aux fonctions publiques. Aujourd'hui, les femmes votent dans cinquante-sept pays, mais, dans seize, elles ne jouissent encore d'aucun droit politique.

En 1524, Verrazano, un Florentin au service de François 1er, jeta l'ancre dans le port de New-York, à bord de la Dauphine, un trois-mâts de 100 tonnes. C'était le premier vaisseau européen qui entraînait dans ce port.

L'orchidée n'est jamais semée en terre, elle germe en flacon, dans une mixture à base de sucre et d'extrait de levure. Après 8 à 10 mois, la jeune plante est repiquée trois fois dans un mélange de fibre de fougère et de mousse des bois. Elle passe ensuite une année dans un premier pot avant de commencer une longue série d'empotages. Tous les deux ans, l'orchidée change de pot. Elle ne fleurit que lorsqu'elle atteint l'âge de 8 à 10 ans. On connaît des orchidées de 60 ans qui continuent à fleurir, mais leur durée moyenne ne dépasse guère 30 ans.

L'Université de Miami est célèbre aux Etats-Unis pour ses recherches sur la faune et la flore tropicales. Pour cet édifice, on a remplacé les murs de pierres, style gothique, par une construction d'acier et de verre, à l'épreuve des ouragans.

Pedro 1er, héritier du trône du Portugal, céda ses droits à la mort de son père, en 1826, à sa fille Donna Maria II. En 1831, il abdiqua la couronne du

Brésil en faveur de son fils Pedro II qui fut le protecteur des lettres et des sciences dans son empire. Une révolution pacifique le détrôna en 1889.

Le crapaud géant d'Argentine, découvert il y a une quinzaine d'années, oblige son ennemie la vipère à se suicider en traçant autour d'elle un cercle de bave, qu'horifiée, elle ne peut franchir.

Il y a maintenant, dans l'Etat de Virginie, un musée sur roues qui permet aux paysans de cet Etat de voir, presque à domicile, les chefs-d'œuvre du musée de Richmond. Cet *artmobile*, conçu d'après le modèle des *bibliobus* ou bibliothèques roulantes, est un camion tout en aluminium et muni d'un système de climatisation. Il contient surtout des tableaux de l'école flamande et hollandaise du XVIIe siècle. Le conducteur de l'*artmobile* est un membre du musée de Richmond qui, à chaque arrêt, fait marcher des disques explicatifs dont les uns s'adressent aux enfants, les autres aux adultes, suivant le cas, ou bien il joue de la musique de l'époque.

Des 7,050 magazines publiés aux Etats-Unis, plus de 20 pour cent le sont à New-York. Sur les 11,255 livres édités en 1951, 7,850 soit plus de 68 pour cent l'ont été dans la métropole.

Le port de New-York a une superficie, d'eau et de terre, de 1,500 milles carrés. Il comprend des parties de deux différents Etats et plus de 200 villes et villages. Chaque année 10,000 vaisseaux battant pavillon de 100 lignes diverses entrent dans ce port.

UN ART RENAIT AU QUEBEC... [Suite de la page 7]
Gilles Beaugrand

fort heureusement. Quand j'ai commencé, en 1931, on voulait du rococo, du gothique et autres styles surchargés et impurs de lignes. Aujourd'hui, grâce à nos expositions dans les séminaires — c'est surtout là que nous prospectons — grâce à des artistes comme le Père Couturier, Dom Bello, aux Ecoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, à l'Ecole du Meuble et à l'influence d'hommes comme Gérard Morisset, conservateur du Musée Provincial, aujourd'hui les curés et religieux sont au courant de l'art moderne et nous nous en ressentons dans nos commandes. Il reste beaucoup à faire dans ce domaine.

— Ici nous fabriquons tout, pièce à pièce, sauf, il est vrai, pour quelques petites séries de modèles très demandés. Mais jamais nous ne produisons plus de 12 objets identiques à la fois.

— La technique a fait de gros progrès. Autrefois toutes les formes s'obtenaient uniquement au martelage, d'abord avec un maillet de bois puis au marteau d'acier pour le finissage. Aujourd'hui nous faisons nos formes au tour et le marteau n'intervient que pour corriger de petits défauts. Nous n'avons que très rarement recours au procédé par coulage sous pression qui ne donne pas de parfaits résultats pour mon goût. De même n'avons-nous que très rarement recours à la gravure à l'eau-forte; tout est ciselé au burin

par nos artisans. Nous taillons sur place les pierres semi-précieuses qui, pour la plupart, sont maintenant achetées en Allemagne. Nous sculptons également l'ivoire qui tient une place de choix dans l'art sacré. C'est l'argent qui entre le plus dans nos fabrications.

— Notre grande réalisation actuelle est la couronne de Notre-Dame-du-Cap. Elle est faite d'or, de platine et de 600 diamants, le tout offert par des fidèles. Cette couronne fut mise en place le 15 août dernier au cours d'une grande cérémonie officielle.

Nous avons pu en admirer de près les fines ciselures et la grande beauté générale. Depuis, la presse s'est chargée de la décrire abondamment.

Veuf, Gilles Beaugrand a deux fillettes qui vont encore à l'école. Il aime passionnément son métier et me fait voir, en les caressant des yeux, les photos de ses plus belles réalisations. Il y en a d'admirables. Il y en a pour tous les goûts et pour satisfaire à tous les besoins. Certains ensembles sont spécialement conçus pour les missionnaires qui se déplacent constamment et disent leur messe de village en village. Il y a toute une gamme de crosses d'évêque, de calices, de ciboires, d'ostensoirs, patènes, burettes, etc.

Beaugrand a relancé un mouvement, l'orfèvrerie religieuse n'est plus morte au Québec.

GÉRARD VIOT.

Quoi de neuf à l'Inco*?



Nous faisons naître le vent à un mille sous terre

Avant longtemps, les profondeurs de la mine Creighton de l'Inco seront transformées en une véritable fourmilière; là, à un mille et plus sous terre, hommes et machines commenceront le forage de souterrains au coeur même du minéral.

Mais il faut d'abord assurer la santé, la sécurité et le confort des mineurs. L'air frais est d'importance vitale. C'est pourquoi nous creusons dans le roc s... de 13 pieds de diamètre qui s'enfoncera à plus de ce puits se raccordera à la surface. Enduit, tel un si puits refoulera au fond de la minute.

QUEBEC

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
12 JUSS-R-60478



La brochure illustrée "The Romance of Nickel" (en anglais seulement) sera envoyée gratuitement, sur demande, à toute personne intéressée.

* THE INTERNATIONAL NICKEL

OF CANADA, LIMITED • 25 OUEST, RUE KING, TORONTO